

LES

RESSUSCITÉS

AU CIEL ET DANS L'ENFER

PAR

HENRI DELAAGE

La mort est une porte qui s'ouvre sur le temps et se referme sur l'éternité.

SAINT THOMAS.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13 PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 13

1855



LES RESSUCITÉS

AU CIEL ET DANS L'ENFER

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LES

RESSUSCITÉS

AU CIEL ET DANS L'ENFER

PAR

HENRI DELAAGE

> La mort est une porte qui s'ouvre sur le temps et se referme sur l'éternité.
>
> SAINT THOMAS.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 13

1855

LES RESSUSCITÉS

AU CIEL ET DANS L'ENFER

I

CROYANCE DE TOUS LES PEUPLES A UNE VIE FUTURE

Plus un être est souffrant, plus il est notre frère.

Une légende orientale rapporte qu'un vaisseau s'étant imprudemment approché d'une montagne d'aimant, on vit les ferrures qui liaient ensemble les planches de ce navire arrachées violemment par la puissance mystérieuse d'une attraction irrésistible, et bientôt la mer fut con-

verte de mâts, de voiles et de débris flottants: ce vaisseau, c'est la philosophie moderne; cette montagne, c'est le magnétisme. Le jour est proche où la science philosophique va sombrer en face de cet écueil vers lequel la providence de Dieu et les vents invincibles de l'opinion publique la poussent inexorablement. Il faut donc nous efforcer à donner à ce siècle une nouvelle science philosophique, basée sur l'observation des phénomènes magnétiques et destinée à dissiper les nuages qui obscurcissent les brillantes clartés des dogmes catholiques, et voilent aux yeux des hommes ces astres allumés au ciel de la pensée par Dieu lui-même, et dont la mission est d'orienter la marche des générations vers l'éternité qui s'ouvre, pour chacun, terrible ou glorieuse, à l'horizon de sa vie.

Le mépris téméraire et l'avilissement systématique des traditions respectées, depuis la plus haute antiquité, chez tous les peuples, passent pour un caractère de décadence aux yeux des esprits supérieurs; car, lorsqu'une nation en est arrivée à ne plus respecter les vérités primordiales de la religion, au règne de Dieu

succède celui de la pièce de cinq francs, et, comme après le règne de l'argent vient celui du fer, les hommes qui ont l'intuition de l'avenir aperçoivent, dans les profondeurs les plus secrètes de l'ordre social, une armée sombre, sinistre, barbare, qui, un jour, sortira effrayante, la figure terrible, le regard féroce, la lèvre écumante de rage, la main armée d'un fusil rouillé de sang, pour venir remplacer la souveraineté de l'argent par celle du fer et balayer, dans l'ouragan de sa colère, les riches comme des feuilles jaunies que le vent d'automne emporte. C'est pour cela qu'homme du passé par le sang, les croyances et les traditions, nous nous faisons homme de l'avenir et nous tentons de ramener notre génération au respect des traditions vénérées du genre humain tout entier, persuadé que si la noblesse échange l'épée pour la plume, c'est pour défendre, sur le terrain de l'idée, les croyances pour lesquelles ses ancêtres versaient leur sang avec bonheur et amour.

Nous avons jeté le gant du défi à l'opinion publique, nous avons appelé les préjugés au combat; seulement, aujourd'hui, nous ne descendrons

pas seul dans l'arène; les instituteurs du genre humain, les législateurs sacrés, les fondateurs de religion, les apôtres, les Pères de l'Église et les docteurs du christianisme y seront avec nous, ainsi que les plus hauts génies philosophiques de tous les siècles et de toutes les nations.

Il est sans doute ridicule d'appeler ainsi les gloires de l'esprit humain à combattre l'ignorante incroyance de ces philosophes d'estaminet qui nient le surnaturel et vivent sans souci de leurs destinées éternelles; mais il est plus affligeant et plus ridicule encore de retrouver, sur les lèvres des jeunes gens, l'écho impie des railleries de Voltaire. Le moment est venu où la science, s'unissant avec la religion, doit donner une explication, compréhensible pour toutes les intelligences, de la vie et de la mort, et initier les esprits aux mystères les plus secrets du monde des causes. Pour nous, comme Énée, nous allons descendre dans les enfers afin de raconter le sort réservé aux hommes après leur mort; mais, avant d'entreprendre un semblable voyage, il faut mettre, comme Télémaque, l'épée à la main, afin d'écarter les ombres qui obsèdent

la pensée et hallucinent le cerveau par les folies terrifiantes de l'erreur. Cette épée sera la foi en la tradition catholique, que l'apôtre appelle un glaive forgé au ciel !

Ce qui nous rend heureux en abordant de nouveau à ce port de l'éternité, c'est l'assurance où nous sommes que les compagnons aimés de notre pensée nous y suivront. Ces études ne donnent ni honneur, ni richesse, ni considération, et, pour proclamer ces idées à la face d'un siècle qui transperce, des traits mordants de son ironie, toute pensée religieuse, il faut avoir, dès sa naissance, été trempé dans les eaux du christianisme, qui rendent invulnérable aux outrages de l'opinion publique, et comprendre qu'abandonner la sainte cause du catholicisme, c'est souffleter la foi de ses ancêtres et dire à la bouche vénérée dont les lèvres, depuis notre enfance, nous enseignent la pieuse croyance du catéchisme : Tais-toi, tu mens!

Le poste du surnaturel, quoique le plus important du christianisme, est le plus mal défendu ; il devient chaque jour plus périlleux d'y combattre : c'est pour cela que nous tous, hom-

mes de lutte, nous sommes certains de nous y trouver rangés sous le même étendard, ayant même souffle aux lèvres, même foi au cœur, car le danger et la persécution ont des séductions irrésistibles pour le courage du martyr chrétien.

Poitrine découverte, au premier rang, nous combattons pour arracher à la philosophie moderne les esprits dont elle s'est emparée ; l'opinion du monde est contre nous, mais nous sentons en nos veines la force divine de celui qui a vaincu le monde. La religion de Jésus-Christ veut des hommes de passion pour leur confier l'honneur de sa défense, car il faut sentir son âme vivre et son cœur battre sous le souffle éternel de l'esprit saint pour se dévouer dignement à la grande et noble caûse du catholicisme, qui, persécutée aujourd'hui, triomphera demain, car ce que le monde, dans son incrédulité, appelle la mort, nous, fils du Christ, nous l'appelons l'immortalité!!!

Lorsque, après plusieurs années, l'on rentre dans la ville où l'on a passé son enfance, l'on éprouve un sentiment de triste mélancolie à

poursuivre, dans sa pensée, le souvenir fugitif et à demi effacé des êtres que la mort a ravis, et à retrouver les enfants devenus hommes et les hommes devenus vieillards; alors l'on aime à rechercher ce qui reste de l'homme, cette créature qui passe si vite et laisse une si faible trace de son passage sur la terre. La mort, disent les incrédules, ne respecte aucun âge, aucune condition; elle ôte, aux genoux du père, l'enfant frais et rose, plein de vie et de santé, qui, avec une câline gentillesse, lui entourait le cou de ses petits bras; elle met une barrière inexorable de terre froide et humide entre les lèvres de l'amant et celles de l'amante; elle enlève le vieillard à l'amour de ses enfants et aux caresses de ses petits-enfants. C'est vrai, mais les croyants répondent : Après la mort vient la résurrection, qui rend l'enfant au père et remet l'épouse dans les bras de l'époux.

Nous abaissons si souvent les regards sur le spectacle affligeant de la mort et des fragiles vanités de la terre, qu'il est parfois utile d'élever les yeux au ciel et de contempler les réalités surnaturelles de la vie future : c'est le but que nous

poursuivons dans cet ouvrage, inspiré de l'esprit des saints génies qui ont osé soulever le rideau qui sépare le temps de l'éternité.

Il y a quelque chose de grand dans ce mystère de la mort; il y a quelque chose de probable dans l'espérance de la résurrection, puisque c'est en méditant sur les destinées éternelles que l'homme acquiert cette souveraineté de lui-même qui lui fait étreindre les passions rugissantes de sa chair révoltée et les étouffer contre sa poitrine de saint, comme jadis Hercule étouffait les monstres en les étreignant contre sa poitrine de héros, et lui permet de donner son âme à Dieu, son cœur à l'humanité souffrante, son sang à la vérité éternelle!

Il y a quatre chemins qui conduisent l'esprit à la vérité et à la certitude de l'existence d'une vie future : il y arrive par la voie de l'initiation, de la tradition, de la révélation et de la grâce. Expliquons ces quatre mots, qui contiennent la philosophie religieuse de tous les temps et de tous les peuples : l'initiation aux divers grades établis dans les mystères fut la porte du sanctuaire de la vérité ouverte aux hommes que leur

capacité intellectuelle, leurs vertus morales et même leur force physique firent juger dignes d'être les dépositaires discrets des hautes sciences renfermées dans les temples de l'Orient. De là, suivant Félix Lajar, trois nécessités pour les castes sacerdotales : la première, celle d'assujettir à un certain nombre d'épreuves physiques, morales et intellectuelles, les personnes qui réclamaient le bienfait de l'initiation; la seconde, celle de proportionner cet enseignement aux facultés respectives des initiés en instituant des grades dont l'ordre correspondît à une instruction progressive; la troisième fut l'invention d'un langage religieux ayant un double sens : l'un, pour les initiés; l'autre, pour le vulgaire.

Nous nous sommes en outre, dans nos ouvrages précédents, efforcé de démontrer d'une manière irréfutable que le but de l'initiation était de faire mourir, par un régime d'austères mortifications, l'homme selon la chair, et renaître selon l'âme, pour vivre de la vie divine des âmes régénérées. L'initiation était donc, étymologiquement parlant, pour l'homme, le *commencement* d'une vie nouvelle; les instituteurs du genre

humain, les législateurs sacrés, les héros, les fondateurs de religion, étaient tous des initiés, et ils méritent qu'on leur applique ce mot de l'Esprit-Saint parlant de Moïse et disant : « Moïse, ayant été instruit dans la science des Égyptiens, était puissant en œuvres et en paroles. » De même que le moule de sable, qui change l'airain en feu qu'on a versé en ses flancs en une magnifique statue, proclame le génie du sculpteur dont la main le modela, de même, ces temples, sanctuaires d'initiation d'où sortirent tant d'illustres génies, apparaissent, dans le lointain des âges, comme des tabernacles sacrés où résidait le Dieu trois fois saint.

L'explication des mystères de l'organisme secret de l'homme, la connaissance parfaite de Dieu et de la nature, ainsi que la solution du grand problème des destinées éternelles, étaient transmises, dans les sanctuaires de l'antique Orient, par les prêtres, dépositaires sacrés du précieux trésor de la vérité, à ceux qui, par le courage qu'ils avaient déployé dans les épreuves physiques et l'intelligence qu'il avaient montrée dans les épreuves intellectuelles, étaient jugés

capables de comprendre et de défendre les dogmes qui allaient leur être confiés ; ils recevaient, en outre, la permission de les transmettre à leurs parents ou à leurs enfants s'ils les trouvaient dignes d'en être les heureux possesseurs. Cette transmission de l'esprit même des vérités éternelles se nomme tradition. La noblesse ne peut exister sans tradition, car la noblesse au moyen âge n'était pas seulement l'héritage d'un nom et d'un domaine, mais la transmission d'un sang avide de couler pour la défense des vérités que le père mourant confiait à l'honneur de sa postérité ; de là l'impuissance radicale où se trouvent tous les souverains modernes de créer une noblesse, n'ayant plus à leur communiquer ces sciences mystérieuses et traditionnelles dont le résultat est de détacher le cœur des choses de cette terre, pour le porter vers les réalités surnaturelles de la vie future et cet esprit de saint héroïsme qui, en descendant du ciel, par l'onction, sur le front des chevaliers, les enflammaient du feu sacré du dévouement chrétien qui transforme les fils du temps en fils de l'éternité.

L'homme, depuis sa dégradation originelle, a

son âme masquée par l'enveloppe matérielle des sens, en sorte qu'il lui est impossible de percevoir les vérités immatérielles du monde surnaturel; de là la nécessité, pour les initiés de cœur et d'intelligence qui entreprennent de faire connaître à un peuple la vérité, de la mettre à la portée de son intelligence en la revoilant sous des symboles, des mythes, des allégories, des paroles, qui la rendent, pour ainsi dire, visible à ses yeux, tangible à ses mains; l'action de revoiler la vérité se nomme révélation. Tandis que la tradition est identique chez tous les peuples, la révélation varie d'après l'intelligence, la nature, les mœurs et les connaissances du peuple auquel elle s'adresse. Dans notre dernier ouvrage, nous avons fait connaître la vie future des âmes après la mort, d'après la tradition et l'initiation. Aujourd'hui nous allons la faire connaître d'après toutes les révélations, afin de la rendre accessible à toutes les intelligences, imitant en cela notre Père céleste, qui fait lever le soleil de sa vérité sur les petits comme sur les grands, sur les savants comme sur les ignorants. Notre philosophie cependant ne revoile pas, elle dévoile. Nous

recherchons la vérité, et nous la trouvons sous le voile des symboles et sous l'écorce des mots dont elle est la vie, comme l'âme et l'esprit sont la vie du corps.

Comme un novateur anarchique, nous ne venons pas jeter aux quatre vents du ciel la semence dangereuse de dogmes nouveaux ; nous venons tout simplement apprendre à l'intelligence des hommes à comprendre le sens des mots que leurs lèvres, comme un écho, répètent depuis leur enfance.

La grâce est cette clarté tendre, pénétrante, magnétique, qui anime les lèvres par la douce magie du sourire, cette lueur de l'autre vie qui angélise les traits, ce rayonnement attractif du regard qui charme les fibres les plus délicates du cœur ; en un mot, ce souffle de pâle lumière qui auréole d'une atmosphère de pure et invisible ivresse les êtres en qui habite Dieu et qui sont sur la terre les reflets vivants de sa beauté éternelle. C'est aussi une des routes qui conduisent l'homme à la vérité, car la mission extérieure de la grâce est d'être le lien d'attraction qui attire les différents membres de la grande famille hu-

maine et les unit en l'amour de Dieu, afin que, semblables aux premiers chrétiens, ils n'aient plus qu'un cœur et qu'une âme.

La grâce, de plus, opère miraculeusement en l'homme : c'est elle qui, communiquant à son âme une force surhumaine, le rend souverain de lui-même et répand en son intelligence une lumière divine qui dissipe les ténèbres de l'erreur et lui permet de contempler les vérités les plus élevées de l'ordre surnaturel dans l'extase et le ravissement.

Tout homme, suivant la théologie, recevant une grâce qui suffit à le rendre assez puissant pour suivre la loi naturelle et arriver à la connaissance de la vérité, les peuples, qui ne sont que l'homme multiplié par l'homme, ont cru tous à l'immortalité de l'âme et à une vie future. Souvent la grâce, cet esprit de Dieu qui souffle où il veut, saisit à l'improviste le libertin qui vit plongé dans la plus crapuleuse débauche et dans l'oubli le plus complet de son salut ; elle le renverse par un coup de foudre qui illumine subitement tout son être d'une lumière divine, arrache à ses yeux le bandeau de l'incroyance, anime

l'âme et la done d'une vue infinie, qui embrasse sans difficulté l'ensemble des vérités les plus hautes du catholicisme; elle transporte et ravit de béatitude l'homme qu'elle inspire, le remplit d'une force intérieure et l'enflamme des feux sacrés de l'*enthousiasme*, état de gloire, de souveraineté et de bonheur qui signifie : Dieu en nous!

En conformité de croyance avec le christianisme, nous considérons l'opération intérieure de la grâce en l'homme qu'elle inspire, ravit, transporte et enthousiasme, comme la source des plus hautes béatitudes qui soient données à un être humain d'éprouver ici-bas, et voyons dans sa manifestation extérieure un vêtement de lumière qui attire les âmes par un suave ravissement et semble un divin écoulement du charme suprême et vainqueur qui est en Dieu!

La divinité les distribue inégalement; mais cependant aucun homme n'en n'est complétement déshérité; aussi la vérité luit pour tout homme venant en ce monde, et tous les peuples ont cru à la voix intérieure qui dit à chacun: Tu revivras!



On se préoccupe beaucoup des idées du grand Swedenborg; il nous paraît en conséquence utile, non-seulement de les faire connaître, mais aussi de mentionner ses erreurs et les causes qui y ont donné lieu. Quand on a pour cuirasse le dogme catholique, on peut entreprendre de lutter contre ce géant de génie qui a illuminé l'avenir du monde philosophique!

L'esprit de Dieu ne visite pas habituellement ceux qui sont livrés au calcul des intérêts matériels; mais souvent la grâce se fait sentir à l'âme du jeune débauché, qui, la tête alourdie par les vertiges de l'ivresse, le teint pâli, se sent épuisé, quoique inassouvi; alors il lève son regard au ciel et demande à Dieu de combler le vide infini que les jouissances décevantes des sens ont creusé au dedans de lui. C'est ordinairement aux blessés de la vie et aux désenchantés du monde que Dieu fait entrevoir les splendides beautés du paradis.

Une connaissance approfondie des sciences dévoilées dans les initiations aux mystères de l'antique Orient nous renseigna, dès notre jeunesse, sur la réalité et en même temps la fuyante

des phénomènes de la seconde vue somnambulique, nous apprit la pratique du magnétisme et la cause des merveilles extra-naturelles auxquelles il donnait naissance. Aussi nous n'avons jamais consulté les somnambules, connaissant trop la faillibilité de leurs réponses pour les transformer en oracles. Mais plusieurs années passées dans la pratique des opérations du mesmérisme, sur des sujets lucides, ont mis à nu devant l'œil de notre intelligence les mystérieux ressorts de l'organisme humain.

Après avoir étudié l'homme dans son origine, nous l'avons étudié dans sa fin, et nous sommes arrivé à des conclusions, selon nous certaines, sur les opérations mystérieuses de la résurrection et de la vie future. Désirant placer nos idées sous le patronage de la plus puissante des autorités, nous leur avons donné pour bouclier la croyance universelle de tous les peuples; en sorte que nous pouvons, sans orgueil, écrire que si les philosophes les plus renommés ont eu pour disciples quelques hommes, les religions ont eu pour disciples des peuples; pour nous, réalisant le rêve du catholicisme, nous avons tous les hommes

qui pensent, croient et aiment sous la voûte bleue du firmament; car les vérités dont nous nous faisons aujourd'hui l'écho, révélées par les révélateurs, enseignées par toutes les religions, sont aperçues par toute âme qui, s'éveillant à la lumière, à la liberté, à la vie, contemple avec béatitude l'indicible magie des ineffables splendeurs de l'éternité!

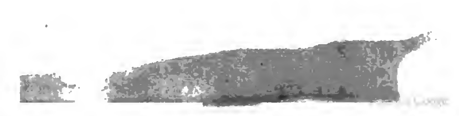
II

INITIATION AUX MYSTÈRES DE LA VIE

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
> « Heureux celui qui a pu connaître les causes des choses. »
>
> VIRGILE.

> La raison est la faculté du cerveau qui fait passer l'esprit du connu à l'inconnu, à l'aide d'un terme de comparaison.

L'homme qui sent son âme animée de l'esprit de son Dieu, son cœur enflammé du grand amour de l'humanité souffrante, son intelligence douée de la vue supérieure, d'une intuition divine, doit correspondre à cette grâce céleste qui agit en



lui en jetant aux quatre vents du ciel la semence féconde de la vérité éternelle. Celui dont l'âme, animée du feu sacré de l'esprit, a pénétré dans le monde des causes et en a compris les mystères les plus cachés est en droit de dire que, semblable aux deux élus de Dieu, Énoch et Élie, il est monté au ciel et qu'il est descendu aux enfers, comme ces trois héros des temps anciens, Orphée, Hercule et Thésée; mais il existe pour lui le devoir de se faire l'apôtre de cette haute et divine philosophie qui ouvre à l'homme les portes du temple de la sagesse, dépose la vérité en son cerveau, l'amour en sa poitrine, la grâce de l'onction sur ses lèvres.

Persuadé de l'incomparable béatitude que goûte l'âme dans la connaissance des mystères les plus sacrés de la nature, nous emmenons de nouveau nos frères bien-aimés sur la cime lumineuse de ce nouveau Sinaï, où souffle le vent des grandes idées et des inspirations sublimes. Là, extasiés, transportés, ravis, surhumanisés par l'esprit de Dieu venant en eux les éclairer de sa lumière, ils diront avec le Psalmiste : « Bienheureux sont ceux que le Seigneur instruit. »

Dans les temps de foi, l'on pose en principe que c'est par une grâce spéciale de Dieu que l'intelligence peut arracher le voile de mystère répandu sur les créations, comprendre les arcanes les plus cachés de la nature et contempler les ressorts vivants qui composent le mécanisme secret de l'organisme humain. Dans les temps de doute, où l'astre de la foi est obscurci, on proclame hautement la souveraineté de la raison, et l'on traîne d'une main sacrilége les croyances les plus saintes devant son tribunal. Il est vrai que les adeptes les plus fanatiques du rationalisme vénèrent en la raison une divinité qui leur est totalement inconnue. Venant au secours de leur débilité intellectuelle, nous allons leur donner la définition la plus logiquement vraie de la raison.

La raison est tout simplement la faculté du cerveau qui fait passer l'esprit du connu à l'inconnu, à l'aide d'un terme de comparaison. C'est, il faut l'avouer, une déesse de récente origine.

Christophe Colomb, depuis longtemps l'azur du ciel sur sa tête, les vagues sous la proue de son navire, voguait vers l'Amérique, qui



n'existait alors, à l'état de réalité, que pour son génie. Le découragement était à son comble. Tout à coup, à la cime des flots, paraît une branche d'arbre verte; à cette vue l'espérance revient au cœur des matelots, car cette branche qu'ils ont sous les yeux fait croire leur raison à l'existence d'une terre rapprochée. Si les compagnons de Colomb n'avaient pas connu les arbres et su qu'ils poussaient en terre, cette branche, malgré la souveraineté et les lumières de leur raison, n'aurait pas fait passer leur esprit à la connaissance d'une terre encore invisible pour leurs yeux.

Semblable à ce navire, nous avons livré nos voiles au vent pour aller visiter la terre de vérité. Le découragement est descendu en nous; mais un jour les actes surnaturels de vision, opérés par un somnambule, ont fait croire notre raison à l'existence de l'âme, et nous ont rendu l'apôtre passionné du christianisme, en nous persuadant que les fous, selon la science et selon le monde, sont les sages selon Dieu.

La science, connaissant déjà un grand nombre des lois de la nature, peut arriver par les seules

lumières de la raison et de l'observation à la découverte des lois du monde naturel qui lui sont encore inconnues; mais là s'arrête l'empire du rationalisme scientifique; car, ne connaissant pas les réalités du monde surnaturel, dont il n'admet pas même l'existence, il cherche vainement dans le domaine des sciences naturelles un rapport avec le surnaturel, qui est l'essence et la vie de toutes les religions, et il ne l'y trouve pas. Alors, découragé de cette inutile recherche, il repousse les dogmes comme des chimères étranges, inventées par une imagination en délire, semblable au débauché crapuleux qui, ne connaissant que les caresses vénales des filles dégradées, ne croit pas à l'idéale pureté de l'amour de sa jeune épouse, dont il sent cependant le cœur battre tendrement sur le sien.

Nous venons donc faire connaître les lois du monde surnaturel : la raison y trouvera des analogies avec les enseignements du dogme religieux, et elle en reconnaîtra l'incontestable vérité. Alors elle prosternera son front dans la poussière et adorera Dieu avec foi et amour.

L'enseignement théologique des séminaires

flétrit en principe la raison et les passions comme la source de l'incroyance moderne. Aussi les supérieurs ecclésiastiques s'efforcent d'éteindre la lumière de la raison et le feu des passions chez les élèves qui leur sont confiés, et qui se destinent à la sublime carrière du sacerdoce.

Pour nous, pénétré de ce mot de saint Paul, « que votre foi soit raisonnable, » nous allons nous servir de la raison et des passions comme d'ailes puissantes pour faire monter l'âme jusqu'au trône de la vérité éternelle. Nous ne venons pas contester la réalité d'un seul des enseignements du catholicisme, car, si celui qui nie une seule des croyances du christianisme est un misérable dangereux, celui qui les enseigne sera grand dans le royaume des cieux durant l'éternité des siècles.

Moïse, qui non-seulement avait puisé dans l'initiation aux mystères de l'antique Égypte les sciences sacerdotales, mais de plus qui y avait reçu ce souffle de lumière qui dégage l'âme de l'enveloppe périssable des sens, et lui permet, en cet état, de parcourir l'espace et le temps, et de contempler Dieu dans l'extase et le ravisse-

ment, nous fait ainsi assister à la création de l'homme par le Tout-Puissant.

Dieu, selon lui, ayant pris un peu de limon, le pétrit et en façonna le corps de l'homme; puis il créa en ce corps une âme immortelle de la nature des anges. Alors la lumière, cette première création du Verbe de Dieu, qui, dans le plan du divin architecte de l'univers, a pour mission d'être la vie des astres, des plantes et des animaux, se répandit en lui; alors le regard brilla en son œil, le sourire anima gracieusement ses lèvres, son cœur battit, et il parcourut le paradis terrestre, dont Dieu l'avait créé souverain seigneur et maître. Mais bientôt le péché originel, en dégradant l'homme, altéra sa vie, et son corps devint mortel en se matérialisant. Les rationalistes n'admettent pas cette déchéance, et n'ont jamais pu donner l'explication du mystère de la vie et de la mort.

Il y a donc trois parties en l'homme : l'âme, que Dieu crée en chaque enfant à l'instant de sa naissance, d'une substance simple, c'est-à-dire incorruptible et immatérielle; le corps, substance qui a été animalisée par le péché originel

(cette vérité d'une dégradation originelle de l'humanité se trouve contenue étymologiquement dans ce mot péché, dont la racine est *pecus*, qui signifie troupeau de bêtes), et qui est sujette à tous les maux inhérents à la matière, qui sont la décomposition, la corruption, la maladie et la mort; enfin, l'esprit de vie, dont la tradition nous enseignera les nombreuses propriétés.

Parmi les écrivains qui se sont occupés philosophiquement des fins dernières de l'homme, les uns, les *mystiques*, ne voient en l'homme que l'âme, croient à sa préexistence et pensent qu'au sortir du corps elle va habiter d'autres planètes ou animer d'autres hommes; les autres, les *panthéistes*, ne voient en l'homme que la vie, et pensent qu'elle va se perdre après la mort dans l'océan de la vie universelle qu'ils nomment Dieu; d'autres enfin, les *matérialistes*, croient que tout en l'homme est matière, et que l'homme mort se transforme en fumier, pour engraisser la terre. Cette dernière doctrine, plus abjecte que les deux autres, tend à faire de l'homme un tube digestif percé aux deux bouts; pour nous, qui proclamons la résurrection de l'homme, corps, âme et es-

prit de vie, nous verserions tout le sang qui coule en pourpre passionnée dans nos veines pour laver la fange dont l'incroyance a souillé l'homme, cette image de Dieu.

Le souffle lumineux de la vie a pour mission ici-bas d'animer les globes qui peuplent l'éther, de les enchaîner les uns aux autres par les liens attractifs d'une solidarité respective, et de répandre sur chacun d'eux la splendeur inépuisable de la lumière, du mouvement, de la beauté. C'est l'esprit de vie qui, s'incarnant dans le sein de la terre, la rend féconde, développe les germes qui y sont déposés, leur donne la force de percer le sol, de s'élever, de se couvrir de feuilles, de fleurs, de fruits; après avoir, sous le nom de séve, animé les plantes, sous le nom de sang il devient la vie des animaux, développe leurs membres, fait croître leur taille et les unit par la solidarité d'un instinct immuable. Écartant d'une main croyante ce voile qui cache aux yeux de tous les opérations mystérieuses de la vie en l'homme, nous allons déterminer le rôle de l'électricité vitale dans le mécanisme de la pensée, dans les vibrations passionnelles du sentiment.

en le considérant comme force créatrice et génératrice. Quand à la fin du siècle dernier les croyances religieuses se retirèrent du cœur des peuples, elles y laissèrent un vide infini ; le front de l'homme devint sombre, son regard sans inspiration, son sourire sans amour. C'est que la foi en la vérité est la vie divine, qui fait rayonner sur ses traits les éblouissantes splendeurs de la beauté éternelle qui est Dieu, en éclairant son intelligence et en embrasant son cœur du grand amour de l'humanité souffrante, qui enfante les héros et les saints.

L'esprit de vie est l'essence qui individualise les hommes entre eux : l'homme physique, l'homme moral, l'homme intellectuel, est contenu réellement et en vérité sous la moindre parcelle de cette quintessence vitale, en sorte qu'un vêtement porté ou un objet touché par un individu est imprégné de la vertu qui lui est spécialement propre. Aussi l'amour, cette piété du cœur, porte, nattés en bracelet ou encadrés dans un médaillon, les cheveux d'un être chéri, car, dans son intuition, il sent la présence réelle de la personne sur la tête de laquelle ils ont été

coupés. La religion catholique conserve pieusement enchâssés dans l'or et les pierreries les ossements des saints, sachant parfaitement qu'ils résident en esprit et en vérité dans ces reliques qui ont conservé la vertu curative qui leur était propre durant leur vie. Enfin, pour le somnambule, la présence du consultant peut être remplacée par un objet qu'il aura touché : une mèche de ses cheveux, un fragment de ses vêtements. L'esprit de vie, qui est devenu essence vitale, est modifié par tous les milieux où il réside, et fait subir à l'organisme toutes les modifications qu'il a subies. En conséquence, le germe contient une fraction de toutes les parties de la plante ou de l'arbre auquel il a été arraché, et il le reproduira dans sa parfaite intégrité, à moins qu'il n'ait été modifié par la terre qui l'a reçu. Cette loi s'applique au règne animal et à la race humaine : les parents transmettent à leur descendance leur individualité avec les altérations subies ou les perfectionnements acquis; car les enfants sont la chair de la chair de leurs parents, le sang de leur sang, les os de leurs os; ils ont la forme de leurs membres, la structure

de leurs traits, la lumière de leurs yeux, la grâce de leurs lèvres ; en un mot, on se survit en sa postérité.

Une des plus incontestables propriétés de l'esprit de vie, c'est la puissance génératrice ; il développe, fortifie, vivifie toutes les parties de l'organisme où il porte la vie et où il est conduit par le mouvement, car, source de la force et de l'activité physiques, sa présence est nécessaire à la production de chaque action, en sorte qu'en exerçant ses membres on y porte le fluide qui les fortifiera. Les alchimistes, au moyen âge, lui donnèrent le nom de *mercurius vivus*, mercure vivant ; il mérite surtout ce titre chez l'enfant, où il surabonde, et où, dans sa turbulente vivacité, il circule, par un mouvement vraiment perpétuel, dans toutes les parties de de l'organisme de l'enfant que sa présence nourrit, fait croître et développe. L'éducation consiste dans la direction que l'on imprime à cette force plastique afin de lui faire développer le corps dans les harmonieuses proportions voulues pour réaliser la beauté. Toutes les fois que l'esprit de la vie est porté sur une des

protubérances du crâne, il y éveille une faculté, un penchant, une inclination ; ce feu générateur, lorsqu'il est livré à lui-même, choisit de préférence les plus saillantes parties du crâne pour y résider. La science phrénologique, en vertu de cette dernière loi, après avoir divisé l'enveloppe extérieure du crâne en autant de fractions qu'il existe de facultés, connaît, d'après le degré de taille qu'offrent les protubérances, le degré des facultés et des inclinations qui y correspondent. L'instruction est la structure intérieure du cerveau ; l'intelligence est la force qui distribue la vie aux facultés ; la pensée est la force qui recueille la vie et la rassemble sur une partie du cerveau. Tout membre sur lequel on porte, par l'exercice, la vie, commence par éprouver une fatigue qui, en le courbaturant douloureusement, le fortifie ; il en est de même des facultés du cerveau : la mémoire, comme un membre, se développe en l'exerçant. Dans un de nos précédents ouvrages, nous avons donné le moyen de diriger intelligemment, par une éducation habile, cette lumière génératrice afin de donner, au cerveau la structure, aux

traits le relief, aux membres la forme qui font les hommes intelligents, nobles et beaux.

Quand l'instruction a formé les facultés intellectuelles du jeune homme, quand sa taille a atteint son dernier terme de croissance, lorsque l'éducation et les exercices corporels ont développé harmonieusement les membres, il sent en lui une surabondance de vie, une activité inquiète, un besoin d'expansion extérieure qui provient de ce que l'esprit générateur ennemi du repos a à peine achevé l'organisme d'un être humain qu'il aspire à en procréer d'autres. Nous avons assisté à la formation de l'homme physique et intellectuel par la vie, il nous reste, après avoir déterminé le rôle de ce feu générateur dans le mécanisme de la pensée, à indiquer son rôle dans les vibrations personnelles du sentiment.

L'on nomme impression la pression intérieure subie par le souffle de lumière que nous avons nommé l'esprit de vie. Le principe du son étant la pression opérée par les vibrations sur l'air qu'elle chasse, le principe des couleurs étant la pression opérée par les différentes nuan-



ces sur les lumières qu'elles chassent d'autant plus complétement qu'elles se rapprochent davantage du noir, les nerfs, qui sont nourris par l'esprit de vie, qui est air et lumière, doivent en conséquence percevoir et ressentir les impressions subies par le souffle et la lumière de la vie, et les communiquer sympathiquement à tout l'organisme.

L'Église catholique, persuadée de cette vérité, s'est emparée des yeux par le merveilleux spectacle des cérémonies de son culte, et des oreilles par des chants et le son d'instruments propres à dégager les sens de la terre pour les porter vers Dieu. Il est vrai que, dans ce siècle, les théâtres impressionnent les chrétiens de manière à les faire redescendre sur cette terre, et dans les bals, la sensation faite femme y découvre voluptueusement la chair douce, blanche, satinée de sa poitrine et de ses épaules nues, d'où s'échappe le souffle phosphorescent de la passion qui embrase le sang et, par une pression invisible, le fait refluer violemment vers le cœur dont il accélère le mouvement. En sorte que le désir obsède tous les sens, serre la

gorge, distend les nerfs et les fibres du cœur, qui crient au lieu de résonner; car la passion, comme l'indique le mot, n'est pas une simple impression produisant un sentiment, c'est une véritable souffrance, c'est la vie qui surabonde et s'agite tempétueusement comme les vagues de la mer par un temps d'orage, c'est un vent violent attisant un brasier en feu, c'est la foudre circulant dans les veines et embrasant d'une fervente ardeur le sang qui bouillonne avec impatience et un impérieux désir d'expansion intérieure. N'accusons cependant pas le ciel de cruauté en sentant dans notre poitrine d'homme cet infini besoin d'épanchement, en nos membres cette avidité d'étreindre amoureusement la flexible souplesse d'une taille de femme, sur nos lèvres frémissantes ce désir de s'unir à d'autres lèvres dans un baiser sans fin ; car, sans passion, l'homme manquerait de cette puissante énergie, du dévouement qui crée les apôtres, les martyrs et les saints ; la passion réprimée par la vertu de continence, produit les actes les plus héroïques ; la raison peut faire un honnête homme, la passion peut seule faire un homme d'honneur.

Cette surabondance de vie contenue en nous produit la générosité, cette vertu des races nobles qui fait donner son or et son sang pour la grande cause du christianisme et de l'humanité souffrante; elle anime de plus et fait vibrer en nous le nerf, nommé grand sympathique, qui donne la vie aux organes du sentiment; c'est par les impressions perçues par ces organes que nous nous sentons souffrir dans les malheureux qui manquent de pain et grelottent de froid, eux, leurs femmes et leurs enfants. Non contente de nous rendre compatissants de cœur pour les souffrants, la vie de la grâce met dans les entrailles des trésors infinis de tendresse pour les petits, les faibles, les méprisés, les enfants sans mère, les vieillards infirmes, les malades, en un mot pour tous les membres attristés de la grande famille humaine, dont la charité chrétienne panse les blessures saignantes et essuie les yeux mouillés au voile précieux des espérances éternelles.



III

ANALOGIE ENTRE LE SOMMEIL ET LA MORT
LA LUCIDITÉ SOMNAMBULIQUE ET LA RÉSURRECTION

> Les esprits bornés traitent de folie toutes les vérités que leur intelligence sans capacité ne peut comprendre.
>
> Dans le sommeil lucide, l'âme, dégagée de l'enveloppe périssable des organes charnels, acquiert les facultés merveilleuses des ressuscités.

Nous croyons utile de faire connaître les bases inébranlables de l'édifice de la foi et de faire assister le lecteur à l'opération intérieure d'une âme qui passe des ténèbres du doute à la clarté de la croyance religieuse. Nous démontrerons

comment, en étudiant le sommeil naturel et artificiel, que la sagesse des nations a toujours considéré comme une image de la mort, nous y avons trouvé des phénomènes étonnants, d'un ordre évidemment surnaturel, et nous avons, par suite de nos observations, acquis la certitude que si la mort était un acte par lequel l'âme se délivrait de son corps, le sommeil lucide était un état dans lequel l'âme se dégageait aussi de son corps et acquérait les facultés et les merveilleuses propriétés que les croyances religieuses de tous les peuples attribuent aux ressuscités; cette importante question touche au mystère profond des sacrifices, et, semblable à Marc-Antoine qui, comprenant l'éloquence passionnante du sang sur les masses, étalait aux regards du peuple romain la tunique sanglante de César, nous agiterons devant les yeux de tous la croix où est cloué, pâle et sanglant, le fils de Dieu, pour révéler à tous les cœurs que, mourir dans les souffrances du martyre, c'est revivre dans les béatitudes de la gloire!

Nous avons, d'après la science de l'organisme humain que nous avons puisée dans l'initiation

aux mystères de l'antique Orient, proclamé qu'à l'aurore de la création le péché avait animalisé l'homme en enveloppant l'âme d'organes finis, pouvant le mettre en rapport avec les créations finies du monde terrestre, mais trop bornés pour lui permettre, comme avant sa chute, de franchir les limites du temps et de l'espace, et d'être en rapport avec les lumineux habitants du monde de l'éternité. Nous ne pouvons, en conséquence, comprendre les manifestations merveilleuses de l'âme dépouillée de l'enveloppe périssable des sens, que par l'état de régénération extatique où la chair, usée par le jeûne, laisse l'âme rayonner dans le domaine de l'infini et s'unir à son Dieu, et dans le sommeil lucide où le corps, engourdi dans un sommeil de mort, laisse l'âme se dégager des organes de la chair, entrer en communion directement, et sans agent intermédiaire, avec la nature et les objets extérieurs, transpercer les corps opaques, franchir les distances, en un mot acquérir les facultés que la tradition accorde aux ressuscités. C'est en étudiant les esquisses de résurrection, les dégagements imparfaits de l'âme dans les nombreux états qui éteignent la vie de la

chair, que nous arriverons à concevoir parfaitement l'état dans lequel se trouve l'homme qui par la résurrection se relève de la terre où l'a étendu l'ange de la mort, et à connaître les facultés surnaturelles qu'il doit acquérir dans cette grande transformation du trépas, où l'homme se métamorphose en ange.

Au fond de toutes les croyances religieuses, on retrouve la guerre contre la chair. Dans les initiations, ces grandes écoles de prophétie d'où sont sortis les législateurs sacrés, les instituteurs du genre humain et les civilisateurs, le récipiendaire descendait volontairement dans un tombeau souterrain, où, par un régime d'une austérité effrayante, il travaillait dès cette vie à se dépouiller de l'enveloppe matérielle des organes de la chair; dans le culte païen, où tout (comme l'indique le nom de *mythologie* qu'on lui donne) était *mythe* et symbole, cette immolation du corps charnel de l'homme était symbolisée par celui des taureaux que, dans les sacrifices, on immolait à Jupiter.

Il était d'usage de couronner les victimes de fleurs et de bandelettes, comme des triompha-

teurs, pour révéler aux nations cette vérité éternelle, que dans la mort de la chair Dieu a mis le triomphe de l'âme! Dans les actes de la vie de Jésus-Christ, nous trouverons un symbole vivant des devoirs de l'homme sur la terre; il faut suivre la trace de sang de ses pieds, pieds bénis, pour arriver comme lui à une glorieuse immortalité; il faut être crucifié avec lui pour ressusciter avec lui, car mourir selon la chair c'est renaître selon l'âme.

La monnaie qui rachète l'homme de l'esclavage du péché est du sang, et les voiles du mystère de la rédemption ont été déchirés à jamais par cette parole du Christ: « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume de Dieu est à eux. » Il ne suffit pas d'être unis de cœur et d'esprit au sacrifice de la croix, il faut l'être de corps. Jésus-Christ nous a enseigné à être tout à la fois sacrificateur et victime, en livrant volontairement sa chair à la souffrance et en buvant avec amour le calice de toutes les amertumes; car dans la mort des sens est caché la renaissance de l'âme! Il y a donc deux pages dans la vie de Jésus-Christ, l'une écrite avec du sang

et de la boue, l'autre resplendissante de lumière et de gloire.

La première nous montre un citoyen d'une petite bourgade juive, ayant nom Jésus, naissant dans une étable à bestiaux, fils d'un charpentier, maniant la hache et le rabot, puis se faisant orateur de grand chemin, sans gîte, sans argent, fréquentant les publicains, se posant, au grand scandale de l'hypocrisie des pharisiens qui voulaient lapider la femme adultère, entre elle et leur colère, entouré d'une foule d'affamés; enfin un séditieux battu de verges devant une populace qui rit, une tête couronnée d'épines, une figure rougie de soufflets, souillée de crachats, un condamné qui, renié, désavoué par ses disciples, est cloué à une croix où il expire aux applaudissements de tout un peuple qui lui a hautement préféré un malfaiteur, et qui insulte par ses outrages, ses ricanements, ses plaisanteries, aux tortures de son agonie. Tournons ce sanglant feuillet, où Jésus nous apprend à souffrir selon la chair, à endurer bravement les tortures, les persécutions, les outrages du monde, et à mourir dans l'infamie pour ressusciter dans la gloire, et lisons la

seconde page : Jésus-Christ est le Messie promis depuis quatre mille ans, le descendant de David et de Salomon. Enfant-Dieu, adoré par des rois, la haute sagesse de ses discours confond les docteurs; ses pieds marchent sur les flots de la mer, son regard touche les cœurs et les convertit à la vérité, sa voix commande aux esprits des ténèbres et les chasse; les anges lui obéissent, l'Esprit-Saint le proclame son Fils bien-aimé; sa main force les sépulcres à s'ouvrir et à rendre à la vie et à la lumière leurs pâles habitants; sa salive donne la parole aux muets, la vue aux aveugles; la frange de sa robe guérit les maladies; sa mort volontaire et toute-puissante est suivie d'une résurrection victorieuse, puis d'une ascension glorieuse au ciel, où il est assis à la droite du Père pour l'éternité.

Nous aimons à rappeler aux chrétiens ces vérités au moment où nous allons, au grand scandale du monde et des savants, glorifier la science de l'ignorance, la clairvoyance du sommeil, l'inspiration de la souffrance et la vie éternelle que donne la mort; nous venons proclamer l'évangile de l'espérance, de la consolation et de l'amour, et prou-

ver que la douleur, la pauvreté, la maladie, sont les routes qui conduisent l'homme au triomphe immortel du martyre, qui est la porte du royaume de Dieu.

Lorsque le courage des martyrs eut lassé le fer des persécuteurs du christianisme, et que le catholicisme fut devenu la religion de l'empire romain par la conversion de Constantin, les disciples du Christ, persuadés de cette parole de saint Paul, « qu'il faut être crucifié avec Jésus si l'on veut ressusciter avec lui, » et voyant le glaive de la persécution rentré dans le fourreau, et les bûchers éteints par le sang des martyrs, regardèrent autour d'eux, et ne trouvant plus d'ennemis, ils comprirent qu'ils se trouvaient dans la nécessité de travailler à se racheter eux-mêmes par une immolation constante de leur chair, sachant que Dieu crée les hommes sans eux, mais ne les sauve pas sans eux; et sentant que le moment était venu où, les bourreaux leur manquant, il fallait qu'ils fussent tout à la fois le bourreau et la victime, ils se firent les sacrificateurs de leur propre corps; et le chrétien, de sa propre main, flagella sa chair, la revêtit d'une chemise de crin; puis sa volonté

de souffrir le roula sur un lit d'épines, et de macération en macération, finit par l'ensevelir dans le linceul sanglant du crucifié.

Les déserts se peuplèrent de solitaires, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, y sevraient leur chair de nourriture afin de l'user. Comme le Fils de Dieu (après quarante jours de jeûne), ils furent assaillis par l'armée invisible des esprits de ténèbres, qui tentaient un effort suprême pour ressaisir leur âme qui avait échappé à la honteuse servitude de la chair. L'écho des couvents, en ces siècles de pénitence, retentissait jour et nuit des prières des religieux, et leurs pâles habitants, amaigris par le jeûne, exténués par les mortifications, décharnés par les macérations, glissaient à travers la vie, dont ils avaient bu volontairement toutes les amertumes.

Ces saints et pauvres religieux qui s'avancent dans le monde vêtus d'une bure grossière, sans argent, sans pierre pour reposer leur tête, le bâton du pèlerin à la main, et qui n'ont d'autre bonheur que de souffrir, d'autre espérance que de mourir, cette glorification de la pauvreté, du renoncement à soi-même et aux joies du monde,

n'est pas, il est vrai, uniquement récompensé au ciel; car dès ici-bas ils sont les temples vivants de l'Esprit-Saint, qui parle par leurs lèvres et opère des miracles par leurs mains.

Tant que l'humanité chrétienne jeûna, souffrit et saigna avec Jésus-Christ, comme lui elle chassa les démons et guérit les malades; mais au jour où elle crut pouvoir renaître à la chair et servir Dieu et le monde à la fois, elle redevint esclave du péché; son âme, réenveloppée par les organes périssables des sens, n'arriva plus à la vision des réalités invisibles du monde surnaturel. Le bandeau de l'incroyance voila de nouveau à tous les yeux l'esprit des Écritures, qui éclaire, échauffe, inspire et illumine les hommes. Bientôt les chrétiens perdirent le sentiment du surnaturel et la compréhension des symboles, et s'en tinrent exclusivement à la lettre qui crétinise et affaiblit l'intelligence. La formule dogmatique des plus hautes vérités fut écoutée d'une oreille indifférente, et répétée d'une voix inintelligente; enfin la philosophie, spectatrice de ce déclin et de cette espèce d'agonie des croyances, s'écria pleine de joie : Le christianisme se meurt. Mais Jésus, qui



promit à son Église l'éternité des siècles, suscita le somnambulisme, qui, rendant visible aux yeux de l'intelligence les mystérieux ressorts de l'organisme humain, terrifia l'orgueil des matérialistes en leur montrant une âme.

Le sommeil lucide auquel le magnétisme donne naissance est un état analogue à celui de la résurrection. Les membres sont engourdis, les sens éteints, la voix profonde, le corps plongé dans l'anéantissement d'un sommeil puissant, factice, irrésistible; les traits si pâlis, que la vie semble suspendue; en un mot, la chair se trouve frappée d'une mort momentanée. L'être humain, en cet état, n'est pas, comme le croient les esprits superficiels, un être endormi, mais au contraire un être réveillé; car, si la somnambule, en ce moment, semble morte selon le corps, elle semble ressuscitée selon l'âme. Elle jouit d'une manière réelle, quoique incomplète et irrégulière, des merveilleuses facultés attribuées aux ressuscités; elle est douée d'une si grande subtilité de vue, qu'elle voit dans les ténèbres et au travers des corps les plus opaques, car pour elle les corps les plus opaques atteignent la transparente lucidité

du plus pur cristal; son agilité lui permet de parcourir l'univers avec la rapidité de l'éclair, et de se transporter avec la vitesse de la pensée dans tous les lieux du monde qu'elle voudra visiter; elle peut voir avec la même facilité le présent, le passé et l'avenir. Nous savons que la raison et la science fulminent des arrêts contre le magnétisme et refusent de croire qu'un être endormi, dont les yeux sont fermés, puisse franchir les limites de l'espace et du temps; mais, comme les apôtres, nous leur dirons : *Quod vidimus et audivimus, testamur*. Nous rendons témoignage de ce que nous avons vu et entendu, et depuis de longues années nous avons été assez constamment le témoin de ces merveilleux phénomènes, pour en confesser l'incontestable réalité à la face du ciel et de la terre.

Toutes les philosophies religieuses de l'Orient ont dirigé les regards de leurs adeptes sur les phénomènes propres à leur révéler l'existence d'une âme immortelle. Xénophon proclame que rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil, et dit qu'en cet état l'âme se manifeste divinement, et souvent prévoit les choses futures

comme si elle était entièrement libre. Dans l'état cataleptique, dans les crises de l'hystérie, où le corps est anéanti dans un sommeil de mort, ou roulé à terre par d'horribles convulsions, l'âme se soustrait momentanément aux liens terrestres de la chair, et, acquérant les facultés propres à la résurrection, franchit les distances de temps et d'espace. Hippocrate, le père de la médecine, dit aussi que, dans l'état de sommeil léthargique, l'âme voit très-clairement la maladie du corps, et peut en suivre le cours par avance. Saint Thomas d'Aquin et saint Grégoire le Grand remarquent que souvent l'âme, à l'approche de la mort, étant à moitié délivrée de son corps, jouit déjà des facultés de la résurrection en apercevant l'avenir.

Pour nous qui marchons à la suite de ces illustres génies, et qui n'avons que l'autorité d'une étude persévérante des merveilles du somnambulisme, nous avons constaté que dans tous les états qui, en annihilant l'empire de la chair et en renversant la domination des sens, laissent l'âme se dégager des organes endormis, convulsés ou en dissolution, l'on voit presque toujours appa-

raître les merveilleuses facultés dont l'homme ressuscité sera investi pour son bonheur ou son malheur éternel.

Il est hors de doute que, dans la mort des sens, Dieu a mis la résurrection de l'âme. Aussi la mortification de la chair prend un caractère d'immolation chez les Indiens et les sauvages, où les hommes qui aspirent à la renaissance de l'âme et à la vision divinatrice se livrent à des jeûnes d'une rigueur inouïe et à des macérations qui égalent en douloureuse austérité celles des anciens solitaires de la Thébaïde. Le monde, à la vue de ces corps délabrés, cadavres animés de la vie funéraire des ombres et des spectres ; en présence de ces squelettes ambulants, dont la pâleur glacée tient plutôt du trépas que de la vie, hausse les épaules et s'écrie : Les fous! Mais nous, nous nous découvrons pieusement devant eux comme devant des ressuscités, car ils glissent sur la terre, plus semblables, par leurs merveilleuses facultés, aux habitants de l'éternité qu'à ceux de la terre.

Il y a des races qui, depuis une longue suite de siècles, mènent une vie mortifiée, parcourant le



monde sans gîte, sans argent : ce sont les égyptiennes et les bohémiennes. C'est parmi elles que nous avons trouvé les devineresses et les plus remarquables prophétesses. Nous avons connu aussi de pauvres bergers doués de facultés surnaturelles, et qui les devaient à leur vie pauvre, mortifiée et contemplative, à laquelle la bassesse misérable de leur existence les condamne pour leur bonheur éternel, car, étant les derniers, ils sont les premiers, et si près du royaume des cieux, que, dès cette vie, ils en reçoivent une merveilleuse influence. Toutes nos remarques nous ont amené à cette conclusion, que le monde qui a le culte idolâtrique et antichrétien de sa chair, au point de ne jeûner que si la santé n'en souffre pas, ne voudra jamais comprendre. Mais ce que nous proclamons hautement, c'est que l'âme se réveille dans le sommeil des sens, qu'elle renaît par leur mortification, et ressuscite par leur mort. Tous les états, en conséquence, qui offrent des images de la mort donnent naissance, comme contre-partie, à des esquisses de résurrection, et présentent des ébauches de notre perfection future.

La plus grande partie des martyrs qui ver-

sèrent leur sang pour le christianisme, usés par la mortification de l'initiation chrétienne, croyaient à la résurrection, parce que, dès cette vie, ils en avaient joui dans l'extase, qui est un état dans lequel l'âme s'arrache à l'enveloppe terrestre des organes charnels qui la masquent, et se transporte dans le monde de l'éternité.

Nous confions ces vérités à la méditation des esprits sérieux, et nous en confions la propagation aux lèvres et aux cœurs des femmes, en qui vit le sentiment de l'infini, l'amour du merveilleux, la curiosité de l'inconnu unie à une tendresse éperdue de cœur pour l'humanité souffrante; à cette classe d'êtres enthousiastes et généreusement inspirés, qui aimaient tant Jésus-Christ, et desquels il disait avec tendresse, en la personne de Marie : « Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée. »

Cette passion de la vérité, cet amour fervent de Dieu, se rencontrent chez les êtres en qui les croyances religieuses, semblables aux vestales, ces blanches vierges du paganisme, ont conservé pure, chaste et immaculée, la flamme sacrée de la vie, en la préservant du souffle impie du

monde; ou chez ces femmes dont les sens restant inassouvis, comme ceux de Marie-Madeleine, dans la débauche des amours terrestres, ne trouvent qu'en Dieu un amour capable de combler le vide infini de leur cœur.

Pour être apôtre, il faut, comme Jésus au jardin des Olives, avoir senti en sa poitrine toutes les douleurs de l'humanité, au moment où une sueur de sang coulait de ses membres défaillants et rougissait la terre.

Tout jeune homme qui est resté pur sentira en lui, à l'âge des passions, une infinie puissance d'aimer. Son cœur se réveillera comme d'un sommeil; une angoisse infinie le remuera jusqu'au fond des entrailles; il saignera avec les blessés, pleurera avec les affligés, et frémira d'une épouvante douloureuse en sentant l'infernal tourment d'un cœur qui ne croit plus. Alors, au lieu de baiser éperdument la jolie tête, les lèvres souriantes, les doux yeux d'une délicate et charmante femme, et de déverser en elle les flots d'amour qui bouillonnent en lui, il se fera apôtre de ceux qui sont assis à l'ombre mortelle du doute; et, amant de l'humanité souffrante,

mort au monde et vivant en Dieu, il aura cet avant-goût de la résurrection que Dieu accorde dès ici-bas à ceux qui, comme l'apôtre saint Jean, ont choisi sa divine poitrine pour reposer amoureusement leur tête.



IV

LA RÉEXISTENCE,

OU

PERSISTANCE DE L'INDIVIDUALITÉ AU DELA DU TOMBEAU

> Nous croyons fermement que l'homme, après sa mort, ressuscite en corps, en âme et en esprit.

Nous ne venons pas proclamer l'immortalité de l'âme, mais l'immortalité de l'homme. Beaucoup d'esprits religieux ne se doutent pas qu'il est anticatholique de ne pas admettre la persistance intégrale de l'individualité au delà du tom-

beau; car, sans intelligence des saintes Écritures, sans connaissance des solutions métaphysiques de la philosophie transcendantale, ils admettent la résurrection de la chair et ignorent en vertu de quelles lois mystérieuses s'opérera cette résurrection, qui reconstituera l'homme dans son intégrale individualité. Ces vérités ne peuvent, il est vrai, intéresser que les esprits assez sérieux pour se préoccuper de leurs destinées éternelles. C'est à eux que nous adressons ces considérations, qui déposeront en leur cœur la certitude d'une vie future et l'ambition du ciel.

Nous sommes persuadé que toutes les sciences sont des chemins qui mènent à la vérité éternelle. Nous n'en repoussons aucune; seulement, il nous semble nécessaire d'étudier les sciences sacrées avec autant de sollicitude que les sciences profanes. La terre est une planète, l'homme y tient par sa partie matérielle; mais le ciel est le séjour de Dieu, l'homme y tient par son âme qui est sa partie divine. Étudions donc la terre, mais ne dédaignons pas d'élever pieusement nos cœurs vers la céleste patrie. Non-seulement il est impossible d'être un philosophe chrétien, si l'on

ignore les vérités que nous allons rendre visibles à l'intelligence dans ce chapitre, mais, sans cette méditation contemplative, le catholique desséchera vainement son cerveau dans de stériles et arides études qui ne lui enseigneront pas les moyens de ressusciter dans la gloire. Quand on sent vivre en soi une âme immortelle, on traverse le monde le cœur couvert d'une cuirasse divine qui protége votre foi contre les railleries stupides d'une déplorable ignorance, sachant que ce passage, que les hommes appellent la mort, est nommé au ciel, par les anges, immortalité.

L'âme, depuis le péché originel, est masquée par l'enveloppe matérielle d'un corps périssable ; le sommeil lucide, en la dégageant partiellement, nous a fait connaître les facultés merveilleuses dont elle jouira lorsqu'elle sera délivrée des organes matériels dont elle est couverte dans les conditions présentes de la vie terrestre. L'altération des organes par la maladie ou sous un régime de mortification, loin d'être à redouter comme un anéantissement anticipé de l'individualité humaine, nous offre des esquisses de sa perfectibilité future et des essais de sa résurrec-

tion. L'homme a besoin de mourir selon la chair pour revivre selon l'âme. On dirait qu'à mesure que le corps s'anéantit dans un sommeil de mort, l'âme renaît dans un réveil de vie; pour les esprits qui ne comprendraient pas cette vérité, le dogme du sacrifice et de la mortification, base de la religion, serait une folie d'une insigne niaiserie. L'homme en passant par la mort devient plus fort, plus vivant, plus perfectionné, mais son individualité persiste. Le tombeau n'est donc, pour le croyant, qu'un creuset où l'organisme s'épure en se dépouillant des scories terrestres qui le matérialisent et dont il sort admirablement transformé. C'est persuadés de cette incontestable vérité que, dès leur jeunesse, les saints se livraient sur eux-mêmes et sur leur chair vivante aux austères cruautés d'une mortification effrayante, sachant que, dans un corps mortifié, l'âme éprouve un avant-goût des béatitudes célestes. Amener dès ici-bas, par les macérations, le corps à un état d'anéantissement voisin de la mort afin que l'être intérieur puisse s'en dégager d'une manière assez complète pour éprouver, dès ici-bas, les jouissances réservées aux élus du Seigneur,

voilà la fin dernière, le but poursuivi, le résultat obtenu par une vie ascétique; voilà l'explication des paroles de l'Évangile glorifiant la souffrance, la douleur et la mort; voilà, enfin, la vérité incontestable si admirablement et si profondément sentie par sainte Thérèse s'écriant : « Ou souffrir ou mourir! »

La philosophie, en ne professant pas dans ses écoles la résurrection de la chair, a fatalement jeté le voile du mystère sur les opérations cachées de la reconstitution de l'être humain. Franchissant la limite qui sépare le temps de l'éternité, nous allons assister à ce grand travail de réorganisation résurrectionnelle qui ne décompose l'être humain que pour le recomposer et le rétablir dans un état de dignité supérieure à l'état d'humaine et terrestre bassesse dont l'a délivré la mort.

Il y a dans le mot résurrection, dont l'Église catholique se sert pour exprimer ce grand travail de la reconstitution de l'être humain, un parfum mystique d'espérance qui réjouit le cœur et qui explique à l'intelligence que si l'homme descend dans le sein de la terre ce n'est pas



pour s'ensevelir à jamais dans les ténèbres de l'anéantissement, mais pour y puiser de nouvelles forces et *se relever* éternellement, vivant et admirablement perfectionné.

Nous avons trouvé la solution de ce grand problème dans les Pères de l'Église, et la religion catholique, en la proclamant dans son *Credo*, n'a fait que traduire la conviction de tous les auteurs animés de l'Esprit-Saint qui ont approfondi ce grand mystère des fins dernières de l'homme.

Lorsque le cœur a cessé de battre, lorsque le souffle de la respiration vitale ne sort plus des lèvres, lorsque la pâleur du trépas a succédé aux couleurs de la vie et que le corps a atteint la froideur glacée du cadavre, alors commence le travail mystérieux de la résurrection sur lequel s'étend un voile épais qui le dérobe à la vue. Soulevons ce rideau abaissé et contemplons, dans un pieux recueillement, les opérations secrètes de la reconstitution physique et morale de l'être humain.

Les philosophies qui n'admettent que la réexistence de l'âme sont des philosophies marquées au front du signe de l'erreur. La mort est un

état d'incubation, et l'Église et les apôtres, en comparant le corps à un grain mis dans la terre qui a besoin de mourir pour revivre, ont admirablement compris les analogies frappantes qui existent entre les transformations que subit le germe dans les entrailles fécondantes de la terre pour devenir plante ou arbre, et celles qui caractérisent le grand acte de la résurrection. Nous avons posé en principe l'existence en chaque homme d'un être intérieur nommé âme de la nature des anges, uni au corps par un fluide vital et spirituel, lien subtil des deux principes dont il procède; nous avons, de plus, prouvé que ce fluide est l'essence qui individualise les hommes, les développe, les fortifie, les vivifie, et contient dans sa moindre parcelle une fraction de toutes les parties de l'être humain, dont il est la vie, en sorte que l'homme physique, l'homme moral et l'homme intellectuel est contenu réellement et en vérité sous la moindre particule de cette quintessence vitale. Cet esprit de vie réside aussi chez les animaux et dans les plantes, dont il est non-seulement l'essence vivifiante, mais encore le principe de leur reproduction générative. Soule-

vons le voile de mystère qui dérobe à nos yeux le travail délicat de la reproduction des êtres, pénétrons dans le laboratoire souterrain de la nature, où se désorganisent et se réorganisent, par une puissance résurrectionnelle, les germes qui lui ont été confiés, et contemplons le gland qui, en sa qualité de germe du chêne, contient, à l'état latent et invisible, l'essence de l'arbre qui l'a produit, entrer en dissolution au sein de la terre, et, du sein de sa désorganisation, laisser se dégager un principe d'être qui, en vertu d'une puissance assimilatrice, emprunte au milieu humide où il séjourne l'esprit de vie propre à développer chacune des molécules qui composent son essence, et, fortifié par cette puissance occulte qui l'anime, parvenir à traverser victorieusement les couches ténébreuses de l'argile qui l'oppresse, s'élever laborieusement, et enfin triomphant, arriver à s'épanouir à la lumière du soleil.

L'arbre qui aura produit ce germe se trouvera lui-même reproduit dans son intégrale identité; car, chacune de ses parties étant contenue en son essence, renfermée à l'état latent et invisible dans ce germe, et chaque molécule de l'essence ayant

été développée, toutes les parties de l'arbre se trouvent reconstituées; seulement, la nature du terrain, l'influence du climat ayant une action puissante sur les particules de l'essence quand elles se développent, il arrive que la forme et la substance de l'arbre se trouvent radicalement modifiées, si l'on confie le germe aux entrailles fécondantes d'une autre terre que celle où croît l'arbre qui l'a produit, et si, en s'épanouissant à la lumière, il respire l'air d'un autre ciel. Les plantes sont contenues réellement et en vérité dans leur essence, et renfermées dans leur germe, comme les animaux dans leur semence, les hommes dans leur esprit de vie. C'est en vertu de cette loi que le germe reproduit l'arbre, la semence l'animal, l'esprit de vie l'homme; mais, en vertu d'une autre loi, qui n'est pas moins radicalement vraie, l'âme, délivrée des organes en dissolution par la mort, emporte dans le monde de l'éternité, à l'état de germe, l'essence spirituelle de la vie, telle que les pensées, les impressions, les actions de l'homme l'auront faite, pour qu'elle reconstitue l'individualité humaine dans son intégralité la plus parfaite; seulement,

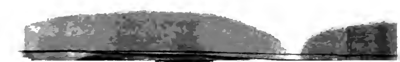
la partie humaine et terrestre qu'elle emprunte au milieu terrestre où l'homme a vécu, où il s'est nourri, fortifié et développé, sera remplacée par une partie céleste, immortelle, incorruptible, que le germe humain empruntera au milieu céleste où l'âme l'aura transporté; ce sera, en conséquence, la même âme animant la même chair, revêtue, en plus, d'immortalité. Lorsque l'homme est sur la terre en vertu d'une loi de son organisme déchu, son existence est une existence animale; mais lorsque l'homme est dans le monde de l'éternité en vertu des lois de son organisme ressuscité, sa réexistence sera diabolique ou angélique, mais elle ne peut plus être animale.

Si le climat et le milieu social où se développe la race humaine font subir à la structure de ses traits et à la nature de son tempérament d'importantes modifications, il est hors de doute qu'un être formé dans le monde de l'éternité par la résurrection sera infiniment supérieur à un être formé dans un milieu terrestre; aussi le germe que l'âme emporte, et qui est l'essence de l'homme physique, moral et intellectuel, nourri

et vivifié par un souffle d'éternelle vie, reconstituera l'individualité, mais transformera les organes imparfaits, bornés, corruptibles, qui entretiennent en lui la vie sur la terre, en d'autres organes parfaits, subtils et immortels, qui, au lieu de masquer l'âme et d'enchaîner ses manifestations souveraines et infinies, la laisseront libre et toute-puissante par leur extrême délicatesse, qui échappera à toute altération, et se prêtera merveilleusement au développement des facultés prodigieuses de cet ange intérieur. L'homme, non-seulement, par la mort, se dépouille des infirmités que dans sa vie il a empruntées à l'*humus* terrestre qui l'a nourri et vivifié, mais il s'assimilera dans l'autre monde les éléments spiritualisés d'une vie éternelle. Entrevoyant cette sublime métamorphose de l'homme dans la résurrection, l'apôtre saint Paul, enivré de poésie, d'amour et d'enthousiasme, s'écriait : « Le corps des morts, comme la semence, est mis en terre, prêt à se corrompre ; mais il ressuscitera incorruptible ; il y est mis difforme et sans éclat, mais il ressuscitera glorieux ; il y est mis faible, il ressuscitera plein de force ; il y est mis

corps animal, il ressuscitera corps spirituel! » Examinons la faculté que donne la résurrection, tout en laissant persister le caractère propre à l'individualité de chacun, pour que dans l'éternité la jouissance comme la douleur soient infinies.

La réexistence de la personnalité humaine, corps, âme et esprit, et la persistance de son individualité, doivent porter les hommes à travailler dès maintenant à préparer en eux, dans la pureté et la vertu, un organisme digne de ressusciter dans la gloire; car nous portons en nous, à l'état d'essence, le germe de notre perfection future. La mort, tout en revêtant l'homme d'une chair immortelle et d'un organisme intellectuel infiniment parfait, respecte le caractère de l'individualité physique et morale de l'homme, comme le germe transplanté dans un sol plus fécond conserve à l'arbre qu'il produit sa nature, tout en la perfectionnant. Saint Paul, le grand maître en métaphysique de tous les songeurs religieux, se trouve admirablement d'accord avec nous sur ces hautes vérités, et pour démontrer que la mort, tout en perfectionnant l'organisme



humain, respectera en chacun les caractères personnels à son individualité, il a recours à cette comparaison des astres et des corps ressuscités, lorsque, dans son beau passage sur la résurrection, il dit : « Il y a aussi des corps célestes, il y en a de terrestres, et l'éclat des célestes est différent des terrestres ; autre est la clarté du soleil, autre est la clarté de la lune, autre est celle des étoiles, et les étoiles ne sont pas toutes égales en lumière : il en sera de même des morts lorsqu'ils ressusciteront ; chaque homme a ici-bas un rayonnement qui lui est propre ; ce rayonnement peut être apprécié de tous : dans les yeux, d'où il jaillit en regard ; sur les lèvres, qu'il anime de la lumière du sourire. Les morts conserveront, même après leur résurrection, le rayonnement de l'esprit de vie qui les individualisait ici-bas ; il y a des yeux où resplendissent les lueurs célestes du paradis, d'autres où brûlent perfidement les sombres feux de l'enfer. Nous croyons, sans être superstitieux, que les yeux reflètent l'état où se trouve l'esprit, et nous aimons à penser que, l'esprit étant l'essence, et l'essence étant le germe de notre résurrection, l'individualité mise

en terre se relèvera immortelle et transfigurée, et conservera les qualités personnelles qui nous attiraient vers elle par les liens mystérieux d'une tendre sympathie, et que le charme et la grâce, ces deux manifestations du souffle lumineux de la vie, seront respectés par la mort.

Les hommes qui, comme nous, ont consacré leur temps à l'étude des manifestations de l'âme, et qui ont puisé leur science, non dans les livres, mais dans les expériences du somnambulisme, savent parfaitement que la partie spirituelle de l'homme, que l'on nomme fluide magnétique, contient l'être moral, physique et intellectuel dont il émane; que c'est lui qui le reproduit dans l'acte de la génération; ils ont remarqué, de plus, que chez certains sujets, en animant l'âme de sa lumière, il la dégageait partiellement de l'enveloppe périssable de la chair qui la recouvre, et bien qu'encore voilée, en cet état, par l'organisme, ils ont observé qu'elle le transperçait lucidement, comme la flamme lumineuse d'une lampe transperce de ses rayons le globe de cristal dépoli qui l'entoure; ils ont de plus constaté que, dans cet état, l'âme acquérait les

facultés que les philosophes sacrés attribuent aux âmes des ressuscités dégagés de leurs corps; enfin, persuadés, avec les plus renommés penseurs, que l'âme emportait, à l'état de germe, cet esprit qui est la vie, ils ont acquis la certitude que la personnalité humaine contenue en cette essence spirituelle de la vie était reconstituée dans le monde de l'éternité. Le sommeil lucide auquel le magnétisme donne naissance, les ravissements extatiques auxquels l'on arrive par la mortification et la contemplation, les crises de catalepsie et d'hystérie, qui, dans certains cas, délivrent en partie l'âme des liens de la chair; enfin tous les états qui engourdissent dans une mort momentanée l'organisme matériel, ont offert à leurs regards des actes de vision surnaturelle, image évidente des facultés dont jouiront les ressuscités dans leur réexistence éternelle. Aussi tous, avec une conviction basée sur des faits incontestables, se sont écriés des lèvres et du cœur avec nous : « *Credo in resurrectionem mortuorum.* Je crois à la résurrection des morts. »

Les corps des ressuscités, rendus indestruc-

tibles par la résurrection, jouiront, durant l'éternité, d'un organisme capable d'endurer, sans en être altéré, les jouissances les plus immenses et les douleurs les plus véhémentes ; ils connaîtront les pensées non exprimées ; le passé, le présent, l'avenir, seront pour eux sans mystère ; ils assisteront à ce qui se passe dans tous les lieux des mondes. L'homme a pour destinée de réexister et passer l'éternité de sa réexistence avec les anges, si son âme, étant éclairée de l'esprit de lumière lorsqu'elle quitte le corps, est en conséquence semblable aux anges, ou avec les démons, si son âme, possédée par l'esprit de ténèbres, est semblable aux diables. Ces merveilleuses facultés, ces prodigieuses et admirables propriétés, cet accroissement de sensibilité, enfin cette supériorité d'intelligence que l'homme puise dans la résurrection, dans les vues de la Providence, ne sont accordés aux bons que pour qu'avec un organisme infiniment sensible ils puissent goûter dans sa plénitude infinie l'éternelle béatitude du ciel, et infligés aux méchants, pour qu'ils puissent souffrir infiniment les tourments éternels de l'enfer.

Un jour, Jésus étant monté sur le sommet du Thabor, avec trois de ses disciples, il fut transfiguré devant eux : son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige; en même temps ils virent paraître Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui. Semblables aux disciples du Christ, enivrés de béatitude et d'amour, suivons Jésus sur la montagne sainte, et à la douce et splendide clarté qui auréole divinement la tête sacrée du Fils de Dieu, nous apercevrons les justes ressuscités, dont la personnalité reconstituée et perfectionnée brille au ciel d'une gloire éternelle!

V

MOYENS DE CONQUÉRIR LE ROYAUME DES CIEUX

Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné comme par surcroît.
JÉSUS-CHRIST.

La charité est la clef divine qui ouvre aux ressuscités les portes du ciel.

Nous avons démontré par quelle suite d'opérations mystérieuses s'opérait la reconstitution de la personnalité humaine. Il nous reste, après avoir démontré l'existence de l'âme immortelle et la résurrection de l'homme, à faire connaître

les lois primordiales de l'ordre surnaturel établi par Dieu, et d'enseigner les moyens employés par les saints afin d'amener leur nature à un degré de perfection suffisante pour renaître dans la gloire.

C'est un problème important, c'est même la seule chose nécessaire ici-bas, que de s'efforcer d'arracher son âme aux tourments terribles de l'enfer. Aussi pensons-nous que, malgré le bruit tumultueux des intérêts matériels, notre lecteur, se recueillant en lui-même, appliquera son attention à cette démonstration; car, à mesure que l'on avance dans le chemin de la vie spirituelle, l'âme se sent éclairée d'une lumière plus pure, et dans les cœurs flamboie la vive flamme du désir du ciel.

Il y a une vérité plus claire que le soleil, et qui cependant est tous les jours mise en doute par les hommes atteints de myopie intellectuelle : c'est que, si tous les hommes marchaient dans le chemin du ciel, la terre deviendrait un véritable paradis. En effet, la première manifestation en l'homme, de la grâce, est la charité, qui change l'humanité en une famille de frères s'aimant en

Dieu et par Dieu. Depuis le péché originel, l'anarchie sociale a succédé à l'harmonie. Nous portons en notre chair un principe mauvais, qui, semblable à l'hydre de Lerne, a sept têtes, dans la gueule de chacune desquelles s'agite un dard menaçant. C'est ce monstre qui fait de chaque homme un être plus dangereux pour son semblable que les tigres, les lions et autres animaux féroces; c'est ce reptile, vivant en la chair de chacun de nous, qu'il faut crucifier pour amener sur la terre le règne de Dieu. Bien qu'il soit enchaîné par les lois humaines, ce terrible et rusé serpent parvient facilement à tromper les regards de la justice, et à faire couler ici-bas des larmes et du sang.

L'homme, depuis le péché d'Adam, naît enfant du démon, et son âme, au lieu d'être un ange intérieur, est un diable intérieur. Cette vérité, admirablement comprise par le christianisme, a donné lieu au baptême, sacrement qui est un véritable exorcisme, dans lequel le prêtre prononce sur la tête de l'enfant ces remarquables paroles : « Sors de cet esprit, de ce cœur, de cette âme. » La religion, dont le but est de relier

les hommes à Dieu, s'efforce de nous donner les moyens d'arriver au ciel, en transformant les fils des ténèbres en fils des lumières. Car le royaume des cieux est le partage de tous les hommes qui, entrés dans la vie, possédés, selon l'Écriture, par l'esprit de Satan, atteignent le but suprême de leur destinée, en en sortant animés de l'esprit de Dieu. Car il faut, suivant l'expression si poétiquement vraie du catholicisme, pour être sauvé de la damnation éternelle, mourir en état de grâce; c'est-à-dire que l'âme, éclairée de la grâce, animée de la vie même de Dieu, soit semblable en pureté aux anges des lumières, qui, semblables à des soleils resplendissants rangés par ordre de clarté, entourent le Tout-Puissant.

Il faut que l'hydre aux sept têtes, que l'on nomme péché, soit crucifiée par la mortification de notre chair; car sans cela, monstre affamé cherchant une proie à déchirer, il ouvre ses gueules menaçantes dans chacune desquelles frétille un dard venimeux et met dans l'œil de l'homme le regard cruel d'une hyène en furie; sur ses lèvres, une bouche de serpent à la morsure empoisonnée; dans ses mains, un couteau

pour se frayer un chemin au détriment de ses frères et pouvoir donner en pâture à la tête de son orgueil des honneurs, à celle de son avarice de l'or, à celle de sa luxure des plaisirs charnels, à celle de son envie le sang de ses rivaux, à celle de sa gourmandise du vin, à celle de sa colère les larmes de son prochain, à celle de sa paresse le fruit du labeur des autres. S'il est une science supérieure, c'est sans contredit celle qui enseigne à triompher de cet ennemi intérieur qui est en nous; mais, pour arriver à cette victoire, il faut que la grâce de Dieu soit notre force, car, sans elle, l'homme est impuissant à renverser ce premier obstacle qu'il rencontre sur le chemin du ciel et à poursuivre le glorieux pèlerinage du royaume de Dieu.

Pour être digne du paradis céleste, il faut que l'homme, coopérant de cœur à l'action intérieure de la grâce en lui, reprenne possession de tous ses droits et prérogatives que le péché lui a ravis. La première est sans contredit la souveraineté sur ses passions, et, pour leur commander en maître, il faut non-seulement avoir constamment vivant en son souvenir les mœurs

d'un Dieu que Jésus-Christ est venu donner en spectacle à l'humanité, mais encore sentir en soi la force divine qui transforma les disciples timides en apôtres dévoués jusqu'au martyre. L'orgueil est le premier ennemi qu'une âme fortifiée par la vertu divine de la grâce doit étouffer. Nous allons examiner ce sanglant sacrifice dans lequel la chair saigne sous le couteau de l'âme élevée à la dignité auguste de pontife par la grâce, cette céleste lumière de l'esprit de Dieu, qui devient sa vie et sa force ici-bas, en attendant qu'elle soit sa gloire et sa béatitude dans l'autre monde.

La grâce de Dieu, en illuminant l'âme du chrétien d'une clarté divine, montre à son regard profond les splendides réalités du monde invisible et le néant chimérique des honneurs et des dignités de ce monde. Plein de dédain pour les vanités passagères, il sera l'âme des faibles, des petits, des délaissés, non dans un but ambitieux, pour exploiter leur faim et armer leur main du fer homicide de l'émeute, mais parce que, dans chaque pauvre, il voit, aime et secourt son sauveur Jésus-Christ. La grâce de

Dieu, en donnant à l'âme un avant-goût de la béatitude des cieux, a détourné le regard et le cœur du chrétien des richesses périssables et a ouvert ses bras aux souffrants et sa bourse à ceux qui manquent de pain. Au lieu de placer son or dans les spéculations, il le place habilement en le donnant à l'indigent, préférant, aux richesses périssables de la terre, la richesse impérissable du ciel. Le monde, chrétien de nom, est resté païen de cœur; sans intuition philosophique, il recherche premièrement les honneurs et les richesses de ce monde et ensuite le royaume de Dieu.

La grâce, en donnant à l'âme la force de commander à ses passions, a remplacé les convoitises licencieuses d'une chair révoltée, par l'amour et la chasteté. C'est la luxure qui crée cette effroyable infortune morale que l'on nomme les filles de joie, et produit ces malheureuses créatures qui, flétries, dégradées, l'œil fiévreux, le teint fardé, vaguent la nuit, à la lueur du gaz, la mort dans le cœur, le rire de l'impudence aux lèvres, les seins et la poitrine au vent, les pieds dans la fange, poursuivant l'amant anonyme qui

se détourne d'elles avec dégoût et mépris; c'est elle qui revêt d'une vieillesse prématurée ces jeunes gens nés pour être la consolation de leur famille et la gloire de leur patrie, voûte leur taille, dénude leur crâne de cheveux, ronge leur teint de rougeurs morbides, épuise leur vie, cerne leurs yeux, envenime leur sang, ruine leur santé et éteint en leur cœur, jeune encore, cette flamme douce et brillante de la poésie qui les faisait nobles, beaux, enthousiastes et aimants. Non contente de dégrader cette belle race de France, qui a toujours su verser son sang pour la cause sacrée de la justice, de la vérité, et de rendre trop lourde pour les mains des fils l'épée que leurs ancêtres tiraient avec une si chevaleresque courtoisie pour la défense des faibles, de la veuve et de l'orphelin, ainsi que pour la gloire de la patrie, elle a honteusement chassé du cœur des hommes de ce siècle l'amour. Aussi, aujourd'hui, la femme ne se conquiert plus, elle s'acquiert!!!

Sans chasteté l'amour devient une chimère, et le mariage un contrat ignoble dans lequel une douce et pure jeune fille, élevée par une mère

chrétienne dans une atmosphère de vertus et de croyances, ange au regard limpide comme l'azur du ciel, au sourire innocent, à la physionomie gracieuse, au cœur bon et aimant, à l'âme fervente, au front serein, s'unit, ignorante du vice, à un impudique débauché, qui, le cœur sans amour, l'âme éteinte, le corps usé, le sang venimeux, les lèvres sans sourire, flétrit par son ignoble contact sa pureté virginale, et change en couronne d'épine la blanche couronne de fleurs d'oranger qui s'épanouissait, radieuse comme l'espérance, à son noble et pur front de fiancée.

Lorsque le souffle de la vie est condensé par la chasteté, et que l'âme, animée de la grâce de Dieu, se sent embrasée de l'amour infini de son Dieu, alors le cœur qui a toujours besoin d'aimer, choisit, pour verser les flots de tendresse et d'amour qui le remplissent, les malheureux, les souffrants, les délaissés de la terre; et la chasteté, sous l'humble habit de bure de la sœur de charité, aime et élève les enfants abandonnés, soigne les malades, pânse les blessés, visite et soulage les pauvres, et donne des preuves de tendresse et d'amour, d'une plus vive sollicitude à

la grande famille des pauvres, des infirmes, des souffrants, des malades, des orphelins, que la beauté n'en a jamais reçu de l'amant le plus exalté.

Ces feux de l'amour, contenus en l'homme par la chasteté, sont semblables aux flammes du bûcher d'Hercule, qui en le consumant le faisait Dieu.

L'âme animée de la grâce est transportée dans des sphères trop élevées, possédée d'un amour trop infini et trop divin pour pouvoir être accessible à l'envie, qui, serpent venimeux, non contente de déchirer les autres d'une morsure empoisonnée, finit par déchirer le cœur de l'homme qui n'a pas étranglé cette tête perfide de l'hydre de la chair. L'âme possédée de la grâce de Dieu, et ravie en extase, préfère les saints transports de l'inspiration divine à cette ivresse matérielle qui hébète le cerveau, trouble la raison, enflamme le sang, use et dégrade le corps, et fait descendre l'homme au rang d'un animal immonde, batailleur et dangereux.

La grâce, en rendant à l'homme l'empire sur lui-même qu'il a perdu depuis le péché originel,



a étouffé en lui l'hydre de la colère qui, au moindre froissement, la transforme en une bête sauvage altérée de sang et de carnage, au regard féroce, qui s'élance, ivre de furie, sur son semblable, pour le mettre en pièces; enfin la grâce, en s'emparant d'un homme, détruit en lui la paresse inhérente à son indolente nature, vice qui l'engage perfidement à escroquer le fruit des labeurs des autres, et qui change le monde en une véritable caverne de voleurs. En sorte qu'aujourd'hui, suivant une idée profondément philosophique émise par Adolphe d'Houdetot, il ne faut faire qu'un métier, mais il faut en savoir deux : celui d'honnête homme et celui de fripon.

Il faut que les sept têtes de l'hydre de la chair soient broyées en l'homme, avant qu'il puisse exercer la charité, qui est composée de sept vertus qui sont la manifestation d'une âme animée de la vie divine de la grâce, et qui naissent par la mort des sept péchés capitaux, qui sont les sept gueules de l'hydre perfide de la chair. Ainsi, si chaque homme tuait en lui l'hydre du péché, et renversait ce premier obstacle qui, serpent veni-

mieux, lui barre le chemin du ciel, son ambition orgueilleuse ne répandrait pas le sang de ses frères, et ne ferait pas couler leurs larmes pour arriver aux honneurs; son avarice n'extorquerait pas frauduleusement leur or, et n'exploiterait pas inhumainement la faim du pauvre, celle de sa femme et de ses enfants; sa luxure ne flétrirait pas, ne dégraderait pas, ne foulerait pas aux pieds, dans la boue ignominieuse d'un déshonneur irréparable, la jeune fille dont le seul tort n'a été, souvent, que de croire à la loyauté de ses serments; son envie ne détruirait pas la réputation de ses rivaux; sa gourmandise ne le transformerait pas, pour ses semblables, en une bête enivrée de vin; sa colère, en un animal furieux altéré de vengeance; sa paresse, en un fripon qui extorque le fruit du travail des autres.

Les lois sont impuissantes à créer la liberté et la fraternité ici-bas. Les révolutions victorieuses peuvent brûler les fauteuils dorés que l'on nomme des trônes, et écrire sur les murailles : Liberté, égalité, fraternité; mais, un peuple se composant de l'homme multiplié par l'homme, il faut, pour qu'un peuple soit libre, qu'aupa-

ravant les hommes qui le composent soient libres de l'esclavage de leurs passions, qui les rendent des tigres antifraternels pour leurs semblables.

L'âme étant délivrée de l'esclavage terrible de la chair, elle manifeste sa puissance divine et se montre fille de Dieu par des actes de souveraineté miraculeuse, en domptant les éléments, en chassant les démons, en guérissant les malades, en prophétisant l'avenir par la vertu de l'Esprit-Saint qui habite en elle. Cette vérité a été de tout temps la croyance de l'Église catholique, qui regarde les prodiges opérés comme un signe divin qu'un homme marche dans le chemin du ciel, et qui exige qu'un saint ait opéré au moins quatre miracles authentiquement constatés, pour le présenter à la vénération des fidèles. Depuis le péché d'Adam, l'homme a perdu sa souveraineté sur la nature; il est l'esclave des éléments révoltés contre sa domination. Mais ceux qui marchent sur la trace sanglante des pieds de Jésus arrivent comme lui à calmer la furie des tempêtes et à apprivoiser la férocité des animaux les plus dangereux, qui reconnaissent qu'en lui le Tout-Puis-

sant, créateur du ciel et de la terre, réside en esprit et en vérité.

Dans ce siècle de religiosité, où la religion a cessé d'être une croyance et une passion, pour devenir simplement une opinion, où, par une définition absurde, le prêtre a été appelé un *officier de morale*, il est parfaitement rationnel que l'on traite la croyance aux démons de rêverie de bonne femme, destinée à épouvanter les peuples-enfants.

Cependant, plein de foi aux esprits, nous allons démontrer la puissance, que le saint reçoit par l'esprit de Dieu, de leur commander.

Il est parfaitement vrai, malgré l'opinion émise par M. Eudes de Mirville dans son savant et consciencieux ouvrage sur les esprits et leurs manifestations fluidiques, que, dans les conditions de vie actuelle de l'humanité, le diable se manifeste très-peu. Car habituellement il n'attaque que ceux qui, morts au monde et à la chair, sont dans le chemin du ciel. Il fait la guerre aux âmes et s'efforce de les perdre, comme le démontre la lecture attentive de la Vie des Pères du désert, de leur union avec les anges et de leur combat avec les



démons, qui ne s'offrent qu'à la vue des âmes dégagées de l'enveloppe périssable des sens, et qui commencent à renaître. Ils réveillent rarement, par leurs apparitions, les âmes endormies dans les hommes adonnés exclusivement aux intérêts terrestres, qui vivent ici-bas sans souci de leurs destinées éternelles. Mais la grâce, qui est la force des saints, dompte les esprits de ténèbres par la puissance de celui devant qui tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Parmi les puissances miraculeuses laissées par Jésus à ses disciples, il faut mettre en première ligne la guérison des malades et des infirmes, par la seule imposition des mains.

Nous avons, pour preuves de la réalité des cures miraculeuses, les promesses formelles de Jésus-Christ, les cures surnaturelles opérées par les saints durant leur vie, et par leur précieuses reliques après leur mort, enfin le mot *curé* qui vient du mot latin *curare*, qui signifie guérir les maladies.

Cette puissance, promise à ceux qui auront cru par le Sauveur, est le résultat du recueillement intérieur et des œuvres d'édification par les-

quelles les membres deviennent réellement les temples de l'Esprit-Saint *qui parle par la bouche des prophètes*, et qui, rayonnant divinement des mains imposées sur les infirmes, dissipe les ténèbres de la maladie comme l'astre du jour chasse, au matin, les ombres de la nuit. Les Pères de l'Église étaient si persuadés de cette vérité, qu'ils avaient un même mot pour désigner la sainteté et la santé, le mot *salus*.

Récapitulons les vérités proclamées par nous, et que nous allons, dans l'étude des différents cultes, retrouver voilées sous des mythes, des symboles et des allégories.

L'homme est un composé de trois parties : l'âme, l'esprit et le corps.

L'âme, être de la nature immatérielle des esprits qui peuplent le monde de l'éternité, est donnée par Dieu à chaque homme, au moment de sa naissance. Après la mort du corps, elle emporte à l'état de germe l'esprit, essence sous laquelle l'homme physique, moral et intellectuel, est contenu réellement et en vérité, et qui reconstitue sa personnalité dans l'autre monde. Toutes les fois que l'enveloppe périssable des sens qui

recouvre l'âme est annihilée, il y a des commencements de résurrection qui présentent une esquisse de l'état futur des merveilleuses facultés des ressuscités.

La destinée de l'homme sur la terre est de parvenir à transformer son âme d'ange des ténèbres en ange des lumières. La première victoire que l'homme est obligé de remporter pour entrer dans le chemin du ciel est sur ses passions mauvaises, qui en font un tigre pour ses semblables; la seconde, sur les esprits des ténèbres, qui n'apparaissent habituellement qu'aux âmes qui, par le jeûne et les œuvres de mortification, ont réduit leur chair et ses convoitises en servitude.

Au jour de la mort, les âmes possédées de l'esprit des ténèbres iront dans l'enfer; celles qui à ce moment suprême seront possédées par l'esprit des lumières iront au ciel, qui appartient aux natures inspirées et passionnées qui ont plus aimé leur prochain qu'elles-mêmes, et qui ont donné l'or de leur bourse aux pauvres, le sang de leurs veines à la vérité éternelle; car Dieu, en sa justice, ne confondra pas à jamais les

bons avec les méchants. Sans cela, comme Brutus expirant, l'humanité serait en droit de blasphémer le ciel en s'écriant : « Vertu, tu n'est qu'un mot! »

VI

LA VIE FUTURE CHEZ LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ

> La descente des héros aux enfers n'est que la révélation des cérémonies mystérieuses de leur initiation dans les sanctuaires de l'antique Orient.

Nous avons posé les principes primordiaux de l'éternelle vérité, tels que, dans l'extase d'un ravissement divin, les voyants, avec les yeux de leur âme, les ont aperçus dans leur incontestable réalité. Maintenant il nous reste à connaître les

voiles symboliques d'une allégorie révélatrice que les génies illustres qui se sont faits les instituteurs du genre humain ont étendus entre le foyer éblouissant de l'éternelle vérité et l'humanité déchue, dont la faible vue n'aurait jamais pu en supporter le foudroyant éclat.

Ces chapitres seront, nous l'espérons, un pas tenté par l'esprit philosophique de ce siècle dans la voie du progrès, qui est une gravitation divine des peuples vers Dieu, et une preuve manifeste que nous (que certaines cervelles légères ont traité d'*aliéné*, terme qui signifie *étranger*), nous avons pu rester étranger, par dignité de cœur et noblesse de sang, aux préjugés impies, aux chimères sociales, aux rêveries baroques, au rationalisme pédant des hommes qui déshonorent actuellement la philosophie, mais que, homme de tradition, nous ne sommes demeuré *étranger* à aucune des institutions religieuses qui ont civilisé l'humanité.

Nous avons fait connaître la vérité dans sa splendide nudité. Nous allons maintenant la contempler habillée, ou plutôt revoilée par l'imagination poétique des révélateurs. Nous avons fait

voir à nos lecteurs la vérité sans voile ni symbole; voyons maintenant comment les instituteurs du genre humain l'ont manifestée aux nations encore assises à l'ombre des ténèbres de la mort, et surtout examinons les sources où ils ont puisé l'eau limpide de la vérité, qu'ils se sont efforcés de présenter à l'humanité dans la coupe du beau.

Il y a deux influences dont il est sage de tenir compte dans l'examen philosophique d'une révélation : le milieu social et intellectuel où l'intelligence du révélateur s'est développée, et surtout les mœurs des peuples auxquels cette révélation s'est adressée; car il est certain que tout révélateur qui a accepté la pénible mission de déposer la vérité dans le cerveau d'un peuple, doit s'exercer à employer les images les plus propres à la rendre visible aux yeux de l'intelligence, souvent faible et débile, de cette nation. Sans cela, sa révélation serait impuissante à rien révéler à ce peuple, dont elle fatiguerait vainement l'attention.

Nous allons esquisser d'un crayon rapide l'enfer et les champs Élysées des peuples de l'an-

tiquité. Car le souvenir de tout homme instruit garde gravé en lui les tableaux de ces lieux merveilleux, que, de leur divin et poétique pinceau, Virgile et Fénelon ont peints aux yeux ravis de sa jeune imagination. Nous examinerons non-seulement la description des lieux, mais nous étudierons l'état des ressuscités, tel que nous l'ont enseigné ces poëtes du monde païen qui charmèrent notre jeunesse aux accords divins de leur lyre d'or, lorsqu'ils se faisaient l'écho des croyances des peuples de l'antiquité sur l'important mystère des destinées éternelles.

Ce que les hommes vulgaires et sans profondeur d'esprit méprisent comme des fables, ce sont pour les esprits intuitifs, qui découvrent la vérité sous l'écorce des mots, des symboles sous le voile desquels la sagesse antique prenait plaisir à cacher les réalités invisibles de l'ordre surnaturel et les enseignements sacrés des initiations de l'antique Orient.

L'entrée de l'enfer était une caverne funeste à tous les animaux qui osaient en approcher; on y descendait par une pente rapide environnée de ténèbres horribles, chemin qui conduisait au

bord du fleuve marécageux du Styx, où erraient les ombres des morts laissés sans sépulture, et auxquels l'impitoyable Caron refusait inexorablement de leur donner accès dans sa barque, afin de les conduire dans l'Érèbe, lieu où trônait Pluton, roi des enfers. A peine entrées dans cette partie des enfers, les ombres étaient jugées par trois juges, Éaque, Minos et Rhadamante, et, selon qu'ils avaient bien ou mal vécu, ils étaient torturés dans le Tartare ou récompensés dans les champs Élysées. Le Tartare était un brasier ardent dans lequel les Furies tourmentaient les condamnés par la justice divine à un éternel châtiment : les principaux criminels dont la mythologie relate la punition étaient Sisyphe roulant un rocher qui retombait sans cesse, Ixion attaché à une roue par des couleuvres, les Danaïdes remplissant des tonneaux percés, Tantale dévoré par une soif ardente et une faim atroce et voyant fuir devant ses mains avides les vins exquis et les fruits dorés qui l'entouraient lorsqu'il voulait les saisir pour assouvir sa faim et désaltérer sa soif.

Évitons le Tartare, et entrons dans les champs

Élysées, ce paradis des païens que les poëtes représentaient dans leurs vers comme un jardin odoriférant où régnait un air tiède et parfumé qui mêlait aux fleurs du printemps les fruits de l'automne, où les oiseaux chantaient et où le jour ne finissait jamais. Ce lieu était, avant tout, pour les Grecs et les Latins, un lieu de paix et de lumière. Fénelon a résumé cette croyance dans quelques lignes d'une admirable justesse, lorsqu'il dit : « Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière. » Les passions et les souffrances et tous les maux qui affligent l'humanité étaient bannis de ces lieux, dont les justes habitants goûtaient, dans l'ivresse céleste et le ravissement divin, les ineffables délices d'une félicité sans fin.

Nous allons examiner l'idée que les anciens avaient de l'état dans lequel on revivait aux enfers. Nous reconnaîtrons que le dogme de la per-



sistance de l'individualité humaine au delà du tombeau était la base de leur croyance, et que la description des enfers était tout simplement un souvenir des mystères de l'antique Orient, auxquels les recherches de l'érudition moderne ont démontré que tous les civilisateurs, révélateurs et législateurs avaient été initiés.

Nous allons donner la description des cérémonies de l'initiation aux mystères d'Isis, et nous y retrouverons facilement la source où l'antiquité païenne a puisé les descriptions de la descente de ses héros dans l'enfer. Tout homme d'intelligence qui a étudié la franc-maçonnerie trouvera, avec raison, que nous avons tort de nous appesantir sur des questions qui sont pour lui, depuis longtemps, hors de doute; mais le monde catholique se tenant volontairement en dehors du monde maçonnique, et étant, par conséquent, étranger aux mystérieuses cérémonies de l'initiation et aux hautes vérités philosophiques que l'on y enseigne, nous croyons utile de lui apprendre de quelle manière les fondateurs de la religion grecque, qui étaient tous des initiés, ont revoilé, dans leur très-poétique révélation, les

cérémonies de l'initiation égyptienne sous les symboles de la descente aux enfers. La description des champs Élysées et du Tartare n'est pas seulement une œuvre d'imagination, mais encore une œuvre de mémoire devant laquelle l'artiste et le poëte se sentent profondément rémués, car derrière resplendit l'éblouissante clarté de celui qui, buisson ardent, inspirait Moïse en répandant sa lumière en son âme.

Les ombres des morts, dans les croyances des peuples de l'antiquité, étaient formées par l'esprit vital qui, sur la terre, les avait individualisés, et qui, se détachant de leur cadavre, livré aux flammes du bûcher, s'envolait au monde de l'éternité, où il reconstituait, d'une manière indestructible, leur personnalité; en conséquence, l'ombre conservait les traits du défunt, ses sentiments, ses idées, en un mot, l'individualité évanouie, se sentait revivre en son corps, en son esprit, en son âme, dans l'ombre qui persistait pour être punie ou récompensée des actes accomplis par elle pendant son séjour sur la terre. Les poëtes de l'antiquité, désireux de conserver avec une scrupuleuse exactitude aux ombres des



morts le caractère physique et moral qui les particularisait sur la terre, ont fait reconnaître, par les héros descendant aux enfers, certains morts à leurs blessures, dont les cicatrices demeuraient visibles; ils admettaient même que les chagrins qui avaient affligé l'homme durant sa vie ne seraient pas abolis par la mort; et Virgile aux enfers nous montre Didon affligée de la trahison d'Énée et fuyant sa présence. Tous les génies de l'antiquité ont proclamé : 1° la réexistence de l'homme; 2° la persistance de sa personnalité; 3° son immortalité; 4° son bonheur ou son malheur éternel, selon qu'il aura été méchant ou bon envers ses semblables. Quant à la description des lieux où ils placent les ressuscités, et aux joies et aux tourments qu'ils supposent être leur partage, il ne sera pas sans intérêt de remonter à la source où leur imagination a puisé ces images qui, chantées par les poëtes, retracées par le pinceau des artistes, sont présentes à tous les yeux, et, malgré le triomphe du Christ, vivent immortelles dans le souvenir des peuples.

Lorsqu'un homme sentait en son âme un avide



besoin de connaître la vérité, il se rendait en Orient et marchait d'un pas ferme et résolu vers la grande pyramide de Memphis, qu'il gravissait jusqu'à la seizième assise, où se trouvait une fenêtre taillée dans le granit, qui jour et nuit restait ouverte. Là s'ouvrait devant l'aspirant une galerie froide, humide, où, une lampe à la main, il s'avançait en rampant. Après de longs détours, il atteignait un puits à large orifice d'où sortait une fumée noire et épaisse. Les mythologues ont représenté ce puits comme un gouffre servant d'entrée pour descendre dans les enfers. Dans l'intérieur de ce puits se trouvait un escalier taillé dans le roc, qui conduisait l'initié à une galerie des deux côtés de laquelle s'ouvraient des caveaux dans lesquels étaient placées des statues de basalte disposées de manière à ce que, projetant à la lueur de sa lampe leur image fantastique, elles effrayassent son courage. Les poëtes ont fait de ces visions les ombres des trépassés qui voltigeaient autour des héros descendus vivants dans les enfers. Enfin l'aspirant arrivait à une grande porte gardée par trois hommes armés d'épées, coiffés de casques en forme de tête

de chacal. Ces gardiens, dont la Fable a fait le monstre Cerbère, s'avançaient vivement sur lui. Un d'eux, le prenant à la gorge, lui disait : « Passe si tu l'oses, mais garde-toi de reculer, car nous veillons jour et nuit à cette porte pour nous opposer à la retraite de ceux qui l'ont franchie et pour les retenir à jamais dans ces lieux souterrains. » S'il continuait son chemin, il se trouvait dans une salle voûtée. A droite et à gauche s'élevaient deux bûchers dont les flammes s'entre-croisaient. Il fallait que l'aspirant franchît cette fournaise ardente. A peine sorti de ce brasier en feu, il se trouvait en présence d'un torrent qu'il était forcé de traverser à la nage. A peine avait-il abordé à la rive opposée, qu'il trouvait devant lui une arcade élevée conduisant à un palier de six pieds carrés, dont le plancher dérobait à sa vue le mécanisme sur lequel il reposait. Une porte était devant lui offrant à sa vue deux anneaux, mais à peine y avait-il porté les mains, que le plancher, se dérobant sous ses pieds, le laissait suspendu aux anneaux au-dessus d'un abîme d'où s'échappait un vent furieux. Ces épreuves par le feu, par l'eau et par l'air,

se trouvent admirablement rendues par Virgile, lorsque, par les lèvres d'Anchise, après avoir parlé de la corruption que subit l'âme par suite de son contact avec une chair coupable et animale, il démontre que, pour arriver à la pureté par les voies de l'expiation, il faut qu'elle soit purifiée par l'air, le feu et l'eau. « Les unes, suspendues dans les airs, sont le jouet des vents; d'autres, plongées dans un vaste gouffre, y lavent leurs forfaits, d'autres enfin s'épurent par le feu. »

L'homme qui était sorti victorieux de ces épreuves était conduit devant un tribunal composé de trois prêtres, où il faisait l'aveu des fautes dont il s'était rendu coupable. De ces trois prêtres, les mythologues ont fait les trois juges des enfers, Minos, Éaque et Rhadamante. Ces trois juges, après avoir entendu sa confession, le condamnaient à des supplices expiatoires destinés à broyer, par une contrition efficace, les inclinations dépravées, les supplices de l'expiation consistant à remplir des tonneaux percés, à rouler une espèce de cylindre de pierre au sommet d'une colline d'où il retombait sans cesse. La Fa-



ble a fait de ces pénitences, qui étaient un labeur déraisonnable en apparence, inutile en réalité, ayant pour but d'enseigner à l'aspirant que l'on ne doit jamais déshonorer la majesté d'un travail utile en l'imposant comme une punition, le supplice des Danaïdes et de Sisyphe. Il était de plus livré à des femmes armées de verges qui le flagellaient jusqu'au sang. L'expiation terminée, l'aspirant récipiendaire était conduit dans un lieu de lumière et de délices appelé Élysée. Là régnait un printemps perpétuel. Sur des gazons fins et étoilés de fleurs paissaient de belles génisses blanches destinées aux sacrifices. Ce qui achevait de changer ce lieu en un paradis de volupté, c'étaient des coupes d'or remplies d'un vin exquis, que des jeunes filles, vêtues d'une gaze légère, à l'œil plein de tendresse, au sourire agaçant, lui présentaient pour tenter sa soif; des corbeilles artistement arrangées qui lui offraient d'elles-mêmes leurs fruits dorés. Il fallait que l'aspirant sortît victorieux de cette dernière épreuve, dont la mythologie a fait le supplice de Tantale.

Notre infortuné ami Gérard de Nerval, écrivain

fin et ingénieux, qui a voyagé en homme intelligent en Égypte, nous disait que les savants philosophes de l'Orient moderne rapportent que Moïse, lors de son initiation en Égypte, aurait échoué dans cette épreuve et aurait pris une pomme; et que cette faute commise par lui, il l'aurait attribuée à Adam; dans la révélation qu'il a écrite dans la Genèse, du péché originel, et pour corroborer cette singulière opinion, il faisait remarquer que pomme, en latin, se nomme du même nom que mal, *malum*.

Nous avons cité les points principaux de l'initiation, pour apprendre à l'intelligence l'origine du dogme de l'enfer. Ces épreuves, nous les avons autrefois décrites avec plus de détails dans un livre intitulé *Doctrines des sociétés secrètes*. Aujourd'hui nous ne voulons qu'indiquer la base sur laquelle repose la fiction mythologique de l'enfer païen.

L'antiquité avait reçu de Dieu la lumière de la vérité, et, à l'aide de cette grâce divine, l'homme avait senti vivre en lui une âme immortelle; il avait pressenti que son individualité résisterait à la mort, et qu'il serait récompensé ou puni, selon



le bien ou le mal qu'il aurait commis sur la terre.

Un jour, un arbre est coupé dans une forêt, on en fait une croix, on y attache un juif, et les vérités à peine entrevues par la philosophie et la poésie du paganisme deviennent éclatantes comme la lumière du soleil, éclairent tout enfant venant en ce monde.

On nous reprochera peut-être notre respect pour la religion païenne; nous aimons à la présenter dans toute sa grandeur, car l'abaisser, c'est abaisser le triomphe divin de notre frère, ami et sauveur Jésus-Christ.

VII

DESCENTE DE JÉSUS-CHRIST AUX ENFERS

Est descendu aux enfers.
Symbole des apôtres.

Comme transition entre le monde païen et le monde chrétien, nous croyons utile de placer la descente de Jésus-Christ aux enfers, dogme dont le *Credo* nous fait un article de foi à nous tous qui avons été baptisés, et qui n'est cependant, pour beaucoup, comme tous les autres dogmes,

que le son de quelques mots que les lèvres répètent tous les matins, mais qui ne dit absolument rien à l'esprit.

Tout jeune homme qui est reçu bachelier a lu dans Homère la descente d'Ulysse aux enfers; dans Virgile, celle d'Énée; dans Fénelon, celle de Télémaque, et personne ne connaît celle de Jésus-Christ que par les trois mots du *Credo*. Nous allons tâcher de réparer cette lacune dans leurs connaissances, en donnant le récit de la descente aux enfers de Jésus-Christ. Heureux, après avoir traversé en esprit l'enfer des païens, de pénétrer dans celui des chrétiens. Pour admirer ces magnifiques et admirables récits, un cœur catholique n'est pas nécessaire; le sentiment du beau, en art et en littérature, suffit. Car c'est le propre du sublime de faire courir de la racine des cheveux à la plante des pieds un frémissement magnétique d'admiration enthousiaste; car le sublime, c'est une vision divine de la vérité, qui vous ravit, vous transporte, et, semblable au char de feu du prophète, vous enlève au ciel.

Désirant donner la descente aux enfers de Jésus-Christ dans les plus grands détails, nous



avons recueilli tout ce que les Pères de l'Église ont écrit à ce sujet pour instruire les chrétiens. Ce dogme, nous le savons, a été nié par les appolinaristes, et, pour les combattre, saint Athanase a fait mettre dans le symbole de Nicée cette formule dogmatique et sacramentelle qui interdit tout doute, *est descendu aux enfers*. Seulement, toutes les descriptions de saint Cyrille, tous les récits de saint Chrysostome, de Firmicus Maternus, d'Origène, de saint Ambroise, de saint Amphiloque, de saint Épiphane, de saint Clément d'Alexandrie et de saint Athanase, se trouvent admirablement fondues dans la fameuse légende intitulée *Évangile de Nicodème et de Joseph d'Arimathie*, dans laquelle les traditions chrétiennes sur l'enfer se trouvent mises en ordre avec un génie au moins égal, en sublimité, à celui de Virgile.

Nous nous bornerons donc à faire connaître l'idée que l'Église a toujours eue de cet évangile, et nous en extrairons l'épisode de Carinus, qui contient la descente de Jésus-Christ aux enfers. On y trouvera l'âme, la vie, la foi de la société chrétienne primitive; on sentira encore le souffle

divin de cet esprit de sainteté et de lumière, qui, au jour de la Pentecôte, descendit en gerbes de feu sur la tête des disciples de Jésus-Christ.

Le concile de Trente, tout en reconnaissant le sentiment de ferveur religieuse qui avait dicté ce remarquable travail, et considérant l'influence salutaire exercée sur les esprits des religieux des monastères et des chrétiens d'Orient, qui élevaient au ciel leur cœur par cette lecture édifiante, en a contesté l'authenticité avec justice, en pensant, avec raison, que cet écrit était très-postérieur à la mort de Joseph d'Arimathie et de Nicodème; aussi est-il relégué dans la collection des évangiles apocryphes ne posant aucun point de doctrine contraire à la foi, et par conséquent étant sans danger.

Durant quatorze siècles, cet évangile a joui d'une faveur démesurée, et il a exercé une puissante et féconde influence sur la poésie, la peinture et la sculpture, qui venaient lui emprunter des sujets; aussi, que de bas-reliefs admirablement beaux sculptés dans les cathédrales représentent les inaccessibles régions des domaines infernaux décrits dans l'épisode de Carinus et de

Leucius. C'est à ce poëme évangélique qu'est due (comme le remarque avec une grande sagacité M. Gustave Brunet, érudit qui est doué du grand talent de rendre la science attrayante) l'introduction dans les traditions armoricaines et dans les romans de la Table ronde, du mythe célèbre, du saint Graal, de ce vase sacré, ou boîte d'argent, dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang précieux de son maître, et qu'une autre légende fait par suite d'un naufrage arriver sur les côtes de Normandie, et enfermer dans le tronc d'un figuier (le champ où se trouvait ce figuier est devenu Fécamp, qui signifie champ du figuier). Il y a une magnifique abbaye où la tradition envoie encore des milliers de pèlerins, le jour de la fête du précieux sang.

Pour nous, ce qui donne un prix infini au récit que nous allons donner de l'épisode de Carinus, c'est que toutes les cérémonies de la semaine sainte sont empruntées à cette partie du poëme évangélique que la liturgie a presque littéralement mis en scène, comme au moyen âge l'on mettait en scène les principaux mystères de la religion du Christ.



Dans cette légende, ainsi que le remarque très-bien M. Douhaire, l'ampleur et l'éclat du récit atteignent à l'épopée, et l'on trouverait difficilement des scènes plus hardies de conception, d'une forme plus dramatique et plus vigoureuse que cette solennelle confrontation des deux mondes, l'ancien et le nouveau.

Guidé par une imagination ardente, observe M. Hase, l'auteur a imité les couleurs sombres de l'Apocalypse. Se conformant à quelques traditions orientales, il personnifie le mauvais principe dans le prince des enfers, qui tenait renfermés dans ses vastes cavernes les patriarches, les prophètes, et, en général, tous ceux qui étaient morts avant l'avénement du Christ. En lisant le récit de leur délivrance, de leur entrée dans la vie nouvelle, on ne peut manquer de reconnaître une énergie d'expression, une vigueur de pensée peu communes.

Nous nous aiderons de la traduction de Gustave Brunet, l'une des illustrations de l'érudition bordelaise, car elle est exécutée avec fidélité et intelligence, et elle rend le texte original avec une scrupuleuse exactitude, sans chercher à



l'embellir; seulement nous nous permettrons de supprimer quelques longueurs qui entravent la marche du poëme, et qu'a laissées le très-consciencieux traducteur qui nous prête, avec une bonne grâce charmante, les trésors de son vaste savoir.

« Le récit que nous extrayons de ce poëme évangélique est fait par Carinus et Leucius, deux morts ressuscités par le trépas de l'Homme-Dieu, et tous deux fils de saint Siméon. Anne, Caïphe, Nicodème, Joseph d'Arimathie et Gamaliel, étant venus aux sépulcres où ils avaient été ensevelis, et les ayant trouvés vides, ils les conduisirent à Jérusalem dans la Synagogue. Et, après que les portes furent fermées, prenant le livre de la loi, ils le posèrent dans leurs mains, les conjurant par le Dieu Adonaï et le Dieu d'Israël qui a parlé par la loi et par les prophètes, disant : « Si vous « savez que c'est lui qui vous a ressuscités d'entre « les morts, dites-nous comment vous êtes res« suscités. » Carinus et Leucius, entendant cette adjuration, tremblèrent de tout leur corps, et, tout émus, ils gémirent du fond de leur cœur. Et, regardant au ciel, ils firent avec leur doigt le

signe de la croix sur leur langue. Et aussitôt ils parlèrent, disant : « Donnez-nous des tomes de « papier afin que nous écrivions ce que nous « avons vu et entendu. » Et on les leur donna. Et, s'asseyant, chacun d'eux écrivit, disant :

« Jésus-Christ, Seigneur Dieu, résurrection « des morts et vie, permets-nous d'énoncer les « mystères par la mort de ta croix, parce que « nous avons été conjurés par toi. Tu as ordonné « de ne rapporter à personne les secrets de ta « majesté divine tels que tu les as manifestés « dans les enfers. Lorsque nous étions avec « tous nos pères, placés au fond des ténèbres, « nous avons soudain été enveloppés d'une « splendeur dorée comme celle du soleil et une « lueur royale nous a illuminés. Et, aussitôt, « Adam, le père de tout le genre humain, a tres-« sailli de joie ainsi que tous les patriarches et « les prophètes, et ils ont dit : « Cette lumière, « c'est l'auteur de la lumière éternelle qui nous « a promis de nous transmettre une lumière qui « n'aura pas de terme. »

« Et le prophète Isaïe s'est écrié, et a dit : « C'est la lumière du Père, le Fils de Dieu,




« comme j'ai prédit lorsque j'étais sur les terres « des vivants : la terre de Zabulon et la terre de « Nephtalim. Au delà du Jourdain, le peuple qui « est assis dans les ténèbres verra une grande « lumière; et ceux qui sont dans la région de la « mort, la lumière brillera sur eux. Et mainte- « nant elle est arrivée, et a brillé pour nous, qui « étions assis dans la mort. » Et, comme nous « tressaillions tous de joie dans la lumière qui a « brillé sur nous, il survint à nous Siméon, « notre père, et, en tressaillant de joie, il a dit à « tous : « Glorifiez le Seigneur Jésus-Christ, le « Fils de Dieu, car je l'ai reçu nouveau-né dans « mes mains dans le Temple, et, inspiré par « l'Esprit-Saint, je l'ai glorifié et j'ai dit : « Mes « yeux ont vu maintenant le salut que tu as pré- « paré en présence de tous les peuples; la lu- « mière pour la révélation des nations et la « gloire de ton peuple d'Israël. » Toute la mul- « titude des Saints, entendant ces choses, se ré- « jouit davantage. Et, ensuite, il survint un « homme qui semblait ermite, et, tous l'inter- « rogeant : « Qui es-tu? » il leur répondit, et il « dit : « Je suis Jean, la voix et le prophète du



« Très-Haut, celui qui précède la face de son « avénement afin de préparer ses voies, afin de « donner la science du salut à son peuple pour « la rémission des péchés. » Et, le voyant venir à « moi, j'ai été poussé par l'Esprit-Saint, et j'ai « dit : Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui « ôte les péchés du monde. Et je l'ai baptisé dans « le fleuve du Jourdain, et j'ai vu l'Esprit-Saint « descendre sur lui sous la forme d'une colombe. « Et j'ai entendu une voix des Cieux qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel « j'ai mis toute ma complaisance, écoutez-le. Et « maintenant j'ai précédé sa face, je suis des- « cendu vous annoncer que dans peu de temps le « Fils de Dieu lui-même, se levant d'en haut, « nous visitera en venant à nous qui sommes « assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la « mort. »

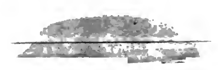
« Et lorsque le père Adam, premier formé, entendit ces choses, que Jésus a été baptisé dans le Jourdain, il s'écria, parlant à son fils Seth : « Raconte à tes fils, les patriarches et les pro- « phètes, toutes les choses que tu as entendues « de Michel l'Archange, quand je t'ai envoyé aux



« portes du Paradis, afin de supplier le Seigneur « de te transmettre son Ange pour qu'il te donnât « de l'huile de l'arbre de miséricorde, et que tu « oignis mon corps lorsque j'étais malade. » Alors Seth, s'approchant des saints patriarches et des prophètes, dit : « Moi, Seth, comme j'étais en orai- « son devant le Seigneur aux portes du Paradis, « voilà que l'Ange du Seigneur, Michel, m'ap- « parut, disant : J'ai été envoyé vers toi par le « Seigneur, je suis établi sur le corps humain. « Je te le dis, Seth, ne prie point dans les lar- « mes, et ne demande pas l'huile de l'arbre de « miséricorde, afin d'oindre ton père Adam à « cause des souffrances de son corps, car, d'au- « cune manière, tu ne pourras en recevoir si ce « n'est dans les derniers jours et si ce n'est lors- « que cinq mille et cinq cents ans auront été ac- « complis ; alors le Fils de Dieu, rempli d'a- « mour, viendra sur la terre, et il ressuscitera « le corps d'Adam, et ressuscitera en même « temps les corps des morts. Et, à sa venue, il « sera baptisé dans le Jourdain. Lorsqu'il sera « sorti de l'eau du Jourdain, alors il oindra de « l'huile de sa miséricorde tous ceux qui croient

« en lui et l'huile de sa miséricorde sera pour « la génération de ceux qui doivent naître de « l'eau et de l'Esprit-Saint pour la vie éternelle. « Alors Jésus-Christ, le Fils de Dieu, plein d'a- « mour, descendant sur la terre, introduira no- « tre père Adam dans le Paradis auprès de l'ar- « bre de miséricorde. » Tous les patriarches et les prophètes entendant ces choses que disait Seth, tressaillirent de grande joie.

« Et lorsque tous les saints tressaillaient d'allégresse, voilà que Satan, le prince et le chef de la mort, dit au prince des enfers : « Apprête-toi toi- « même à prendre Jésus, qui se glorifie d'être le « Christ Fils de Dieu, et qui est un homme crai- « gnant la mort et disant : Mon âme est triste jus- « qu'à la mort ; car il s'est opposé à moi en main- « tes choses, et beaucoup d'hommes que j'avais « rendus aveugles, boiteux, sourds, lépreux, et « que j'avais tourmentés par différents démons, « il les a guéris par une parole, et ceux que je « t'avais amenés morts, il te les a enlevés. » Et le prince du Tartare, répondant à Satan, dit : « Comment ce prince est-il si puissant, puisqu'il « est un homme craignant la mort, car tous les



« puissants de la terre sont assujettis à ma puis-
« sance, lorsque tu les as amenés, soumis par ton
« pouvoir. Si donc tu es puissant, quel est ce
« Jésus qui, craignant la mort, s'oppose à toi? S'il
« est tellement puissant dans son humanité, il
« est tout-puissant dans sa divinité; et lorsqu'il
« dit qu'il craint la mort, il veut te tromper. Et
« malheur sera pour toi dans les siècles éter-
« nels. » Satan, le prince de la mort, répondit
et dit : « Pourquoi as-tu hésité et redouté à pren-
« dre ce Jésus, ton adversaire et le mien? car je
« l'ai tenté, j'ai excité contre lui la haine et la
« colère de l'ancien peuple juif; j'ai aiguisé la
« lance de persécution; j'ai mêlé du fiel et du
« vinaigre, et je le lui ai fait donner à boire; j'ai
« fait préparer le bois pour le crucifier et des
« clous pour percer ses mains et ses pieds, et sa
« mort est proche, et je te l'amènerai assujetti à
« toi et à moi. » Et le prince de l'enfer répondit
et dit : « Tu m'as dit que c'est lui qui m'a arra-
« ché des morts. Alors c'est sans doute lui qui a
« rendu à la vie par la parole de son commande-
« ment Lazare, qui était mort depuis quatre
« jours, plein de puanteur et en dissolution, et

« que je détenais mort. » Satan, le prince de la mort, répondit et dit : « Oui, c'est ce même « Jésus. »

« Le prince des enfers entendant cela lui dit : « Je te conjure par ta puissance et la mienne, « ne l'amène pas ici, car, lorsque j'ai entendu la « force de sa parole, j'ai tremblé saisi de crainte, « et en même temps tous mes ministres ont été « troublés avec moi. Nous n'avons pu retenir ce « Lazare, mais il nous a échappé de toute la vi- « tesse et l'agilité de l'aigle; et cette terre, qui « tenait le corps privé de vie de Lazare, l'a aus- « sitôt rendu vivant. Je sais ainsi maintenant « que cet homme qui a pu accomplir ces choses « est le Dieu fort dans son empire et puissant « dans l'humanité, et il est le Sauveur du genre « humain, et si tu l'amènes vers moi, tous ceux « que je retiens renfermés dans la rigueur de « la prison et enchaînés par les liens de leurs pé- « chés, il les dégagera et les conduira par sa di- « vinité à la vie qui doit durer autant que l'é- « ternité. »

« Et comme ils parlaient ainsi alternative- ment, il se fit entendre une voix comme le gron-

dement orageux du tonnerre et le bruit de l'ouragan : « Princes, enlevez vos portes et ou-« vrez-vous, portes éternelles, voici le Roi de « gloire qui va entrer. » Le prince de l'enfer entendant cela, il dit à Satan : « Éloigne-toi de « moi et sors de ma demeure. Si tu es un puis-« sant combattant, combats contre le roi de « gloire. Mais qu'y a-t-il de toi à lui? » Et le prince de l'enfer jeta Satan hors de ses demeures. Et le prince de l'enfer dit à ses ministres impies : « Fermez les cruelles portes d'ai-« rain et poussez les verrous de fer, et résistez « vaillamment, de peur que nous ne soyons ré-« duits en captivité, nous qui gardons les cap-« tifs. » Mais en entendant cela, toute la multitude des Saints dit au prince de l'enfer d'une voix de reproche : « Ouvre tes portes, afin que « le Roi de gloire entre. » Et David, ce divin prophète, s'écria en disant : « Est-ce que, lorsque « j'étais sur les terres des vivants, je ne vous ai « pas prédit que les miséricordes du Seigneur lui « rendront témoignage, et que ses merveilles « l'annonceront aux fils des hommes, parce qu'il « a brisé les portes d'airain et rompu les verrous

« de fer? Il les a retirés de la voie de leur ini-
« quité. » Et ensuite, un autre prophète, Isaïe, dit pareillement à tous les Saints : « Est-ce que,
« lorsque j'étais sur les terres des vivants, je ne
« vous ai pas prédit : Les morts s'éveilleront et
« ceux qui sont dans le tombeau se relèveront, et
« ceux qui sont dans la terre tressailleront de
« joie, parce que la rosée qui vient du Seigneur
« est leur guérison? Et j'ai dit encore : Mort, où
« est ta victoire? Mort, où est ton aiguillon? » Tous les Saints, entendant ces paroles d'Isaïe, dirent au prince des enfers : « Ouvre tes portes,
« maintenant, vaincu et terrassé, tu es sans puis-
« sance. » Et il se fit une voix comme celle des tonnerres, disant : « Princes, enlevez vos portes,
« et élevez-vous, portes infernales, et le Roi de
« gloire entrera. » Le prince de l'enfer voyant que deux fois ce cri s'était fait entendre, dit comme s'il était dans l'ignorance : « Quel est ce Roi de
« gloire? » David, répondant au prince de l'enfer, dit : « Je connais les paroles de cette clameur, car
« ce sont les mêmes que j'ai prophétisées par l'in-
« spiration de son esprit. Et maintenant ce que
« j'ai déjà dit, je te le répète : « Le Seigneur fort

« et puissant, le Seigneur puissant dans le com-
« bat, c'est lui qui est le Roi de gloire, et le Sei-
« gneur a regardé du ciel sur les terres, afin d'en-
« tendre le gémissement de ceux qui sont dans
« les fers, et afin de délivrer les fils de ceux qui
« ont été mis à mort. Et maintenant, immonde et
« horrible prince de l'enfer, ouvre tes portes, afin
« que le Roi de gloire entre. » David, disant ces paroles au prince de l'enfer, le Seigneur de majesté survint sous la forme d'un homme, et il éclaira les ténèbres éternelles, et il rompit les liens qui n'étaient point brisés, et le secours d'une vertu invincible nous visita, nous qui étions assis dans les profondeurs des ténèbres des fautes, et dans l'ombre de la mort des péchés.

« Le prince de l'enfer et la mort et leurs officiers impies voyant cela, furent saisis d'épouvante avec leurs cruels ministres, dans leurs propres royaumes, lorsqu'ils virent l'éblouissante clarté d'une si vive lumière, et le Christ établi tout d'un coup dans leurs demeures, et ils s'écrièrent en disant : « Tu nous as vaincus. Qui
« es-tu, toi que le Seigneur envoie pour notre
« confusion? Qui es-tu, toi, qui sans atteinte de

« corruption, par l'effet irrésistible de ta majesté
« as pu renverser notre puissance? Qui es-tu, toi,
« si grand et si petit, si humble et si élevé, soldat
« et général, combattant admirable sous la forme
« d'un esclave? Roi de gloire mort et vivant que
« la croix a porté mis à mort. Toi qui es demeuré
« mort étendu dans le sépulcre et qui es descendu
« vivant vers nous? Et toute créature a tremblé
« en ta mort, et tous les astres ont été ébranlés,
« et maintenant tu es devenu libre entre les
« morts, et tu troubles nos légions. Qui es-tu, toi,
« qui délies les captifs et qui inondes d'une lu-
« mière éclatante ceux qui sont aveuglés par les
« ténèbres des péchés? » Pareillement, toutes les
légions des démons frappées d'une semblable
frayeur, crièrent avec une soumission craintive
et d'une voix unanime disant : « D'où es-tu, Jésus,
« homme si puissant et splendide en majesté, si
« éclatant, sans tache et pur de crime? Car ce
« monde terrestre qui nous a toujours été assu-
« jetti jusqu'à présent, qui nous payait des tri-
« buts pour nos sombres usages, ne nous a jamais
« envoyé un mort tel que celui-ci, et n'a jamais
« destiné de pareils présents aux enfers? Qui es-tu

« donc, toi qui as ainsi franchi sans crainte les « frontières de nos domaines, et non-seulement « tu ne redoutes point nos supplices, mais de « plus tu tentes de délivrer tous ceux que nous « tenons dans nos fers? Peut-être es-tu ce Jésus « duquel Satan, notre prince, disait que par ta « mort sur la croix tu recevrais une puissance « sans bornes sur le monde entier. » Alors le Roi de gloire, écrasant dans sa majesté la mort sous ses pieds et saisissant Satan, priva l'enfer de toute sa puissance et amena Adam à la clarté de sa lumière.

« Et le Seigneur, étendant sa main, dit : « Ve- « nez à moi, tous mes Saints, qui avez mon image « et ma ressemblance. Vous qui avez été condam- « nés par le bois, le diable et la mort, vous ver- « rez que le diable et la mort sont condamnés par « le bois. » Et aussitôt tous les Saints furent réu- nis sous la main du Seigneur. Et le Seigneur, te- nant la main droite d'Adam, lui dit : « Paix à toi « avec tous tes fils, mes justes. » Adam, se pros- ternant aux genoux du Seigneur, le supplia en versant des larmes, disant d'une voix haute : « Seigneur, je te glorifierai, car tu m'as accueilli

« et tu n'as pas fait triompher mes ennemis au-« dessus de moi. Seigneur, mon Dieu, j'ai crié « vers toi, et tu m'as guéri, Seigneur. Tu as retiré « mon âme des enfers, tu m'as sauvé en ne me « laissant pas avec ceux qui descendent dans « l'abîme. Chantez les louanges du Seigneur, « vous tous qui êtes ses Saints, et confessez la « mémoire de sa sainteté. Car la colère est dans « son indignation, et la vie dans sa volonté. » Et pareillement tous les Saints de Dieu, se prosternant aux genoux du Seigneur, dirent d'une voix unanime : « Tu es arrivé, Rédempteur du monde, « et tu as accompli ce que tu avais prédit par la « loi et par tes prophètes. Tu as racheté les vi-« vants par ta croix, et, par la mort de la croix, « tu es descendu vers nous pour nous arracher « des enfers et de la mort, par ta majesté. Sei-« gneur, ainsi que tu as placé le titre de ta gloire « dans le ciel, et que tu as élevé le titre de la « rédemption, ta croix sur la terre; de même, « Seigneur, place dans l'enfer le signe de la vic-« toire de ta croix, afin que la mort ne domine « plus. »

Et le Seigneur, étendant sa main, fit un signe



de croix sur Adam et sur tous ses Saints, et, tenant la main droite d'Adam, il s'éleva des enfers. Et tous les Saints le suivirent. Alors le prophète David s'écria avec force : « Chantez au Seigneur « un cantique nouveau, car il a fait des choses « admirables. Sa droite et son bras nous ont sau- « vés. Le Seigneur a fait connaître son salut; il a « révélé sa justice en présence des nations. » Et toute la multitude des Saints répondit, en disant : « Cette gloire est à tous les Saints. Ainsi soit-il. « Louez Dieu. » Et alors le prophète Habacuc s'écria, disant : « Tu es sorti pour le salut de ton « peuple, pour la délivrance de tes élus. » Et tous les Saints répondirent, disant : « Béni qui vient « au nom du Seigneur, le Seigneur Dieu, et qui « nous éclaire. » Pareillement le prophète Michée s'écria, disant : « Quel Dieu y a-t-il comme toi, « Seigneur, ôtant les iniquités et effaçant les pé- « chés? Et maintenant tu contiens le témoignage « de ta colère, car tu inclines davantage à la mi- « séricorde. Tu as eu pitié de nous et tu nous as « absous de nos péchés, et tu as plongé toutes nos « iniquités dans l'abîme de la mort, ainsi que tu « l'avais juré à nos pères dans les jours anciens. »

Et tous les Saints répondirent, disant : « Il est « notre Dieu à jamais et pour les siècles des « siècles, il nous régira dans tous les siècles. « Ainsi soit-il. Louez Dieu. » Et de même tous les prophètes récitant des passages de leurs anciens chants consacrés à la louange du Seigneur, et tous les Saints.

« Et le Seigneur, tenant Adam par la main, le remit à Michel Archange, et tous les Saints suivirent Michel. Il les introduisit tous dans la grâce glorieuse du Paradis, et deux hommes, anciens des jours, vinrent au-devant d'eux. Les Saints les interrogèrent, disant : « Qui êtes-vous, « vous qui n'avez pas encore été avec nous dans « les enfers et qui avez été placés corporellement « dans le Paradis? » Un d'eux répondit : « Je suis « Énoch qui ai été transporté ici par la pa- « role du Seigneur. Et celui qui est avec moi est « Élie le Thesbite, qui a été enlevé par un char « de feu. Jusqu'à présent nous n'avons point « goûté la mort, mais nous sommes réservés pour « l'avénement de l'Antechrist, armés de signes « divins et de prodiges pour combattre avec lui, « pour être mis à mort dans Jérusalem, et, après

« trois jours et demi, pour être derechef enlevés « vivants dans les nuées. »

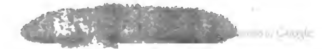
« Et tandis qu'Énoch et Élie parlaient ainsi aux Saints, voici qu'il survint un autre homme très-misérable portant sur ses épaules le signe de la croix. Et lorsque tous les Saints le virent, ils lui dirent : « Qui es-tu? ton aspect est celui d'un lar-« ron, et d'où vient que tu portes le signe de la « croix sur tes épaules? » Et leur répondant, il dit : « Vous avez dit vrai, car j'ai été un larron « commettant tous les crimes sur la terre. Et les « Juifs me crucifièrent avec Jésus, et je vis les « merveilles qui s'accomplirent par la croix de « Jésus le crucifié, et je crus qu'il est le Créateur « de toutes les créatures et le Roi tout-puissant, et « je le priai, disant : Souviens-toi de moi, Sei-« gneur, lorsque tu seras venu dans ton royaume. « Aussitôt, exauçant ma prière, il me dit : En « vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec « moi dans le Paradis. Et il me donna ce signe « de la croix, disant : Entre dans le Paradis en « portant cela, et si l'Ange gardien du Paradis ne « veut pas te laisser entrer, montre-lui le signe de « la croix et dis-lui : C'est Jésus-Christ, le Fils

« de Dieu, qui est maintenant crucifié, qui m'a « envoyé. Lorsque j'eus fait cela, je dis toutes « ces choses à l'Ange gardien du Paradis. Et lors-« qu'il me les entendit dire, ouvrant aussitôt, il « me fit entrer et me plaça à la droite du Paradis, « disant : Attends un peu de temps, et le père « de tout le genre humain, Adam, entrera avec « tous ses fils, les Saints et les Justes du Christ, « le Seigneur crucifié. » Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles du larron, tous les patriarches, d'une voix unanime, dirent : « Bénis le Seigneur tout-« puissant père des biens éternels et père des mi-« séricordes, toi qui as donné une telle grâce à « des pécheurs et qui les a introduits dans la grâce « du Paradis, dans les gras pâturages où réside la « véritable vie spirituelle. Ainsi soit-il. »

« Ce sont là les mystères divins que nous vîmes et entendîmes, moi Carinus et moi Leucius. Michel l'archange nous dit : « Allez avec « vos frères de Jérusalem, vous serez en oraison, « priant et glorifiant la résurrection du Sauveur « Jésus-Christ, vous qu'il a ressuscités d'entre les « morts. » Et après qu'ils eurent achevé d'écrire toutes ces choses sur des tomes séparés de pa-

pier, ils se levèrent, et Carinus remit ce qu'il avait écrit dans les mains d'Anne, de Caïphe et de Gamaliel, et Leucius pareillement remit ce qu'il avait écrit dans les mains de Nicodème et de Joseph; et tout d'un coup ils furent transfigurés, et ils parurent couverts de vêtements d'une blancheur éblouissante; on ne les vit plus, et leurs écrits se trouvèrent égaux, bien qu'ils n'aient point communiqué ensemble durant leur rédaction, n'étant ni plus ni moins grands, et sans qu'il y eût même une lettre de différence. »

La liturgie a tiré son office des ténèbres de cet évangile, qui était lu autrefois dans tous les sanctuaires catholiques pendant les trois jours que Jésus est déposé au tombeau; il y a, le jeudi saint, le vendredi saint et le samedi saint, dans toutes les églises, une chapelle transformée en sépulcre où est déposé Jésus-Christ sous la forme des hosties consacrées, et où l'on porte tous les ornements d'or et d'argent; le reste du temple dépouillé représente, par sa tristesse, la désolation des éléments et, la mort du Sauveur, et à ces ténèbres, l'on emprunte cette voix sombre et profonde qui, dans les messes de mort, simule la voix des tré-



passés, et les prêtres, en forme de leçons et de psaumes, chantent et récitent les passages que dans la légende évangélique il est dit que les prophètes qui attendaient Jésus-Christ redisaient quand, pour nous servir des mots de David, le roi de gloire, Jésus forçait les portes de l'enfer.

Si tous les mots des prières étaient expliqués comme ce mot : *est descendu aux enfers*, une vie nouvelle circulerait dans les veines des peuples chrétiens, et les sublimes prières de l'Église catholique, au lieu d'être un bruit monotone formé de sons connus qui endorment l'esprit, seraient, au contraire, ici-bas, le réveil immortel des âmes en Dieu et par Dieu.

VIII

PARADIS ET ENFER DES CHRÉTIENS

Nous éclairons, mais nous n'incendions pas.
DESCHEVEAUX-DUMÉNIL.

La plus haute béatitude des élus est de voir, d'aimer et de posséder leur Dieu.

Saisi d'un sentiment de haute vénération, nous allons écarter les voiles mystérieux qui masquent aux yeux de l'humanité déchue les splendides réalités du paradis et les sombres horreurs de l'enfer. Dans un semblable sujet, toute hardiesse

de l'imagination doit être considérée comme un sacrilége, et l'on ne doit tirer ses renseignements que des livres saints ou des immortels écrits laissés par les pères de l'Église et les docteurs; il faut être érudit et avoir passé de longues nuits à compulser les innombrables ouvrages qui peuplaient les bibliothèques des monastères, et qui ravissaient par avance l'esprit de leurs saints habitants aux vanités du monde, pour les transporter extatiquement dans les tabernacles éternels.

Nous adressant à nos bien-aimés lecteurs, nous leur dirons, dans un transport d'enthousiasme : *Sursum corda!* Élevons nos cœurs vers le ciel! car, pour goûter les vérités du catholicisme, la raison est inutile, la science est impuissante; il faut le cœur, cette lyre intérieure qu'un souffle d'amour fait mélodieusement vibrer dans la blanche et délicate poitrine d'une femme.

Nous croyons sincèrement à l'existence des esprits, car nous pensons, avec saint Thomas, que l'homme étant composé de corps et d'esprit, il faut qu'il y ait des esprits sans corps, puisque nous voyons dans la nature des corps sans esprit. Le grand Platon, que l'antiquité regardait comme

un dieu à cause des sublimes conceptions de sa haute intelligence, parle souvent des esprits et des démons. Aristote reconnaît que les cercles célestes reçoivent leur mouvement des esprits qui les habitent.

Mais nous sommes peut-être semblables à ce savant devenu fou, qui pâlissait sur ses instruments de physique dans le but de donner une plus éclatante lumière au soleil, et nos lecteurs, tous avancés dans la voie spirituelle qui monte au ciel, n'ont pas plus besoin d'arguments empruntés à la raison pour croire aux anges, que le soleil n'a besoin de la clarté empruntée à la chimie pour répandre sur le monde les flots éblouissants de sa lumière.

Chrétien de nom, de sang, de baptême et de science, il est inutile de prévenir nos lecteurs que nous nous rattachons, par toutes les fibres de notre cœur, à la tradition catholique, en sorte que la description que nous allons donner du ciel et de l'enfer chrétien est le résumé des croyances chéries de notre âme.

Dans l'*Eternité dévoilée*, nous nous sommes très-étendu sur la nature des anges et des esprits

diaboliques. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer en peu de mots ce que nous avons écrit sur ce sujet, et passer rapidement à la question qui est l'objet principal de ce livre, l'état des *ressuscités*. Il y a pour toutes les intelligences supérieures, un charme extrême à rejeter de sa pensée et de son cœur les préoccupations vaines et les soucis de ce monde, et à soulever son esprit jusqu'à la contemplation des réalités de la vie future, par le commerce intime et la lecture des ouvrages inspirés par l'esprit de Dieu aux saints génies auxquels la foi a dédié des églises, et au front desquels Rome a mis la glorieuse auréole de la sainteté.

Recherchons, s'écrie saint Bernard, les choses recherchables, et premièrement proclamons que les esprits éthérés sont heureux, puissants, glorieux, distincts en personnes, disposés en dignité, stables en leur ordre, créés dès le commencement, parfaits en leur genre, perpétuels en immortalité, purs de pensée, pleins d'amour et de concorde, inviolables, enfin dévoués au service et à la louange de Dieu.

Il est extrêmement aisé de se faire l'idée des

facultés des anges, quand on a eu le bonheur de magnétiser une somnambule lucide; car, dans le sommeil magnétique, l'âme, cet *ange intérieur*, se dégage du corps et manifeste les admirables facultés que la théologie reconnaît aux anges, qui, semblables à des armées de soleils vivants, entourent le trône de l'éternel.

Les anges, comme les magnétiseurs avec leurs somnambules, conversent entre eux sans le secours grossier d'une parole matérielle et articulée, car la pensée fluidifiée se transmet sans gestes ni sons.

La science des anges est en raison de la lumière qu'ils possèdent; comme les somnambules et les extatiques, ils savent par l'inspiration de l'esprit divin qui les éclaire; en sorte que, pour être d'accord avec l'étymologie (*lux*, lumière), nous sommes forcé de proclamer que leur *science* n'est que de la *lucidité*.

Les anges sont doués de cette puissance redoutable qui soumet la matière et tout ce qui est corporel aux substances spirituelles; tous les corps obéissent aux anges comme nos membres obéissent à notre volonté. Plus rapides que la pensée.

ils peuvent se transporter d'un bout de l'univers à l'autre; ils devancent l'éclair parcourant l'espace de son vol électrique. Étant immatériels, ils peuvent se loger dans un bloc de marbre aussi bien que dans l'air le plus subtil.

Ces vertus que nous venons de proclamer paraîtront singulièrement étranges à cette foule de jeunes fats et de rationalistes caducs, qui se préoccupent beaucoup du soin de leur toilette et de réussir dans le monde, mais qui sont très-peu amateurs des choses éternelles. Mais tout esprit qui, averti, par les chars funèbres qui montent le chemin des cimetières de Paris, qu'il faut mourir, a tâché, à l'aide du magnétisme, d'étudier les mystérieux ressorts de la nature humaine, et de constater les facultés surnaturelles de l'âme, non-seulement croira à tout ce que nous proclamons, mais, comme un célèbre magnétiseur, pensera qu'un mois d'étude magnétique avec un sujet lucide démontre l'incontestable réalité de ce que nous relatons dans nos ouvrages, où nous ne sommes que l'écho des saints et immortels génies qui nous ont devancé dans l'étude des destinées éternelles.

Saint Denis l'aréopagiste, l'apôtre inspiré de la France, le disciple aimé de saint Paul, qui l'avait converti au christianisme, a publié, sous le titre de *Hiérarchie céleste*, un ouvrage éminemment curieux, et que, dans les temps de foi, il n'était pas permis d'ignorer. Ce livre contient le récit, fait par les lèvres aimées de son maître saint Paul, de tout ce qu'il a vu lorsque, ravi en extase au Ciel, il a eu le bonheur de contempler Dieu, et de jouir des béatitudes réservées par Dieu à ses élus.

Nous ferons une analyse très-brève de cet ouvrage, car nous avons déjà traité amplement ce sujet dans un autre ouvrage, et bien qu'un homme de génie ait dit que, de toutes les figures de rhétorique, la plus persuasive était la répétition, nous ne nous répétons que lorsque nous y sommes forcé pour remémorer nos doctrines dans l'esprit de nos anciens lecteurs, et en donner un aperçu très-rapide à ceux qui, nouveaux venus, ont besoin de connaître les bases fondamentales sur lesquelles repose l'immortelle édifice des croyances catholiques.

La hiérarchie céleste se compose de neuf or-

dres, rangés par ordre de lumières. Commençons par la première hiérarchie.

Les séraphins. Ces esprits, ayant la souveraine béatitude d'être les plus rapprochés de Dieu, brûlent sans cesse pour lui des feux inextinguibles de l'amour le plus violent, ce qui leur a fait donner le nom d'enflammés. Vase d'amour dont ils conservent le feu sacré, ils ont pour mission de faire participer les hommes aux saintes ardeurs de l'amour fervent qui les consume.

Les chérubins. Ces esprits, très-versés dans les connaissances des hauts secrets des choses divines, sont nommés très-sages; ils éclairent l'intelligence des hommes, et leur dévoilent les vérités les plus mystérieuses de la religion.

Les trônes. Dieu réside paisiblement en ces esprits comme en son sanctuaire; leur mission est d'éveiller dans la conscience humaine le sentiment de la justice divine, et de préparer les âmes à être, comme eux, les temples de l'Esprit-Saint.

La seconde hiérarchie comprend :

Les dominations. Dieu se sert de ces esprits

pour régir le monde; ils aident les hommes à triompher de leurs passions mauvaises.

Les vertus. Dieu se sert de ces esprits pour communiquer aux hommes la force, et les guider dans le sentier du Ciel.

Les puissances sont des esprits doués d'une grande force pour résister aux démons; ils aident les hommes à triompher de l'esprit de ténèbres.

Les anges de la troisième hiérarchie sont les *principautés*, les *archanges*, les *anges*, trois sortes d'esprits qui, plus rapprochés de notre nature spirituelle, sont chargés de garder les hommes, et de leur inspirer de religieuses pensées, afin que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre comme au Ciel.

L'Église, dans sa haute compréhension de la vertu, proclame que les hommes, selon la diversité de leur mérite, occuperont les places vacantes parmi les différents ordres des anges.

Nous avons vu l'âme emportant au monde de l'éternité l'esprit, la vie, l'essence, l'individualité du mort, et reconstituant sa personnalité dans toute son intégrité; il nous reste maintenant à examiner l'idée que les écrivains chrétiens qui se

sont occupés du sort réservé par la justice de Dieu aux élus ont émise sur les béatitudes des bienheureux dans le royaume de Dieu. On lit avec intérêt la description des pays étrangers, et, par un phénomène d'identification, on y voyage en esprit : c'est un voyage en esprit dans le monde de l'éternité que vont faire nos lecteurs, guidés par les saints qui, après avoir tourné la vue de leur cœur pendant toute leur vie vers les cieux, en ont pris possession, et y sont entrés triomphalement par la porte de la mort.

L'éternelle béatitude se compose d'une quantité infinie d'ineffables félicités élevées à une puissance surhumaine; en sorte que le pinceau du peintre et la plume du poëte se trouvent également sans puissance en présence d'une tâche qui dépasse les forces de l'art de toute la hauteur qui existe entre le fini et l'infini. Comme les poitrinaires respirent les brises tièdes et embaumées de l'Italie, ainsi les âmes des blessés de la vie aspirent après l'éternelle patrie; mais ces vagues aspirations, comme les chants lointains des pâtres, tout en charmant l'âme et en la parfumant d'espérance, ne laissent dans le souvenir que l'é-

cho d'une indéfinissable émotion. Pour nous, qui avons à lutter contre le scepticisme qui raille et l'incroyance qui nie, il faut jeter la lyre pour prendre le glaive, et marcher droit à l'ennemi afin de le vaincre et de le terrasser avant de tracer le tableau de la félicité des élus; il faut que nos lecteurs oublient les descriptions absurdes que, pendant leur enfance, on leur faisait du paradis, afin de séduire leur jeune imagination et de les rendre bien sages.

La première béatitude de l'âme est la vision de Dieu. « C'est un grand bonheur, s'écrie saint Augustin, d'être admis dans la compagnie des anges; mais cette félicité est minime en comparaison de la béatitude de contempler son Dieu face à face; car cette beauté, cette puissance, cette gloire, cette magnificence, cette majesté, excèdent tout discours et surpassent tout ce que l'imagination de l'homme peut désirer; la plus haute gloire des saints est d'être admis en la présence de Dieu et éclairés des illustres splendeurs de sa divine majesté. »

La seconde béatitude de l'âme est son parfait amour de Dieu. Si, sur la terre, l'amour humain,

faible et pâle reflet de l'amour divin, est la source cependant d'un charme si grand, si ineffable, si pénétrant, que l'on verserait tout le sang de ses veines et tout l'or de sa bourse pour en ressentir un seul moment les ravissements délicieux; combien, à plus forte raison, l'âme tressaillera-t-elle d'allégresse en sentant en elle les tendres ardeurs de cet amour infini, la consumer, et la plonger dans ce torrent d'ineffable béatitude où elle abreuve sa soif dans l'extase d'une perpétuelle félicité!

La troisième béatitude de l'âme, qui est comme le complément des deux autres, est la possession de l'essence divine et l'assurance de demeurer à jamais dans ce bienheureux état. Un de nos maîtres bien-aimés, Albert le Grand, dit : « Quelle infinie béatitude de sentir en soi le Seigneur son Dieu, qui est infini en beauté, douceur, excellence, bonté, sainteté, sagesse! »

Ce qui rend très-heureux le sort des ressuscités, au ciel, c'est une immuable persévérance dans le bonheur, car le désir sera toujours égal à la jouissance. C'est ce que nous apprend saint Grégoire lorsqu'il dit : « Les désirs des ressus-

cités, sans cesse assouvis, sont sans cesse renaissants ; en sorte qu'après cent millions d'années de bonheur ils seront aussi désireux de continuer à jouir de cette infinie béatitude qu'à l'heure première de leur glorification. »

Il est difficile d'exprimer en termes plus éloquents la béatitude des élus, qui consiste à voir, à aimer, à posséder Jésus, le bien-aimé fiancé qui, suivant les auteurs chrétiens, s'unit par les noces éternelles de la mort aux âmes de ces pures et blanches créatures qui se sont faites les sœurs du pauvre et du souffrant sur la terre, et se sont conservées vierges afin de n'appartenir jamais qu'à leur doux et bien-aimé maître et époux, Jésus-Christ.

Dans la descente de Jésus-Christ aux enfers, nous avons vu le bon larron porter les traces de son crucifiement, preuve de l'opinion généralement répandue dans l'antiquité et dans les premiers siècles du christianisme, que l'âme affranchie du corps en conservait toutefois la forme et les traits distinctifs, à cause de l'esprit qu'elle emportait dans l'autre monde, où il reconstituait son individualité; de plus, le *Credo* ayant pro-

clamé la résurrection du corps charnel, les apôtres et les Pères de l'Église ont parlé des béatitudes qui étaient réservées dans la vie future à ce compagnon de notre âme sur cette terre.

Les corps des justes reluiront comme le soleil, et ils seront à jamais affranchis de toute douleur. Semblables au rayon de lumière qui pénètre le cristal sans le briser, les corps des justes traverseront tous les obstacles matériels sans les percer. De plus, ils possèdent une si grande agilité, que saint Augustin, dans une phrase admirable, dit : « Le corps sera immédiatement transporté au lieu où l'esprit le voudra. De même que l'eau claire et limpide d'un lac reflète les rayons d'or du soleil, de même aussi les corps des bienheureux seront environnés d'une auréole de lumière, reflet divin de la splendeur même de Dieu. Lorsque dans l'extase l'âme s'approche de Dieu, le corps, ravi et transporté de béatitude, semble environné d'une atmosphère de lumineuse clarté, qui angélise la chair et présente une image sensible de ces délicieux épuisements des élus que consument les feux ardents de l'amour divin. »

La vue des bienheureux sera béatifiée par la vision de leur Sauveur; leur ouïe par l'audition du concert de louanges dont retentit le paradis; leur odorat, par l'encens d'agréable odeur et la myrrhe exquise qui brûlent sans cesse devant le trône du Très-Haut; enfin, dit saint Anselme : « Comme le fer rouge est plein de feu, comme le rayon de miel est pénétré de douceur, ainsi leur béatitude infinie remplira toutes les parties de l'âme et du corps, pénétrant toutes les veines, les nerfs des membres et la moelle des os. »

Les natures les plus élevées par les sentiments de l'âme et du cœur ont pour mobiles de l'héroïsme de leur vie, l'amour du ciel et le désir de se fondre dans une éternelle union avec leur Sauveur et Dieu, Jésus-Christ. D'autres natures, égoïstes et craintives, qui sont plutôt les enfants de la crainte que ceux de l'amour, ne sont arrêtées que par la crainte du diable.

Nous estimons peu ces derniers. Nous allons cependant leur tracer la description de l'enfer chrétien, telle que nous l'ont transmise les Pères de l'Église et les plus profonds théologiens des âges écoulés. Nos philosophes rationalistes ont

biffé l'enfer d'un coup de plume dans leur vie future socialiste ; malheureusement ils ont contre eux le suffrage universel des capacités philosophiques de tous les siècles.

Nous considérerons les damnés en corps et en âme, car si le corps doit être le compagnon de la béatitude, il doit aussi être celui de la punition.

Le plus grand des tourments des damnés est d'être séparés de leur Dieu, dont ils comprennent la beauté infinie, d'être dévorés du désir de s'unir à lui, et de sentir, cependant, qu'après avoir souffert, pleuré et grincé des dents pendant autant de milliards d'années qu'il y a de gouttes d'eau au fond de l'Océan et des fleuves qui vont s'y perdre, qu'il y a de feuilles à tous les arbres de l'univers réunis et de grains de sable sur les rivages de la mer, ils n'auront pas subi la millionième partie du temps de leur peine.

Le feu de l'enfer cause aux damnés une torture impossible à décrire, car ce feu, suivant les théologiens, est si ardent, qu'il consumerait les rochers les plus durs.

Il y a aux enfers des ténèbres froides et humides qui comprimeront douloureusement le

cœur des damnés, déjà irrités et enfiévrés par le feu qui pénètre jusqu'à la moelle de leurs os et les transforme en tisons ardents.

Ils s'entre-dévorent les uns les autres, et les démons prennent un extrême plaisir à les tourmenter. Tous les Pères de l'Église ont proclamé que la douleur des damnés aux enfers, comme la béatitude des élus au ciel, était si vive, que le langage humain était impuissant à la traduire.

L'Église catholique pose, de plus, en principe la *communion des saints*, ou l'union spirituelle de l'esprit des bienheureux avec ceux qui luttent encore ici-bas, union qui nous rappelle celle de ces dieux d'Homère descendant de leur Olympe, ou de ces héros trépassés des traditions scandinaves et de la religion d'Odin, qui descendaient en esprit de leur cercle de lumière pour venir inspirer leur vertu et leur valeur toute-puissante aux vivants qui les invoquaient. Si les bienheureux sont utiles aux vivants, les vivants peuvent, de leur côté, être utiles aux âmes retenues dans le lieu d'expiation nommé, dans le catholicisme, purgatoire, et, en abrégeant, par leurs aumônes

et leurs prières, la durée de leur peine, se créer d'immortels protecteurs auprès de Dieu.

La révélation chrétienne croit, de plus, à la fin du monde, suivie du jugement des vivants et des morts par Jésus-Christ ; et les écrivains du moyen âge tracent un tableau très-pompeux de ce jugement, qu'ils nomment le second avénement du Fils de l'homme.

L'homme tire son extérieur de ses habitudes, et le mot latin *habitus,* d'où vient habitude, signifie aspect extérieur. Cette vérité, que démontre l'expérience, que constate l'étymologie, était très-connue des mythologues grecs, lorsqu'ils ont donné au dieu des rêves le nom de Morphée, qui veut dire la forme extérieure. En effet, si les habitudes déterminent la forme extérieure des organes, la forme, à son tour, détermine la nature des rêves qu'enfante l'imagination dans l'état de sommeil, et dans l'état de veille ; le paradis des chrétiens, en conséquence, se ressent nécessairement des habitudes ascétiques de la vie mortifiée que menaient les premiers chrétiens.

Le christianisme, dans les temps de foi, était, sans contredit, une religion qui semblait vouloir

envelopper ses disciples dans le linceul saignant de Jésus crucifié, afin de les faire renaître dès cette vie hommes spirituels. Le but certain de l'initiation chrétienne était d'amener les hommes à la vision béatifique de Dieu.

Le culte chrétien s'est emparé de l'homme, il a usé son corps, sevré sa chair de nourriture, l'a déchiré sous le fouet de la flagellation, en sorte que sa devise semble être : Mourir ici-bas dans les tortures de la mortification selon le corps, renaître selon l'âme, pour ressusciter dans la gloire.

Aussi le paradis chrétien, comme nous l'avons vu, ressemble à un cloître, où jour et nuit l'âme loue le Seigneur, et s'exhale en brûlants soupirs, se répand en effusions d'une tendresse infinie. Elle meurt au monde, et par un recueillement intérieur, recueille en son cœur son amour et sa force d'affection, qu'elle a détachée des richesses, des créatures et même des liens de famille, pour la donner entièrement à son bien-aimé rédempteur Jésus; par des œuvres d'édification, elle s'efforce d'y édifier un sanctuaire à Dieu. On sent l'habitude de la contemplation et de la méditation

spirituelle dans les descriptions que les saints ont laissée du paradis.

Il est certain que le christianisme n'a plus, comme autrefois, un empire absolu sur les consciences. Les dévotes modernes qui vont le matin à l'église et le soir dans les bals, ne regardent plus Dieu comme un Dieu jaloux, qui ne veut pas de partage, et qui exige que l'on soit tout à lui; aussi bien des belles dames qui croient mériter le paradis en allant étaler les riches coquetteries de leur toilette, le dimanche, à la messe de midi, trouveront très-monotone notre description des délices du paradis, aperçues par les saints dans les transports d'un ravissement extatique. Mais les natures douces, aimantes, contemplatives, qui ont besoin d'amour comme la plante a besoin de lumière, désireront de toutes les forces de leur âme le jour où, blanches fiancées, elles iront, sur les ailes de l'amour, s'unir à Jésus, leur amant désiré, dans le paradis chrétien, où les premières places sont réservées parmi les brûlants séraphins aux âmes qui auront aimé Dieu de l'amour le plus fervent.



IX

LE PARADIS DE MAHOMET

> Les premiers hommes avaient le don de prophétie, et possédaient des forces surnaturelles et miraculeuses.
>
> CONFUCIUS.

> Les bienheureux auront des vierges aux regards modestes, aux grands yeux noirs et au teint éclatant, semblable à celui d'une perle dans sa coquille.
>
> MAHOMET.

Nous avons proclamé que le dogme de l'immortalité de l'âme, ou plutôt de l'immortalité de l'homme, a été admis par tous les peuples de la grande famille humaine, et est la base sur laquelle repose l'édifice religieux; mais il est une

chose que nous ne saurions assez répéter à nos lecteurs, c'est que la tradition est une, et que la révélation, le culte et les cérémonies, ces voiles symboliques qui recouvrent la splendide nudité de la vérité au sortir du puits de l'initiation, seuls changent l'aspect des religions. C'est pour cela que nous avons écrit sur le drapeau que nous tenons d'une main ferme : *Respect à la tradition religieuse*, et que nous parlerons avec une vénération profonde de toutes les religions; car, sous les voiles de l'allégorie et du mythe, il y a la flamme sacrée du trépied de Delphes qui inspire notre âme, remue noblement toutes les puissantes énergies de notre cœur, et transporte notre esprit au delà des temps, dans le monde de l'éternité.

La haute philosophie des initiations, qui sert de base à l'édifice religieux, fait toujours mention d'une dégradation originelle de l'homme, et s'en sert comme explication de la mort et preuve de la résurrection. Que l'on nous permette de citer un admirable passage d'un génie, flambeau de l'humanité, de Confucius, dont le nom est gravé dans notre cœur, par la main de l'admiration,

comme sur le fronton des sanctuaires chinois qui lui sont consacrés, où il est inscrit accompagné de ces trois qualifications : *au grand maître, au premier docteur, au saint.* « Le monde ayant été créé, les hommes vécurent longtemps dans une grande sainteté; ils avaient le *don de prophétie, et possédaient en outre des forces surnaturelles et miraculeuses.* A cet âge d'or succéda une époque malheureuse : la terre produisit une plante douce comme le miel. Un homme vorace vint qui en goûta, et qui, par ses éloges, fit naître aux autres hommes l'envie d'en manger. Dès lors la sainteté disparut de dessus la face de la terre : leurs forces surnaturelles et miraculeuses, la longueur de leur vie et leur grandeur diminuèrent. Le monde fut forcé de vivre dans les ténèbres pendant cet intervalle. L'âge des hommes, les forces du corps, les vertus, diminuèrent encore davantage, et la vertu disparut entièrement, et à sa place parurent l'adultère, le meurtre, l'injustice et tous les maux qui ensanglantent le monde. » Cet admirable passage du grand maître Confucius est tiré du *Sind hind,* ou livre du siècle des siècles, titre magnifique et admirablement justifié; car

l'esprit de vérité qu'il contient vient après bien des siècles nous engager à combattre à outrance l'incroyance du siècle qui rejette le dogme du péché originel, et met en nos mains une force toute-puissante pour saisir le rationalisme à la gorge et l'étouffer.

Tous les peuples de l'Orient, persuadés que tous les enfants apportent, comme fruit du péché originel, en naissant, une enveloppe de mort sujette à la corruption et aux maladies qui masquent l'âme et en arrêtent les manifestations, ont eu recours aux plus effroyables pratiques de la contrition expiatoire pour s'en dépouiller, et arriver ainsi à l'état de vision prophétique dont jouissaient les premiers hommes. Ainsi les brahmines, dans l'Indoustan, se livrent, dans leur fougueux fanatisme (comme diraient les rationalistes), à des pénitences qui font frémir la nature, et qui annoncent combien est merveilleuse leur intuition des effets du péché originel : les uns restent toute leur vie attachés à un arbre ; les autres se balancent sur les flammes d'un bûcher ardent ; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme ; ceux-là ne se nourrissent que de li-

quide; quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenas. Qu'elles sont mesquines auprès de ces grands pénitents, les dévotes modernes qui se bornent, comme pénitence, à faire maigre, c'est-à-dire à remplacer sur leur table le poulet par un homard, le filet de bœuf par un turbot!

Les religieux indiens comprennent admirablement la contemplation; ils s'efforcent, par l'austère mortification de leur chair, de dégager leur âme, d'en prendre possession, et d'arriver à la connaissance de ses puissantes manifestations et des opérations invisibles de l'esprit de Dieu en elle; ils croient à plusieurs paradis, dont le principal est le ciel irrévélé, où les contemplatifs jouiront de la possession de leur Dieu; les autres sont les jardins de délices dont Mahomet nous donnera tout à l'heure la brillante description. Ceux qui méprisent la parole sainte contenue dans les Védas et la traitent de mensonge, ceux qui font du mal à leur semblable, vont éternellement dans les enfers, qui sont au nombre de vingt et un, que l'islamisme a réduit à sept, et qui ont pour portes chacun un des sept péchés capitaux. Ces supplices des hommes sont ef-

froyables et rappellent, en rigueur, les supplices des damnés sculptés sur les bas-reliefs des églises du moyen âge, qui représentent des brasiers ardents où les démons enfoncent à coups de fourches les têtes de ces malheureux, qui, ivres de douleur et grinçant de rage, s'efforcent d'échapper à leurs éternelles tortures. Comme tous les peuples, ils croient à la reconstitution de la personnalité humaine dans l'autre monde.

Le grand succès des armes de Mahomet tient à ce que, tandis que la religion du Christ fait de la vie une mort et de la mort une vie, celle du prophète de la Mecque fait de la vie une lutte et de la mort un repos. Nous n'avons pas ici à faire connaître la vie, le caractère de Mahomet, ni à discuter sa doctrine; mais à faire connaître la croyance à une vie future des dix empires qui le regardent comme l'envoyé de Dieu. Cette étude fera comprendre les conquêtes réalisées par lui et ses successeurs, à la tête de troupes qui, le fanatisme au cœur et le cimeterre dans la main, s'avançaient résolûment au combat, et bravaient courageusement la mort, qui, selon le prophète,

était, pour ceux qui mouraient pour la cause sainte, la porte du jardin des délices.

Mahomet, emporté par une inspiration surhumaine qui rendait son visage resplendissant de tous les feux de l'extase, a décrit en ces termes le paradis qu'il promet à ceux qui l'auront mérité en combattant dans le sentier de Dieu :

« Les bienheureux seront dans des jardins de délices, arrosés de courants d'eau ; ils y trouveront des femmes exemptes de toutes souillures, et des ombrages délicieux. Là ils recevront la visite des anges, qui y entrent par toutes portes ; là ils n'entendront aucun discours futile, et la paix du Seigneur sera en eux.

« Les jardins de l'Éden sont destinés aux vertueux. Ils y entreront et se pareront de bracelets d'or et de perles ; leurs vêtements seront de soie. Là ils se livreront à des transports de joie, en compagnie de leur épouse. Assis commodément sur des siéges, ils y auront des fruits, ils y auront tout ce qu'ils demanderont.

« Ceux qui craignent la majesté du Seigneur et désirent contempler la beauté de son visage auront deux jardins, tous deux ornés de bosquets.

Ils se reposeront sur des tapis; les fruits s'offriront d'eux-mêmes à leur main s'ils désirent les cueillir. Là seront des jeunes vierges aux regards modestes, que n'ont jamais touchés ni hommes ni génies, et des femmes vierges, aux grands yeux noirs, renfermées dans des pavillons.

« Les hommes de la droite seront les premiers, les plus rapprochés de leur Dieu. Ils habiteront le jardin de délices, et s'y reposeront sur des siéges ornés d'or et de pierreries. Autour d'eux circuleront des jeunes gens éternellement jeunes et beaux, avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplies d'une boisson liquide dont ils n'éprouveront ni maux de tête, ni étourdissements, avec des fruits qu'ils choisiront à leur goût, et la chair des oiseaux qu'ils préfèrent. Ils y auront des beautés aux grands yeux, des beautés semblables aux perles les plus précieuses; ces femmes, préservées de toutes souillures, les abreuveront de délices. Dieu, par une création spéciale, a formé ces femmes d'une substance plus exquise; elles resteront éternellement vierges, bien qu'elles soient unies, par les liens du plaisir, aux bienheureux. »

Nous ne connaissons rien de plus terrible que la description de l'enfer par Mahomet. Il est nécessaire de citer les paroles pour ne pas être taxé d'exagération.

« Ceux qui refuseront de croire, nous les approcherons du feu ardent. Aussitôt que leur peau sera consumée par le feu, nous les revêtirons d'une autre pour leur faire goûter les tortures du supplice. Le brasier ardent de la géhenne sera leur lit, et au-dessus d'eux des couches de feu les couvriront, et ils seront abreuvés d'une eau infecte. Leurs pieds et leurs poings seront chargés de chaînes; leurs tuniques seront de goudron, et les flammes envelopperont leur visage.

« Si les méchants possédaient tout ce que la terre contient, et une fois autant que cela, ils le donneraient, au jour de leur résurrection, pour se racheter des souffrances du supplice dont ils se riaient, et qui les enveloppera de toutes parts.

« La récompense des ennemis de Dieu, c'est le feu. Il leur servira d'éternelle demeure, et ils crieront dans le délire fiévreux de la souffrance : Seigneur, montre-nous les hommes et les génies



qui nous ont égarés, que nous écrasions leur tête sous notre talon !

« La géhenne, retraite des méchants, sera remplie d'embûches. Ils y demeureront des siècles ; ils chercheront l'ombre et la fraîcheur, et ne la trouveront pas ; altérés d'une soif ardente, ils n'auront pour boisson qu'une eau bouillante et infecte.

« Tandis que les méchants souffriront tous les supplices de la torture, les bienheureux, dans un jardin de délices, se reposeront sur des siéges magnifiques ; ils boiront, dans des coupes enrichies de pierreries, une liqueur exquise, seront servis par des enfants d'une beauté éternelle, semblables à des perles défilées, et auront des filles au sein arrondi et d'un âge égal au leur. »

Le paradis et les délices dont jouissent les bienheureux, selon Mahomet, peuvent se résumer en ces mots :

« Mais les fidèles serviteurs de Dieu recevront certains dons précieux, des fruits d'un goût délicieux, et ils seront honorés dans le jardin des délices, se reposant sur des siéges et se regardant face à face. On fera courir à la ronde la coupe



remplie d'une source d'eau limpide et d'un goût délicieux pour ceux qui la boiront; elle n'offusquera pas leur raison et ne les enivrera pas. *Ils auront des vierges au regard modeste, aux grands yeux noirs et au teint éclatant, semblable à celui d'une perle dans sa coquille.* »

Voici en quelques mots l'enfer :

« Ceux qui feront le mal, leur rétribution sera pareille au mal dont ils se seront rendus coupables sur cette terre. L'ignominie les couvrira, et il n'y aura point de protecteur contre Dieu, et leur visage sera noir comme un tombeau où règne une nuit épaisse. Ils habiteront le feu et y demeureront éternellement. »

D'après ces quelques passages, les chrétiens ont porté contre les Arabes la grossière accusation de n'aspirer, dans l'autre vie, qu'aux jouissances voluptueuses de la chair, dans les bras blancs et doux des houris. Quelques passages des commentateurs arabes prouveront que ces peuples aspirent *à la possession de Dieu*. Nous aimons à renverser tous les préjugés, et notre titre glorieux de catholique ne nous donne certainement pas le droit de calomnier les musulmans, car



notre Dieu n'est pas le dieu du mensonge, mais un Dieu de vérité.

Le plus grand de tous les maux des damnés, disent les auteurs musulmans, est la privation de Dieu. Les plus savants interprètes veulent que cette peine douloureuse, dont il est parlé dans l'Alcoran, soit d'être altéré de Dieu durant l'éternité.

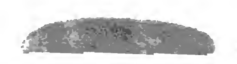
La plus grande des punitions des damnés, dit Caschiri, est leur éloignement de la présence de Dieu et le voile épais qui les empêche de jouir de cette lumière divine qui donne à l'âme les ravissements de la vision béatifique.

Le même auteur, qui est le Fénelon des musulmans, dit à Dieu : « Ah ! Seigneur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je ne sois jamais séparé de vous. Il n'y a aucun poison plus amer ni plus mortel que cette séparation, car que peut faire l'âme séparée de Dieu, sinon souffrir la plus terrible torture, celle de l'amour inassouvi ? Tous les malheurs, mille morts endurées dans les supplices, les maladies les plus aiguës, n'ont rien de si douloureux que la privation de votre vue. »



L'auteur du *Tesir Kebir* dit que, lorsque les ressuscités sont éclairés, dans la béatitude, des rayons de la lumière divine, leurs substances sont entièrement pénétrées de la splendeur de ce qu'ils connaissent. Après cette pénétration intime de la source des lumières éternelles, les âmes des bienheureux entrent dans un grand repos qui leur cause une ineffable béatitude. Or cette joie consiste particulièrement en ce qu'elles ne sont pas seulement en présence de l'objet de leur amour, mais qu'elles se sentent intimement unies à lui. Voir, connaître, posséder son Dieu, voilà la haute et suprême béatitude du paradis. Car, comme l'a si bien dit un auteur musulman, à l'âme douce et contemplative : « La source du plaisir et de la joie est où l'objet aimable se rencontre. Pour moi, je ne travaille à autre chose qu'à me jeter à corps perdu dans cet abîme. »

Un auteur persan a rendu admirablement cette idée : « Le plaisir que les bienheureux, comme autant d'amants passionnés, trouvent à prononcer le nom de Dieu, leur est plus doux que de demeurer éternellement dans le paradis; car, bien que



dans le paradis il y ait des plaisirs sans fin, ils comptent pour rien tout le reste, en comparaison du bonheur d'être unis à leur Dieu. »

Un autre écrivain mahométan s'écrie dans un moment d'extase : « Sans vous et sans le doux éclat de votre infinie beauté, ô mon Dieu ! le paradis n'aurait rien de désirable pour mon cœur, qui a soif de s'unir à vous. »

Bien que dans le paradis de Mahomet on boive, on mange, et l'on s'unisse à des femmes plus blanches et plus agréables que sur la terre, on ne peut cependant s'empêcher d'admirer les soupirs d'amour que les contemplatifs, si nombreux en Orient, poussent vers le bien-aimé de leur âme, qui est Dieu. Mahomet, ayant à révéler le paradis à des hommes grossiers, s'est particulièrement efforcé de les fanatiser, en leur montrant derrière la mort des jardins de délices, avec des vierges aux doux yeux pour compagnes, et en leur disant : « Faites la guerre à ceux qui ne croient pas en Dieu et qui ne professent pas les croyances de ses vérités. Dieu réserve au prophète et à ceux qui ont cru avec lui et ont combattu avec leur bien et leur personne, dans le sen-

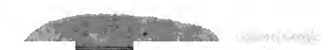


tier de Dieu, tous les biens, et ils seront les bienheureux durant l'éternité. »

Il y a un très-beau passage dans le Coran, dont nous présenterons le sens moral en terminant ce chapitre ; le morceau est tiré de l'épisode de Joseph et de Putiphar :

« Les femmes de la ville racontaient l'aventure en disant : « La femme de *Lazis* a eu des vues « sur un jeune homme qui l'a rendue folle de lui ; « nous trouvons qu'elle est dans une fausse voie « manifeste. » Lorsque la femme de Lazis (en hébreu Putiphar) eut entendu ces propos, elle envoya des invitations à ces femmes, prépara un banquet, et donna à chacune d'elles un couteau ; puis elle ordonna à Joseph de paraître. Dès qu'elles l'aperçurent, elles se mirent à s'extasier sur lui, et se coupaient les doigts, *par distraction*, à la place des oranges qu'elle leur avait fait servir, s'écriant : « Dieu nous garde ! ce n'est pas « une créature humaine, c'est un ange ravis- « sant ! »

Cet admirable passage nous rappelle ce proverbe indien qui dit : « Il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur ; » et ce mot de



Jésus : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre; » car il y a dans l'ardente ferveur d'une femme qui aime un parfum qui s'échappe de son cœur agité par le vent de la passion, semblable à celui qui sort de l'urne d'argent des encensoirs balancés, et monte vers l'Éternel; un jour, comme ces femmes dont parle le Coran, elles s'éprendront de l'idéal divin qui est en Dieu, et les dents des bêtes du cirque, les ongles de fer de la torture, déchireront à l'envi leur chair saignante; elles souriront avec amour au martyre, abîmées dans la contemplation de l'idéale splendeur de la tête divine de Jésus, le fiancé bien-aimé de leur cœur.

X

LA VIE FUTURE SELON SWEDENBORG

> Tout en rendant justice à la sublime intuition du puissant génie de Swedenborg, nous regrettons que son livre sur le ciel et l'enfer soit protestant au lieu d'être catholique.

Il est un homme qui a laissé une réputation qui grandit à mesure que les connaissances humaines, en se développant, réalisent ses conjectures et viennent prouver que son intuition prodigieuse, non contente de sonder les mystères du

ciel et de l'enfer, a enrichi les sciences mathématiques, physiques et minéralogiques par ses lumineuses découvertes.

On nous a souvent traité d'adepte de Swedenborg : nous connaissons sa doctrine, nous accordons à son esprit une haute lucidité; mais nous repoussons de toutes les énergies de notre âme le titre de son disciple; car la lucidité du somnambule, comme la croyance de l'illuminé, est très-souvent faussée par l'influence de la chair, dont l'âme n'est jamais qu'imparfaitement dégagée. De là ces erreurs contraires à la foi de nos pères, que nous n'admettons jamais; car les admettre, ce serait apostasier et renier les croyances que, avec la grâce de Dieu, nous nous sentons la force de confesser jusque sous le couteau de la guillotine.

Nous repousserons le titre de mystique, car les mystiques se complaisent dans le vague et l'indéfini, tandis que nous, nous nous efforçons de déchirer le voile du mystère répandu sur la création; nous repoussons aussi le titre d'illuminé, car l'illuminisme est un enivrement du cerveau, une fièvre ardente de l'esprit, qui ôte à



l'homme le sentiment du réel et du vrai, et l'emporte ébloui à travers tous les obstacles vers un but fixe et unique; de plus, à la place de la lumière allumée en tout homme sage, pour l'aider à discerner le vrai, le juste, le beau, l'illuminé est éclairé par la torche incendiaire d'un fanatisme qui le pousse en aveugle dans le sentier taché de sang du crime et le transforme en un instrument terrible des forfaits les plus exécrables.

Emmanuel Swedenborg fut, sans contredit, le plus grand minéralogiste de son temps; doué du don de seconde vue, il pénétrait jusqu'au plus profond des entrailles de la terre; il étonna ses concitoyens par des phénomènes de vision d'un ordre évidemment miraculeux. Nous en citerons quelques-uns qui rappelleront les faits de clairvoyance prophétique attribués à Apollonius de Thrace, à Jeanne d'Arc, Cagliostro, et réalisés par le somnambule Alexis, en notre présence.

Ainsi, étant à Gothenbourg, à soixante milles de Stockholm, il annonça, trois jours avant l'arrivée du courrier, l'heure à laquelle avait lieu




un incendie qui ravagea Stockholm, et déclara que sa maison ne serait pas brûlée.

Voici un autre fait parfaitement attesté : après que M. de Marteville fut mort, on vint réclamer à sa veuve le payement d'une somme considérable que l'on disait due par son mari, dette qu'elle savait parfaitement bien avoir été payée du vivant de son époux, mais elle ignorait l'endroit où il avait mis les quittances. Dans son embarras, elle eut recours à Swedenborg. Celui-ci fut la trouver le lendemain, lui dit qu'il avait parlé à son mari mort, et que ce dernier lui avait enseigné le lieu où il avait déposé cette quittance, et lui dit de chercher dans le meuble indiqué par le défunt. Elle la trouva, en effet, à l'endroit précis indiqué par Swedenborg.

La reine douairière d'Adolphe-Frédéric et sœur du roi de Prusse, ayant entendu parler de l'histoire précédente et de beaucoup d'autres attribuées à Swedenborg, dit au sénateur comte de Hopken qu'elle avait un ardent désir de lui parler. Il se rendit au palais de cette princesse. Après avoir conversé sur plusieurs sujets, la reine lui demanda s'il pouvait savoir le contenu



de la dernière lettre qu'elle avait écrite à son frère le prince de Prusse défunt. Swedenborg lui répondit que, dans quelques jours, il lui dirait le sujet de la dernière lettre qu'elle avait écrite à son frère. Quelques jours après, Swedenborg entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine, frappée d'étonnement, pâlit à mesure qu'il lui parle, et d'une voix émue dit aux dames d'honneur qui l'entouraient : « Il n'y a que Dieu, mon frère et moi qui puissions savoir ce qu'il vient de me dire. »

Nous ne doutons pas que nos lecteurs n'apprennent avec plaisir pour quel motif il quitta l'étude des sciences physiques qui avaient rendu son nom célèbre et lui valaient les considérations des plus illustres savants de son siècle et l'estime de tous pour les études du monde surnaturel, qui déchaînèrent contre lui la haine d'un clergé en furie.

Un de ses amis lui ayant demandé par quelles circonstances il avait été poussé dans cette voie de spiritualisme transcendantal :

« J'étais à Londres, répondit Swedenborg, je dînais fort tard, à l'hôtel, où je m'étais réservé



une chambre pour y méditer, dans une silencieuse liberté, sur les vérités spirituelles. M'étant senti pressé par la faim, j'y mangeai de grand appétit, lorsque, sur la fin de mon repas, je sentis une espèce de nuage qui se répandait sur mes yeux, et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux. J'en fus d'autant plus saisi, que ces ténèbres augmentèrent; mais elles se dissipèrent bientôt. Alors je vis clairement un homme assis dans un coin de la chambre, et entouré d'une lumière vive et rayonnante qui dissipa l'obscurité et fit disparaître les reptiles; puis je l'entendis prononcer, d'une voix propre à glacer de terreur et à faire dresser les cheveux sur la tête, ces deux mots : *Ne mange pas tant !*

« La nuit suivante, ce même homme se présenta encore à mes yeux, et me dit : *Je suis Dieu, le Seigneur créateur et rédempteur; je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens spirituel et intérieur des Ecritures. Je te dicterai ce que tu dois écrire.*

« Cette fois, je ne fus pas effrayé, et la lumière dont il était environné ne fit aucune impression douloureuse sur ma vue. Cette même nuit, les

yeux de mon homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le ciel, dans le monde des esprits et dans les enfers, où je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu. Depuis ce jour, j'ai renoncé aux occupations mondaines, pour ne m'occuper que des choses spirituelles. Il m'est arrivé souvent, depuis, d'avoir les yeux de mon esprit ouverts, pour voir en plein jour ce qui se faisait dans l'autre monde et converser avec les anges et les ressuscités. »

Les contemporains adeptes de Swedenborg décrivent ainsi la figure de leur maître conversant avec les esprits : « Ses yeux brillaient comme une flamme ardente, tout son être resplendissait d'une lumière extraordinaire, qui invitait au respect. Son corps était agité des transports prophétiques de David dansant devant l'arche sainte; sa face, comme celle de Moïse descendant du Sinaï, reflétait la lumineuse majesté de la gloire de Dieu. »

Nous allons nous efforcer de rendre intelligibles, nettes et précises, les conceptions visionnaires de Swedenborg sur le ciel et l'enfer, tâche

d'autant plus difficile que l'auteur, bien qu'illuminé, ne verse pas une clarté toujours suffisante sur un semblable sujet, pour en dissiper la nébuleuse obscurité.

Il établit en principe que l'imagination ne joue aucun rôle dans sa description des cieux, et qu'il ne fait que rapporter ce qu'il a appris durant treize années de conversation avec les anges. Il démontre ensuite que la divinité du Seigneur fait le ciel; car la divinité, c'est l'amour procédant de Dieu, qui pénètre et anime les anges dans les cieux, comme l'air et la lumière pénètrent et animent les hommes durant leur séjour sur la terre. Cette clarté céleste s'incorpore et se montre sur le visage de tous ceux qui y sont; on la sent dans leur langage et dans tout ce qu'ils font. Voilà pourquoi ils brillent d'une beauté ineffable, environnés d'une atmosphère d'amour qui fait sentir leur présence à une grande distance.

Le ciel est composé de deux royaumes : le royaume céleste et le royaume spirituel. Le degré d'amour et de sagesse auquel on est arrivé établit la différence entre ces deux royaumes. Les cieux contiennent un nombre infini de sociétés,

qui se réunissent d'après le degré de leur amour, de leur science, de leur inclination. Entre les membres de chaque société spirituelle il y a un grand air de ressemblance, cependant il est toujours possible de les distinguer les uns des autres. Toutes les sociétés d'anges communiquent entre elles; non que les anges de l'une aillent visiter les anges de l'autre, mais par l'extension rayonnante de la sphère de vie de chacun, qui suffit à établir des relations entre elles.

Le ciel n'est pas hors de l'ange, mais en lui, et chaque ange possède une figure humaine; à son rayonnement, on reconnaît la société dont il fait partie.

Le soleil qui nous éclaire dans ce monde ne porte pas sa lumière dans l'autre, parce que rien de grossier ni de matériel ne peut y avoir sa place; il y a néanmoins dans le monde spirituel un soleil, une chaleur, une lumière spirituelle.

Puisque tous les anges du ciel ont été hommes, et que le genre humain est composé d'hommes et de femmes, il y a des anges mâles et des anges femelles; il y a des mariages au ciel qui sont l'union de deux êtres en un même esprit et une

même âme; ce que l'on appelle au ciel amour conjugal consiste dans l'union de deux êtres qui pensent, aiment, veulent la même chose, et désirent éternellement ne faire qu'un. C'est ainsi que l'amour commencé sur terre se poursuit dans les cieux durant l'éternité des siècles. Les sociétés du ciel se livrent à des occupations ayant la charité pour objet, et on est placé au ciel dans un emploi qui correspond à celui que l'on occupait sur la terre. Les joies du ciel sont si ineffables, qu'aucun homme ne peut s'en faire une idée, et le langage humain sera à jamais impuissant à rendre les délices surhumains que l'on y goûte.

La partie la plus remarquable de son livre est celle qui traite de la résurrection.

Voici en quels termes il s'exprime :

« Après la mort, l'esprit de l'homme reste quelque temps uni au corps, jusqu'à la cessation totale des pulsations du cœur, temps qui varie suivant la maladie dont on meurt. Dès que les battements ont cessé, la résurrection de l'homme s'opère, et l'esprit de l'homme, se dégageant du corps en dissolution, est introduit dans le monde spirituel. Quand les ressuscités arrivent dans

l'autre vie, grande est leur surprise de voir qu'ils ont conservé leur individualité, de se sentir vivre, d'entendre, de parler et de jouir d'une intelligence qui déchire le voile des mystères qui masquait à leurs yeux, durant leur vie, le secret des choses. Le premier état de l'homme, après sa mort, est semblable à celui où il était quand il a quitté la vie. A son arrivée dans l'autre vie, il est reconnu par ses parents, ses amis et ceux qu'il avait l'habitude de fréquenter ici-bas. Les esprits ne se reconnaissent pas seulement à leur physionomie et à leur langage, mais encore à la sphère de vie qui les environne. « J'ai souvent vu avec les yeux de l'esprit, dit Swedenborg, la réunion d'amis qui retrouvaient leurs amis, d'époux qui retrouvaient leurs épouses, de mères qui revoyaient leurs fils, qu'elles croyaient à jamais ravis à leur tendresse. C'était un ravissement infini pour les ressuscités de se revoir au milieu de tout ce qu'ils avaient aimé sur la terre, et de sentir qu'ils n'en seraient jamais plus séparés. »

Swedenborg croit à l'enfer, et dit que, de même que dans le ciel il y a des sociétés de bien-

heureux formées par la réunion des hommes qui, durant leur vie, ont aimé Dieu et fait du bien à leur prochain, dans les enfers il y a des sociétés d'esprits mauvais qui ont fait du mal sur la terre à leurs semblables, en paroles et en action. Ces misérables s'entre-déchirent avec des cris de rage et des grincements de dents, et Dieu est forcé d'envoyer des anges pour les séparer. Quant au feu de l'enfer, il n'est autre que cette lumière pure qui fait le délice des bienheureux, et devient la torture la plus cruelle des esprits plongés dans le gouffre de l'abîme; car, semblable à la lumière du soleil, qui, lorsqu'elle traverse les plantes, les vivifie, leur donne la fraîcheur et la beauté, puis en ressort en parfum délicieux, tandis que, lorsqu'elle traverse les cadavres croupissants, elle développe leur corruption, et en fait sortir des exhalaisons putrides; cette lumière est une source de jouissances chez les bienheureux, de souffrances chez les damnés.

Voilà le résumé de la doctrine de ce savant illuminé, dont les adeptes sont répandus sous toutes les latitudes, et dont la réputation grandit tous les jours, grâce à l'admiration que, dans ses ou-

vrages, professait pour lui notre grand romancier Balzac. Pour nous, nous reconnaissons en lui un génie supérieur, mais jamais nous n'irons le vénérer dans les nombreux temples qui lui sont élevés aux États-Unis; car, pour parler son langage, l'auréole de la divinité ne rayonne qu'autour de la pâle et douce figure du fils de Marie, qui est le seul devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers.

XI

DU SÉJOUR DES RESSUSCITÉS DANS LES ÉTOILES

> Rejette ce qui passe, et cherche ce qui dure éternellement
>
> IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

> Pauvre orphelin, pleure et espère; les morts nous protégent encore mieux que les vivants.
>
> ADOLPHE D'HOUDETOT.

Nous allons nous trouver en présence d'hommes qui, sans tradition et sans inspiration comme leur siècle, ont tenté d'arracher la clef du paradis au clergé, comprenant que, du jour où ils auraient démontré que les prêtres n'avaient pas

la puissance d'en ouvrir les portes aux âmes des morts, l'influence du parti clérical serait chimérique et le sceptre du royaume des âmes serait à jamais ravi à ses mains. Nous ne viendrons pas jeter la boue de l'insulte à la face de ces rationalistes, comme l'ont fait ces écrivains qui semblent avoir été élevés dans les cabarets et en avoir retenu les grosses injures que l'ivresse met sur les lèvres avinées des buveurs, et que tous les jours nous voyons défendre la religion du Christ dans un style qui accuse une absence totale d'éducation et l'ignorance du langage de la bonne compagnie. Aujourd'hui que la lance a été remplacée par la plume, la noblesse chevaleresque des sentiments reparaît dans son antique éclat; lorsque l'on sait garder une élégante courtoisie dans le feu des discussions les plus acharnées. L'épée est plus noble que le poing, et sa blessure, néanmoins, est plus terrible. Nous allons cependant tenter de faire disparaître les opinions erronées répandues par les rationalistes progressistes, comme les feuilles jaunies que le vent d'automne emporte et disperse.



Suivant notre procédé habituel, nous présen

terons les arguments de nos adversaires dans toute leur force; car, lorsque nous descendons dans l'arène, nous n'imitons pas cet empereur romain, qui se donnait le barbare plaisir d'y combattre et d'y égorger des prisonniers désarmés.

Nous allons d'abord attaquer un livre dont le succès a été très-grand, et qui a été lu avec avidité par toute âme ardente et curieuse de connaître ses destinées éternelles. Ce livre, intitulé *Terre et Ciel*, a pour auteur un de ces esprits perdus dans les nuages du socialisme, qui, étrangers à la profonde philosophie des initiations, aux magnifiques prodiges opérés par le magnétisme, sans tradition d'une philosophie élevée, rêvent une perfectibilité chimérique.

Les dogmes du catholicisme sont attaqués, dans ce livre, avec une ignorance tout à fait incroyable des notions de l'anthropologie, qui nous ferait rire si elle ne nous faisait pas pitié, en attirant les âmes dans le gouffre de l'incroyance.

L'auteur, dans cet ouvrage d'une lecture pas-

sablement abstraite, combat cette proposition formulée par la sagesse des conciles : Dieu crée les âmes à mesure de la génération des corps; et il finit par les réfuter comme tous les autres dogmes enseignés par les hauts penseurs du catholicisme.

A l'aide d'un système de réfutation, de la loyauté duquel nous laissons nos lecteurs juges, et qui consiste à faire défendre le dogme de la religion catholique par un théologien à cervelle étroite, qui n'a jamais existé que dans le cerveau de M. Jean Reynaud, incapable, selon nous, de concevoir et de créer le type élevé du métaphysicien catholique, la préexistence de l'âme prouvée, grâce à l'imbécillité de son théologien, il lui démontre que Dieu n'a pas créé le monde, mais qu'il le crée à tout instant du jour et de la nuit; il lui prouve que le monde du théologien scolastique du moyen âge, assez semblable à celui d'Odin et d'Homère, n'admettait que la terre avec l'enfer en dessous, et le ciel empyrée au-dessus, sans tenir compte des mondes de lumière, qu'il considérait comme des flambeaux destinés à éclairer durant la nuit les pas du voyageur: mais



que la science oblige de tenir compte des astres innombrables et brillants qui peuplent la voûte du firmament, et auprès desquels la terre n'est qu'un misérable grain de sable perdu sur les rivages sablonneux de la mer; car, dans les desseins du Tout-Puissant, ce sont des sphères où les âmes sont attirées après la mort, en raison de leurs affinités, et où elles expient, se perfectionnent, et méritent de monter en sphères, selon les perfections qu'elles y ont acquises; il éteint, de cette façon, les feux de l'enfer, se rit du dogme de l'éternité des peines, et remplace ces hautes vérités par une promenade dans les astres. Ce livre, cependant, nous l'avouons avec franchise, est un des ouvrages les plus remarquables; le but en est élevé et très-noble. On y voit un homme qui veut ranimer l'espérance dans les cœurs en les entretenant de leur immortalité. Très difficile à comprendre, il est cependant rempli de grandes et de belles pensées, empruntées au druidisme, dont nous citerons, entre autres, celle-ci : « L'âme, dans la condition humaine, n'a pas la pleine lumière ni la pleine liberté, mais elle a assez de lumière

et de liberté pour choisir sa route. » En voici une qui résume tout le livre : « L'âme passe d'épreuve en épreuve et de monde en monde, jusqu'à ce qu'elle ait mérité de parvenir au monde du bonheur.

L'auteur de *Terre et Ciel* est malheureusement un disciple d'une école socialiste qui est tombée dans l'oubli et le ridicule. La raison, basée sur les découvertes astronomiques, est l'arme dont il se sert avec maladresse contre la religion. Malheureusement l'arme est faible, sa main présomptueusement débile, et l'ennemi invulnérable. Cette doctrine amusera quelques esprits, mais elle ne créera pas de disciples et n'arrachera pas aux prêtres, dans les croyances de la multitude, les clefs du paradis.

Quant à nous, nous avons fait connaître cette doctrine et espérons qu'aucun de nos lecteurs n'abandonnera la trace de nos pas dans le chemin qu'ont suivi les plus hauts génies des siècles écoulés, pour voler, à la suite des rêveurs Pierre Leroux et Jean Reynaud, dans les espaces imaginaires.

Le second ouvrage dont nous allons faire con-

naître les idées est dû à la plume élégante d'Alphonse Esquiros, écrivain d'un mérite infiniment plus grand que celui de l'auteur de *Terre et Ciel*. Non content d'être un charmant poëte, il réussit souvent à être un penseur très-profond dans son livre de la *Vie future*, où il a déployé les séductions d'un style brûlant de passion et d'enthousiasme, et fait preuve de hautes connaissances théologiques, fruit d'une éducation très-soignée au séminaire, où il était un des élèves les plus distingués. Versé, de plus, dans les sciences occultes, qu'il a étudiées avec un esprit aussi sagace qu'observateur; ayant dans sa mère une des plus lucides somnambules dont nous ayons entendu parler, il avait un immense avantage sur tous les autres philosophes pour traiter admirablement cet important sujet et découvrir la vérité. Malheureusement, en hostilité de cœur avec l'Église, ayant depuis longtemps rompu avec la tradition religieuse, et n'étant pas initié aux mystères de la philosophie des sanctuaires de l'antiquité, il a fait un livre que nous sommes forcé de placer à côté de celui de Jean Reynaud, dans la section du socialisme rêveur.

Notre analyse sera fidèle, et nous ne dissimulerons aucune des beautés qu'il renferme. Nous nous efforcerons, au contraire, de les mettre en vue; car, après avoir fait connaître le paradis et l'enfer selon la vérité primordiale enseignée par la tradition et allégorisée par les révélateurs et les plus hauts génies des âges passés, nous pouvons braver la comparaison. Car jamais nous n'avons vu une lampe allumée, pendant que le soleil est dans son plus vif éclat, pâlir, par son humble lumière, la clarté éblouissante de cet astre radieux.

Les hommes du parti social, reconnaissant un haut mérite de forme à l'ouvrage dont nous allons donner une scrupuleuse analyse, pleins de jalousie, ourdirent contre lui la conspiration hypocrite et asphyxiante du silence.

Nous, qui nous tenons dans des régions trop élevées pour être froissé dans notre pensée par ceux qui nous entourent, nous ouvrons loyalement le sépulcre où la fraternité sociale l'avait renfermé vivant, et nous le rendons à la vie et à la lumière d'une libre discussion.

Ce livre commence par l'histoire d'un abbé,

alors curé d'un petit village, et qui raconte sa vie, dont voici les principaux épisodes :

Son enfance fut, dit-il, comme celle de tous les hommes, mêlée d'amertume et de rêves confus. Sa famille, qui avait éprouvé des revers de fortune, le destina à l'état ecclésiastique. A sa douzième année, il fut envoyé au petit séminaire de Paris; le cercle de ses études classiques étant dépassé, il entra au grand séminaire de Saint-Sulpice, passa par la tonsure et par les ordres mineurs, franchit le degré du sous-diaconat, et se disposait à être ordonné prêtre lorsque éclata la Révolution de 1830, où, enivré par l'odeur de la poudre, il s'empara d'un fusil encore tiède, et fit feu sur les Suisses, jusqu'à ce qu'une décharge de la troupe l'abattît : il fut soigné à l'hôpital, où son nom et son état restèrent toujours un mystère. L'année suivante, il fut envoyé dans une famille noble pour y faire l'éducation d'un jeune marquis; il y devint amoureux de la sœur de son élève, et lui inspira un attachement si violent, que, son père étant venu à mourir, le premier acte que cette jeune demoiselle fit de sa liberté fut d'enlever au séminaire de Saint-Sulpice ce

diacre, de le conduire en Italie en chaise de poste, où elle parvint à calmer les scrupules de ce jeune abbé et à en faire son amant; mais avec l'amour vint la jalousie, et, un jour, ce prêtre apostat, prenant pour un rival le frère de sa maîtresse, tua à coups de couteau celle qui l'avait débauché. C'est le spectre de cette femme qui, chaque nuit, revenant le trouver en songe, lui a révélé les mystères de la *vie future*.

Nous avons donné la préface du livre, afin de montrer l'esprit irréligieux qui y règne, et prouver que le but est évidemment une haine féroce contre les institutions ecclésiastiques. Quant à la partie sur la vie future, on y retrouve à chaque page le même esprit anticlérical et le désir ardent de ruiner l'influence du parti prêtre en démontrant que la science physiologique, par ses plus récentes découvertes, frappe au cœur le dogme des destinées éternelles enseignées par le clergé, et sur lesquelles repose son influence sur les consciences, qu'il inquiète par la pensée du jugement dernier et terrifie par les récits des cruautés auxquelles les démons cornus et barbus se livrent sur les corps des damnés plongés dans

les ténèbres extérieures, torturés par les feux de l'enfer, où ils pleurent et grincent des dents.

Il commence par étudier la vie future dans ses rapports avec la création, et fait du monde un être ayant vie et se métamorphosant de siècle en siècle à intervalles inégaux, puis il aborde la question de la vie future dans ses rapports avec l'homme, et s'efforce de démontrer que ce que l'Église nomme résurrection n'est qu'une production nouvelle de l'être qui, après être rentré un certain temps dans le sein de la nature, en sort plus vivant et transformé. Il aborde la question du sommeil et se trouve en parfait accord avec nous sur la question du sommeil lucide, auquel le fluide magnétique donne naissance lorsqu'il dit que, sous une apparence de sensibilité éteinte, le somnambule a plus de clairvoyance que l'homme en son état de veille. Dans le chapitre suivant, il démontre que l'homme est non-seulement immortel, selon son âme, mais encore selon son corps, et démontre que, contrairement à l'avis de saint Paul, Jésus-Christ paraît autoriser l'idée d'une réparation alimentaire pour les corps ressuscités, puisqu'on lit

ces paroles dans l'Évangile : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que je le boive avec vous dans le royaume de mon Père. »

Ensuite il cherche quel est le lieu où les morts sont envoyés après leur résurrection, et il pense qu'ils continuent à assister d'une manière invisible à ce qui se passe sur la terre ; qu'ils nous inspirent et nous conseillent ; que Jean-Jacques-Rousseau, Robespierre, Saint-Just, continuent, sous une forme invisible, à suivre le sort des idées et des principes auxquels ils ont donné leur vie.

Enfin, il se trouve d'accord avec Jean Reynaud dans sa conclusion, où il dit : « Le monde finira, et le genre humain, transporté dans une autre sphère, continuera le cours de ses interminables progrès ; mais ici seulement, ici commencera à devenir plausible l'idée de la transmigration des âmes dans les étoiles. Et dans cette interminable ascension de la vie à travers le monde, l'âme recueille de ciel en ciel une perfection de plus en plus liée aux éléments éternels de notre personnalité croissante. »

Il est certain qu'il est impossible de se montrer

adversaire plus acharné de la tradition catholique que les deux écrivains dont nous venons d'analyser les ouvrages. Nous avons, quoique défenseurs de cœur et de plume des traditions religieuses, tâché de rester courtois vis-à-vis d'eux, tout en les combattant; car notre devise est : intolérance pour les erreurs, amour et charité pour les personnes de nos adversaires.

Nous ne comprendrons jamais que ceux qui se disent les amis du peuple, par haine personnelle des prêtres ou des écrivains catholiques, s'efforcent d'arracher de son cœur les croyances religieuses qui consolent le désespoir du pauvre par la promesse d'espérances éternelles, et, paraphrasant un passage de l'un d'eux, lui aient donné le droit de s'écrier en s'adressant à eux : « Soyez maudits, vous qui avez ébranlé la pierre du sanctuaire où je reposais mes genoux; soyez maudits, vous qui avez déchiré pour moi le voile du temple et fait voir ce sanctuaire vide; soyez maudits, vous qui avez déraciné la croix dans un orage et n'avez rien mis à sa place; soyez maudits, enfin, vous qui avez remplacé le

paradis promis par Jésus à ceux qui souffrent ici-bas par un fantastique voyage à travers les astres! »

XII

APPARITIONS DES SPECTRES, DES FANTÔMES ET DES REVENANTS

> Il y a quelque chose de divin dans la maladie.
>
> HIPPOCRATE.

> Quand l'on est prodigue de son sang, l'on est rarement avare de son or.

Pour aborder un semblable sujet, dans un siècle sceptique, il faut sentir en soi un cœur assez courageux pour, sans autre bouclier que sa foi, braver les traits de la plus perfide moquerie, décochés par l'incroyance et l'irréligion.

La science médicale s'est longtemps occupée de cette question, et les aliénistes les plus considérés, les plus estimés, ont démontré que les visionnaires étaient tout simplement des cerveaux faibles et maladifs, ayant de fréquentes hallucinations de l'œil, de l'ouïe et du tact.

Nous ne venons pas nier l'existence d'un certain état maladif chez les êtres favorisés de visions, mais nous venons démontrer, avec Hippocrate, qu'il y a *quelque chose de divin* dans cet état maladif, qui a produit les actes et les œuvres les plus sublimes, comme l'arbre malade produit l'encens, comme l'huître malade produit la perle.

Déjà, dans notre livre le *Monde prophétique*, nous avons prouvé que les Grecs, le peuple le plus artiste et le plus lettré du monde païen, avaient assis, sur un trépied, les pythies. Nous avons décrit physiologiquement leurs crises d'inspiration, et nous avons constaté que leurs crises étaient de véritables attaques de catalepsie.

Saül, auquel Samuel apparaît, par l'entremise évocatrice de la pythonisse, avec le corps, les traits, la forme qu'il avait durant son séjour sur la terre, était sujet à des attaques de catalepsie,

que la harpe de David pouvait seule calmer. Car, pour être en rapport avec les ressuscités et les esprits, pour franchir les distances de temps et d'espace, il faut que les organes matériels soient foudroyés momentanément par une de ces terrifiantes maladies qui font frémir d'épouvante ceux qui les contemplent, bien que ce soit dans les crises terribles de la catalepsie extatique que l'antiquité païenne, par la bouche de ses pythies et de ses sibylles, a prophétisé, et que Mahomet a dicté le Coran, lorsque, dans l'extase et le ravissement, il conversait avec l'ange Gabriel.

C'est en usant leur organisme charnel par les pratiques d'une austère mortification que tous les saints et solitaires ont amené leur être à vivre sur le seuil du temps et de l'éternité, et à converser avec les habitants de l'autre monde. Aussi nous ne nions pas que l'organisme physique de sainte Thérèse, et surtout de Jeanne d'Arc, ne les aient singulièrement prédisposées à avoir des apparitions et à entrer en rapport avec les êtres trépassés; et, en cela, nous ne faisons que formuler l'idée de la France au dix-neuvième siècle, qui, pleine de mépris pour les hommes de science

qui traitent la Pucelle d'Orléans d'hallucinée et de folle, pleine d'indignation pour ceux qui déshonorent la chasteté de sa mémoire et l'accusent d'imposture, applaudit des mains et du cœur et sent ses yeux se mouiller de larmes à la vue de l'immortel tableau de notre grand peintre Ingres, qui, par un trait de génie, a fait rayonner autour du front de la vierge de Vaucouleurs les splendides clartés de l'extase.

Le plus souvent les apparitions ont lieu en songe, état où le corps dort, et où l'âme, réveillée, se dégage des organes et entre en rapport avec les anges et les trépassés; ou dans l'extase, où le corps est insensible, et où l'âme, ravie au monde, rencontre les ressuscités en traversant l'éternité pour aller vers son Dieu.

Les personnes les plus sujettes aux apparitions sont les cataleptiques, les hystériques et les extatiques.

Les lieux où se passent habituellement les apparitions sont les vieux châteaux, les lieux isolés, les ruines, les bois solitaires, le sommet des montagnes, les cimetières, et les églises où se trouvent des tombeaux.

Les apparitions sont de quatre natures.

1° Les *apparitions divines* sont celles des anges, de la sainte Vierge, des saints patrons, qui, par une spéciale permission de la grâce de Dieu, apparaissent aux vivants et les guident dans le sentier de la vertu.

2° Les *apparitions diaboliques*, ou des esprits de ténèbres, viennent inquiéter les âmes des saints, ou apparaissent, sous des formes hideuses, à ceux qui les évoquent et veulent faire un pacte avec eux pour leur vendre leur âme. Mais, pour vendre son âme au diable, il faut qu'elle ne lui appartienne pas déjà, chose très-rare dans le siècle d'incroyance où nous vivons.

3° *Apparitions nécromantiques*. Ces apparitions, auxquelles nous voyons tous les peuples croire et dont la réalisation est la plus convaincante démonstration de l'immortalité de l'âme et de la persistance de l'individualité au delà du tombeau, se font par évocation et sont défendues par l'Église catholique.

4° Les *apparitions extatiques*. Avant que l'âme soit complétement délivrée des organes matériels dont elle est revêtue, elle peut, par une grâce de

Dieu, par une maladie ou par le sommeil, être assez dégagée de son corps pour être en rapport avec les esprits, les ressuscités, les anges et les démons.

Dans toutes les apparitions relatées par les livres saints, nous avons toujours remarqué que le fantôme du mort, bien que réduit à l'état de substance immatérielle et impalpable, conservait les traits et la forme qui l'avaient animé sur la terre.

La science philosophique, pour expliquer la croyance de tous les peuples à l'immortalité de l'âme, dit que c'est une idée innée. Pour nous, nous déclarons que nous attribuons bien plutôt cette croyance à l'immortalité de l'âme à ce qu'une simple maladie peut dégager l'âme d'une manière suffisante pour qu'elle soit en rapport, dans le monde de l'éternité, avec les ressuscités, et nous déclarons que la vue des phénomènes de lucidité opérés par le somnambule Alexis ont amené plus d'esprits à la croyance de l'immortalité de l'âme que tous les livres de philosophie publiés depuis cinquante ans.

Un des livres qui ont obtenu un des plus

grands succès dans les temps modernes est l'ouvrage d'Alphonse Cahagnet, où l'existence, la forme et les occupations de l'âme séparée du corps sont démontrées par plusieurs années d'expériences au moyen de somnambules extatiques qui ont eu perception de cinquante personnes décédées à différentes époques.

Les louanges exagérées que l'auteur, *dans ces arcanes*, nous a prodiguées, nous rendent très-difficile la critique de cette incohérente production. Mais, comme ce livre, récemment mis à l'index par le pape, qui lui a fait l'honneur de le prendre au sérieux, nous semble une œuvre très-dangereuse, nous croyons indispensable d'en faire voir l'incroyable inanité.

Alphonse Cahagnet est un simple ouvrier, sans la moindre instruction, qui, de la meilleure foi du monde, a écrit, sous la dictée d'Adèle, sa somnambule, un livre où sa lucide, en rapport avec les plus grands génies, n'a obtenu d'eux, comme solution des plus hauts problèmes, que des réponses qui semblent plutôt être le rêve grossier d'une fille de cuisine ignorante que la pensée d'un esprit habitant le monde de l'éternité.

Cahagnet, d'après le témoignage de sa lucide, déclare que, dans le monde des esprits comme sur terre, il y a des maisons, des meubles, des instruments de musique. Quant aux trépassés, il formule le sort des ressuscités en onze aphorismes que nous croyons utile de transcrire.

1° Ils vivent dans un état heureux.

2° Aucun n'a vu Dieu sous une autre forme que celle du soleil.

3° Ils obtiennent à l'instant ce qu'ils désirent.

4° Ils ont des usages et éprouvent des sensations comme sur terre.

5° Ils savent qu'ils ont vécu antérieurement à leur vie terrestre.

6° Ils reconnaissent l'utilité de la vie terrestre dans toutes ses joies et ses douleurs.

7° Ils se groupent par société d'affection.

8° Ils n'ont aucune connaissance du temps et de l'espace.

9° Ils savent qu'il y a différents cieux dans lesquels on est très-heureux.

10° Ils connaissent leur immortalité.

11° Ils ont souvenance de leur existence terrestre, et en parlent avec plus ou moins de plaisir.

Lorsque nous avons connu Cahagnet et sa somnambule, il demeurait rue Tiquetonne, dans une chambre perchée au haut d'une vieille maison. Un jour nous nous rendîmes chez lui pour lui demander une séance. A peine Adèle fut-elle en sommeil lucide que nous lui demandâmes de faire venir du fond de l'éternité le religieux auteur de la *Prophétie Dorval*. Elle nous dit l'apercevoir, qu'il lui apparaissait très-maigre, les yeux très-renfoncés, le front avançant et bombé, le teint jaune; il vint lui annoncer comme prochaine la terreur, la Seine rougie de sang et la destruction de Paris. On sait que non-seulement cette prophétie, qui n'était que la reproduction de celle qu'on lui attribuait, ne s'est pas réalisée, mais que Paris, avec son Louvre achevé, est loin d'être détruit; on sait, de plus, qu'un prêtre du diocèse de Verdun a avoué à son évêque qu'il était l'auteur de cette prophétie. En sorte que le maigre solitaire apparu à Adèle n'était qu'un fantôme de son imagination.

Les journaux sérieux ont négligé de s'occuper de ce livre, le regardant comme l'œuvre d'un cerveau malade et ne pensant pas qu'il fût de la

dignité d'un esprit sérieux de fixer l'attention sur de semblables folies, écrites dans un style sans correction, sans logique, et par un homme qui semble ne pas soupçonner les premiers éléments de la grammaire française. Nous avons été vraiment peiné de voir des personnes intelligentes comme l'auteur des *Esprits fluidiques* prendre au sérieux de si futiles niaiseries, et la cour de Rome lancer contre ce livre un anathème dont Cahagnet se pare avec une vanité ridicule.

Il y a deux ans que tous les salons de Paris s'occupaient de faire parler et tourner des tables. Maintenant que la vogue des meubles animés est passée, nous croyons utile d'examiner sérieusement la cause de ce phénomène. Un homme d'un caractère pur et élevé, d'un esprit éminemment progressiste, le comte Agénor de Gasparin, chef d'un parti que nous aimons peu, le parti protestant, dans un livre consciencieusement étudié, intitulé les *Tables tournantes*, a démontré qu'elles tournaient même sans être en contact immédiat avec les doigts des opérateurs, et a repoussé avec énergie la solution du marquis de Mirville, qui attribuait ce phénomène à la pré-

sence d'esprits fluidiques. Nous croyons nécessaire de donner notre solution, qui concilie toutes les opinions, même celles des incrédules.

Les tables tournent par quatre causes : 1° la première et la plus fréquente est la présence parmi les opérateurs d'un mystificateur qui pousse d'une manière occulte la table et lui fait dire ce qu'il lui plaît ; 2° l'infiltration dans la table, par les mains des opérateurs, de cette force occulte et fluidique contenue en chaque homme, qui, sous le nom d'esprit, est le principe de tout mouvement, de toutes pensées ; 3° la présence dans la chaîne d'un médium extatique en rapport avec les esprits du monde surnaturel, qui force l'un d'eux à venir animer la table et répondre aux questions qui lui seront adressées ; 4° le mouvement est obtenu par une pression minime et involontaire de chaque opérateur, qui, multipliée par le nombre de ceux qui forment la chaîne, produit une force capable de mettre une table en mouvement.

Les tables sont bien éloignées d'avoir produit sur les esprits une influence toujours salutaire ; car, selon l'expression d'un poëte de nos amis,

Philoxène Boyer, les dames de ce siècle en étaient venues à croire au dogme de l'Église par convenance, et aux oracles de leur guéridon par conviction. Pour nous qui avons, depuis bien des années, étudié avec une scrupuleuse attention ces phénomènes, nous avons dédaigné les fleurs de ces études si attrayantes, et nous avons recueilli des fruits de foi, de charité et d'espérance, et de toute la puissance de notre croyance nous proclamons l'intuition inspirée de l'extatique préférable aux conceptions rationalistes des savants.

La principale apparition des temps modernes est celle de la sainte Vierge à deux petits bergers, sur la montagne de la Salette. Nous n'entrerons pas dans la polémique soulevée à cette occasion entre le journal le *Siècle* et le journal l'*Univers*. Nous citerons seulement l'opinion émise en notre présence par le marquis de Mirville, homme d'une grande piété, et dont les vertus et la science, reconnues par le monde catholique et le clergé français, donnent à sa parole l'autorité d'une des lumières de l'Église, attribuant cette apparition non à la sainte Vierge, mais à l'esprit de la source, ou, pour me servir d'un mot païen,

à la naïade. Nous croyons à la possibilité du miracle et de l'apparition. Cependant nous serions peu étonné que le rôle de la sainte Vierge eût été joué par une aventurière que beaucoup de prêtres accusent de cette sacrilége jonglerie.

Avant de terminer, nous devons dire que, dans les apparitions et les visions, les illusions et les hallucinations jouent un grand rôle. Pour les distinguer, il faut avoir recours au même moyen que pour discerner le rêve, délire d'un cerveau incohérent, du songe, vue d'une âme éveillée dans un corps endormi, et voir si les prédictions faites par les morts se réalisent, si les esprits des trépassés, tout en conservant leur individualité, tiennent un langage supérieur à celui de leur humaine nature; enfin si, en ses actes et en ses paroles, on sent je ne sais quoi de divin qui annonce un être surnaturel. Les aliénistes peuvent confondre la sainteté et la folie; pour nous, jamais, car, tandis que le fou n'est pas maître de lui, le saint commande en souverain maître aux éléments révoltés de la nature, guérit les maladies, et, ravi en extase, il monte jusqu'au trône de Dieu, emprunter le cœur de son Fils pour

aimer d'une manière efficace et divine les pauvres et son nom, pour mettre en fuite l'esprit de ténèbres.

XIII

MOYENS DE DISCERNER LA VOYANCE EXTATIQUE DES HALLUCINATIONS DE LA FOLIE

> Le songe est la vision d'une âme dégagée de l'empire des sens par le sommeil du corps. Le rêve est un travail incohérent du cerveau. Le songe, se prolongeant dans l'état de veille, prend le nom de voyance extatique Le rêve, continuant malgré le réveil, celui d'hallucination.

Il y a une objection sérieuse qui nous est souvent faite, et que nous croyons indispensable de ruiner; cette objection, suivant notre habitude, nous allons la présenter dans toute sa force. On nous dit : « Vous avouez que vous n'êtes que l'é-

cho des visions des extatiques, et qu'il faut être dans l'état de voyance pour apercevoir les réalités de la vie future; or à quels signes reconnaissez-vous, dans un écrivain, le voyant, et quel moyen avez-vous de discerner la voyance extatique des hallucinations de la folie? » Il est parfaitement certain que nous devons avoir une pierre de touche pour éprouver l'or de l'inspiration divine; sans cela, nous serions semblables à ces rationalistes sans jugement qui préfèrent Pierre Leroux à saint Paul; semblable à ces êtres antiartistiques dont l'intelligence imbécile confond perpétuellement l'oie avec le cygne, le vautour avec l'aigle.

Nous avons établi la différence radicale qui existe entre le rêve et le songe; partant de ce principe, nous disons : « La folie est le rêve se prolongeant dans l'état de veille, et hallucinant le cerveau et les sens par des images chimériques, ôtant à l'homme l'empire de lui-même, faussant sa sensibilité par le mensonge d'impressions erronées; enfin, c'est l'ouragan des passions emportant sa conscience, sa liberté d'action, comme des feuilles détachées d'un arbre. La voyance, au

contraire, au lieu d'arracher à l'homme le sentiment du réel et de le transporter dans un monde chimérique, l'enlève sublimement et le ravit à cette hauteur suprême d'horizon où les images de l'erreur ne masquent plus la lumière de la vérité, où l'on saisit d'un même regard les traces du passé, les germes de l'avenir, et où l'âme, dégagée du corps, converse avec les ressuscités, les anges et Dieu, dans les transports béatifiques d'un ravissement extatique! »

La folie égare le regard et marque d'un signe fatal les traits de l'homme qu'elle atteint; en proie à la crainte et à la défiance, il se sent dominé par une puissance occulte qu'il nomme démon, étoile, police, suivant les idées régnantes; d'autres fois il se croit roi du monde et intermédiaire entre les hommes et Dieu; sa parole, dans sa grotesque emphase, au lieu de donner des commandements dignes d'un Dieu, ne rapporte que des rêveries ridicules et absurdes. La sagesse est l'antipode de la folie; mais la raison, appliquée à la démonstration du surnaturel, en est très-habituellement le commencement; car il est parfaitement ridicule et géométriquement absurde que la raison finie

puisse comprendre l'infini. Cet état, pour nous, est toujours accompagné d'une grande haine de la tradition. La voyance, au contraire, inspire le regard et répand sur les traits de l'homme qu'elle éclaire un lumineux reflet de l'éternelle beauté de Dieu ; sa vue n'est plus limitée par les obstacles matériels, et franchit les distances de temps et de lieu ; son âme a des ailes pour monter au ciel contempler la vérité, et en transmettre aux peuples la tradition, cette séve des cultes, qui fait vivre la religion d'une vie éternelle dans la conscience des nations. C'est dans l'état de voyance extatique, que Jeanne d'Arc possédait à un très-haut degré, qu'elle conversait avec ses saints patrons, apercevait l'avenir, les idées non exprimées, et jusqu'aux objets cachés en terre. La vue à distance et la prophétie sont des manifestations de la réalité de la voyance extatique. Quand la vue est assez puissante pour voir un événement futur, elle l'est habituellement assez pour pénétrer dans le monde de l'éternité et en décrire les merveilles. Il y a, entre toutes les visions extatiques qui ont le caractère de l'inspiration divine, une si grande analogie, que l'on di-

rait des voyageurs décrivant à leur retour un même pays, ou des feuilletonistes qui ont tous vu une même pièce, et qui en font l'analyse dans leurs feuilletons du lundi. Pour nous, nous avons toujours choisi de préférence les voyants extatiques dont l'Église a constaté la sainteté, et sachant combien est admirable la sagesse de Dieu, qui envoie aux petits et aux humbles les béatitudes de l'extase, nous avons toujours préféré l'inspiration de l'homme et de la femme illettrés à l'érudition de la science. En agissant de la sorte, nous avons suivi le mode perpétuellement employé dans le christianisme, et que les plus grands saints ont indiqué, afin de distinguer la vérité de l'erreur, et de ne pas confondre les hallucinations de la folie avec les visions de l'extase.

Nous allons donner les caractères physiologiques de l'état d'extase, ensuite nous passerons aux phénomènes surnaturels dont il est la source. Les principales extatiques modernes sont celles de Capriana et de Kaltern : plongées dans l'extase, mortes, pour ainsi dire, aux contacts du monde qui les environne, étrangères à la vie des sens, elles ne dorment jamais et ne prennent au-

cune nourriture, sauf de loin en loin, sur l'ordre de leurs directeurs spirituels; elles mangent quelques grains de raisin, ou quelque autre fruit, ou un léger morceau de pain; dans l'attitude de leur corps, dans l'expression de profonde béatitude qui éclaire leur figure des splendeurs inconnues de l'autre vie, on semble lire ce que saint Paul disait de lui-même : il a été ravi dans le ciel, il a ouï des paroles mystérieuses qu'il n'est pas possible au langage humain de traduire.

Ces extatiques, non-seulement rayonnent d'une lumière surnaturelle, mais elles portent les stigmates de la passion de Jésus-Christ : tous les vendredis, elles assistent en esprit au supplice douloureux de la passion de leur Dieu; unies avec lui de cœur, leur visage exprime le long drame de souffrance qui se termine par le crucifiement; à ce moment, leur tête se penche et leur visage porte tous les signes de la mort; après être restées deux minutes en cet état, leur visage reprend peu à peu sa forme et son calme. Celle de Kaltern connaît les choses cachées; ainsi, elle aperçut une poutre entièrement pourrie sous le plancher de sa chambre; étant très-malade, elle

prédit qu'à tel jour, à telle heure, qu'elle indiqua, elle serait tout à fait guérie sans autre remède qu'un verre d'eau fraîche, ce qui arriva exactement au grand étonnement de tout le monde.

L'extase nous semble admirablement définie dans ce mot de sainte Brigitte, disant : « Dieu a réveillé mon âme comme d'un sommeil, pour voir, ouïr et sentir les choses célestes, divines et spirituelles. »

Saint Grégoire dit : « Quand Dieu nous parle, il nous envoie son Saint-Esprit qui éclaire notre intelligence et enflamme notre cœur des feux de son amour. »

Les saints docteurs, les Pères de l'Église, nous ont laissé quatre signes pour discerner la voyance extatique des hallucinations.

Nous avons dit que le caractère de la folie était la domination de la volonté et du libre arbitre de l'homme par les passions.

Or un des premiers signes de l'inspiration divine sera la sainteté de vie et de parole de l'extatique. Car un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits.

Le second caractère de la folie étant une grande

perturbation dans la sensibilité, qu'impressionne le mirage trompeur de sensations chimériques, le second caractère de la voyance sera, en conséquence, la réalisation des événements prédits par les voyants.

Le troisième caractère de la folie est l'absence du sentiment du réel et la différence d'opinion avec la vérité religieuse et traditionnelle. Les voyants, inspirés par Dieu, verseraient jusqu'à leur dernière goutte de sang plutôt que de se mettre en opposition avec les enseignements de la tradition religieuse.

Enfin, un quatrième caractère de la folie est d'être dangereux, ou du moins inutile à soi-même et à l'humanité. Tous les voyants extatiques ont presque toujours eu le don de prophétie et le don de guérir les maladies durant leur vie, et même après leur mort. Non contents de rendre à la santé les corps, ils ont ramené les âmes à la vérité, et leur vie vertueuse a été un symbole vivant des mœurs divines qu'il faut avoir pour entrer dans le royaume des cieux.

Voulant compléter notre sujet, nous avons donné l'enfer et le ciel tels que les initiés de

l'antiquité les ont révélés, que les saints extatiques du christianisme les ont aperçus, que les illuminés Mahomet et Swedenborg les ont décrits; enfin tels que la raison grotesque des socialistes les a rêvés.

Le magnétisme a rendu un immense service à la philosophie, car en donnant naissance aux merveilleux phénomènes de la lucidité somnambulique, il a rendu croyables les miracles de la voyance extatique, dont les livres saints font mention et auxquels l'Église ajoute foi. Or c'est, à nos yeux et à notre sens, le plus important service qu'on lui doive; car sans cela le scepticisme traiterait les prophéties et les miracles des saints de légendes ayant l'autorité historique des contes de fées dont le récit amuse les premiers âges de l'enfance, et leurs admirables écrits seraient dédaignés comme indignes de fixer l'attention d'un homme sérieux et d'être cités comme des œuvres inspirées par la haute sagesse de l'esprit de lumière.

Ceux qui nient, avant d'avoir examiné, la vie future et la résurrection, ou qui trouvent plus convenable de repousser le témoignage de la tra-

dition pour ajouter foi aux rêveries de M. Jean Reynaud et de sa migration des âmes dans les planètes, sont habituellement des cerveaux plus légers que la fumée qui s'échappe de leur pipe, et qui, dans le commerce des rêveurs d'estaminet ou des filles sans éducation avec lesquelles ils se sont dégradés, ont acquis le mépris des choses sacrées et ont oublié cette science philosophique du catéchisme, que leur mère, dans leur enfance, s'efforçait de graver en leur mémoire.

Pour nous, nous ne nous inquiétons pas de leurs railleries; car, lorsque l'esprit, comme un aigle, plane dans les sublimes régions du monde surnaturel, les traits qu'on lui décoche retombent sur ceux qui les ont lancés, avant même d'être arrivés jusqu'à lui.

Lever ses yeux au ciel ou les plonger dans l'éblouissant abîme du gouffre profond de l'enfer, donne le vertige et conduit l'homme à l'erreur et à la folie, à moins que, soumis et humble, il se prosterne devant les enseignements de la tradition, et qu'il préfère la lumière divine de l'Esprit-Saint aux vacillantes et trompeuses lueurs de la raison.

Nous nous sommes donc nourri des écrits des saints que l'Église catholique a canonisés, et avons sucé le lait de la sagesse dans les saintes Écritures : ce lait est devenu la chair de nos os et le sang de nos veines; semblable au coursier de race qui blanchit son frein d'écume et frappe la terre d'un pied fringant, nous avons retenu longtemps notre impatience avant de visiter les régions inconnues du monde surnaturel. Aujourd'hui que nous venons, à la suite des extatiques de tous les temps et dans leurs ouvrages, d'accomplir ce sublime voyage, il nous est permis de dire au monde qui nous entoure : « Hommes de peu de foi, ceux que vous nommez morts sont vivants, ceux que l'ange du trépas a renversés se sont relevés, ceux qui étaient ensevelis sont ressuscités; leurs jouissances, s'ils sont du nombre des élus, leurs souffrances, s'ils sont du nombre des damnés, se perpétueront durant la longue éternité des siècles.

XIV

LA RÉALITÉ DE LA VIE FUTURE DÉMONTRÉE PAR LE MAGNÉTISME

> S'il est une science au monde qui rende l'âme visible, c'est sans contredit le magnétisme.
>
> ALEXANDRE DUMAS.

Les doctrines dont se compose ce livre ont deux bases : la première est la tradition, la seconde est la connaissance de l'organisme humain et l'étude de notre âme dans le sommeil magnétique lucide. Après avoir extrait de toutes

les révélations une tradition même et unique sur les destinées de l'homme après son trépas, nous avons demandé, non comme les socialistes aveugles et présomptueux, aux sciences naturelles la connaissance des mystères surnaturels du ciel et de l'enfer; car ce n'était pas la lune ni les planètes qu'il fallait sonder dans leurs profondeurs, mais le sommeil, cette image de la mort, qu'il fallait étudier; aussi leur théorie durera peu de jours, tandis que les vérités enseignées par la tradition universelle du genre humain tout entier, dont nous nous sommes fait l'humble écho, démontrées chaque jour par les phénomènes du somnambulisme, comptent chaque jour de nouveaux adeptes, et bravent la mort du haut de leur éternité!

A l'aurore de la création, suivant la tradition si admirablement bien formulée par Confucius, l'homme, animalisé par le péché, avait laissé envelopper son âme par les organes de la chair, qui, en la masquant, s'opposait à la libre manifestation de ses facultés surnaturelles. De là est résultée, dans les initiations de l'Orient, la lutte de l'homme contre sa chair, qu'il réduisait en

servitude à l'aide de mortifications d'une effrayante rigueur; de là aussi les terribles macérations du christianisme, qui arrivaient à dépouiller l'âme de son corps de mort.

Nous avons constaté que, dans l'anéantissement de la chair, Dieu avait placé une renaissance régénératrice de l'âme et trouvé une invulnérable démonstration de la réalité de son existence dans les récits des Pères de l'Église et dans les merveilleux phénomènes de la lucidité somnambulique; nous avons, de plus, constaté qu'elle avait, dans cet état où l'homme est plongé dans un sommeil de mort, les facultés attribuées aux ressuscités. Cette tradition, nous l'avons trouvée chez tous les peuples qui proclament que dans l'organisme des sens il y a une âme immortelle, et qui, en conséquence, se sont tous occupés de son sort après qu'elle a quitté le corps et et qu'elle est remontée vers son Dieu.

Nous avons eu, dans le somnambulisme, la démonstration incontestable de la vérité de cette croyance de tous les peuples par des phénomènes assez souvent répétés pour laisser dans notre esprit une conviction sincère.

En effet, à peine un magnétiseur a-t-il dirigé sur le somnambule Alexis la puissance invisible d'une volonté mystérieuse, qu'une force toute-puissante domine, engourdit ses sens, et, à mesure que le fluide envahit son corps et le plonge dans l'anéantissement, les organes bornés de sa chair, qui couvrent d'un bandeau de mort la vue de son âme, tombent, et il saisit d'un seul regard le temps et l'espace, en sorte que ce n'est plus un homme, mais une âme vivante!

L'existence de l'âme une fois démontrée par des phénomènes irrécusables qui constataient en même temps son immatérialité, partant son immortalité, nous avons tâché de soulever le voile qui ferme à nos yeux l'éternité, afin d'assister aux mystérieuses opérations de sa résurrection, qui, la dépouillant de ce qu'elle a de terrestre et de mortel autour d'elle, la rendent immortelle.

L'immortalité de l'âme, constatée par des faits certains pour nous, et, de plus, admise par tous les peuples, nous avons trouvé dans le sommeil magnétique une autre série de phénomènes qui nous ont démontré la persistance de l'individualité



humaine au delà du tombeau. A côté de la seconde vue, il y a la transmission de pensée. Ce dernier phénomène, moins brillant en pratique, est cependant la démonstration visible et palpable de la reconstitution, dans le monde de l'éternité, de la personnalité des morts dans leur parfaite intégrité.

En effet, si l'esprit ou le fluide magnétique détaché de nous et infiltré dans une somnambule suffit pour que ce ne soit plus elle qui vive, mais nous qui vivions en elle, en sorte qu'elle pense avec notre cerveau, ressente l'impression de de nos impressions et la sensation de nos sensations, il est certain que, si notre individualité contenue en notre essence fluidique persiste, quoique *séparée de nous*, et se manifeste en notre somnambule, lorsque l'âme l'emportera dans le monde de l'éternité à l'état de germe, elle persistera et nous reconstituera moralement, physiquement et intellectuellement. Seulement, notre organisme empruntera de grandes perfections au milieu céleste où s'opérera notre reconstitution résurrectionnelle.

L'âme et l'individualité se dégageant de la mort, le ciel et l'enfer ne peuvent exister comme

lieu de plaisir et de peine que si les méchantes personnalités des ressuscités ne sont pas éternellement confondues avec les bonnes. De plus, l'essence fluidique étant toujours le résultat des actions, des pensées et des impressions de l'homme, qu'elle contient réellement et en vérité, il faut travailler à l'épurer, en sorte que l'on quitte cette terre, semblable à un ange de lumière.

Nous avons décrit les paradis et les enfers, et démontré que les révélateurs avaient consulté leur goût, leur habitude, et particulièrement celui de leurs disciples, afin d'en faire la réalisation désirée de leur espérance. Le paradis de Mahomet, écrit par un guerrier et destiné à des guerriers, est un lieu de délices, de repos, où tous les sens reçoivent une voluptueuse jouissance.

Celui des chrétiens, décrit par des contemplatifs, offre pour béatitude éternelle la vision, l'amour et la possession de Dieu.

Pour donner à nos lecteurs l'idée des jouissances du ciel, nous allons emprunter à notre maître en l'art d'écrire, à Théophile Gautier, l'écrivain

dont le style a atteint la plus exquise perfection que la langue française puisse atteindre, un admirable et sublime passage où il décrit l'impression produite sur une jeune fille ravie en extase par les brillantes réalités des tabernacles éternels :

« Hier, dans un grand salon d'un style noble et sévère, éclairé ce soir-là d'une manière bizarre et de façon que les lumières, concentrées sur un seul point, laissassent les angles baignés de demi-teintes et d'ombres, se promenaient ou causaient groupés quelques artistes, poëtes, peintres et sculpteurs, mêlés à un nombre à peu près égal de gens du monde. Parmi les noms que nous pouvons citer figurent madame de Girardin, Pradier, Ziégler, Chassériau, Jules Sandeau, Adolphe Adam, M. le général D... et sa sœur, admirable élève de Schopin. Les fauteuils et les causeuses, rangés avec une certaine symétrie théâtrale, annonçaient quelque chose d'extraordinaire. Mademoiselle Rachel devait-elle réciter une tirade de *Phèdre?* mais mademoiselle Rachel arrive à peine d'Angleterre; quelque grand instrumentiste, Batta ou Godefroid, allaient-ils exécuter un solo?

il n'y avait là ni harpe ni violoncelle; se tramait-il une lecture de poëme épique? les gens n'avaient pas l'air suffisamment consternés pour justifier une supposition si hasardée.

« Une femme solennelle et mystérieuse, vêtue de noir, et qui paraissait attendue avec la plus vive curiosité, entra, suivie d'une jeune fille habillée de blanc, très-simple, très-modeste, très-timide, qui s'assit sur le bord du fauteuil qu'on lui présenta, comme embarrassée de sa contenance. Après quelques minutes de conversation générale, la maîtresse de la maison échangea quelques mots avec la dame noire et Adolphe Adam, qui alla prendre place au piano. La chose se dessinait comme un concert. Sans doute la jeune fille, honneur du Conservatoire, espérance de l'Opéra, méditait de chanter : « Robert, ô toi « que j'aime! »

« Cependant elle ne se dirigea pas du côté du piano, contrairement à l'habitude des cantatrices; sur les pas de la dame noire, elle se glissa plutôt qu'elle ne marcha jusqu'à un siége placé dans l'espace vide sur lequel rayonnait la lueur d'un lustre chargé de bougies.

« Lorsqu'elle se fut laissée tomber dans le fauteuil, la femme sibylline darda sur elle ses yeux sombres chargés de sommeil et de commandement.

« La lumière éclairait en plein la jeune fille; sa physionomie douce et pâle, encadrée de cheveux blonds séparés en bandeaux, était plus jolie que belle. A travers la mousseline de ses manches, ses bras se dessinaient souples et fins avec la gracilité de l'adolescence, et ses mains naïves glissaient demi-ouvertes sur ses genoux. Au bout de quelques secondes, ses paupières commencèrent à palpiter sous le regard fascinateur, ses prunelles devinrent errantes, la tête vacilla et s'abattit sur sa poitrine : elle était endormie du sommeil magnétique.

« Tout à coup le maestro attaqua le clavier par deux ou trois accords éclatants.

« La jeune fille tressaillit, allongea ses bras, croisa ses doigts qu'elle tordit, et se dressa à cet appel harmonieux comme une ressuscitée au son de la trompette du jugement. Deux ou trois mesures de plus lui firent renverser la tête en arrière avec un mouvement qui n'avait plus rien d'hu-

main. On eût dit une âme appelée sans transition de l'ombre éternelle à la lumière.

« Comme enlevée par un souffle, elle quitta le fauteuil, et alla descendre à quelques pas plus loin en rasant le parquet du bout de l'orteil. En moins de deux secondes, elle avait fait le voyage de mort à la vie, de la terre au ciel, de l'humanité à Dieu.

« Le maître joua la sublime prière de *Moïse*, et alors eut lieu la plus admirable scène que jamais poëte ait pu rêver; la jeune fille, arrivée au plus haut degré de l'extase, traduisait, par une pantomime inconnue jusque-là, toutes les sensations que la musique lui faisait éprouver : ses yeux, invinciblement fixés sur un pôle invisible, faisaient luire leurs globes d'argent bruni, et cachaient à moitié, sous la paupière supérieure légèrement convulsée, leurs prunelles d'un azur céleste. Rien ne peut rendre l'effet de ce regard qui ne voit rien des choses réelles et plonge au delà du monde et des sphères, flèche perdue de l'âme lancée à travers l'infini. Sa figure avait pris des blancheurs rosées, des transparences opalines, des lueurs de porcelaine et d'albâtre éclairés

par dedans. Ses narines se dilataient, sa bouche s'entr'ouvrait avec une ardente langueur, tous ses traits rayonnaient d'une grâce idéale, d'une beauté incomparable; ses gestes, qui se succédaient sur un rhythme divin, faisaient passer comme dans un éblouissement les plus nobles poses des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Ce qu'il y avait de foi sans borne, de tendresse suppliante, de soumission prosternée, d'espérance timide et sûre pourtant d'obtenir, dans cette tête et dans ce corps, aucun pinceau, aucun ciseau, aucune plume ne sauraient le rendre, et, si nous l'essayons, c'est que l'artiste courageux aime les combats avec l'impossible, même lorsqu'il est sûr d'être vaincu : le désir du ciel était si fort dans la jeune extatique, qu'il l'arrachait de terre; ses formes s'allongeaient dans les plis de sa robe, comme celles des vierges martyres que l'on voit aux porches des cathédrales. Son col se tendait, s'effilait; ses pieds roidis ne tenaient au sol que par les pointes, ses épaules frissonnaient comme des ailes. Vous avez peut-être vu dans la légende dorée cette histoire de Madeleine que la violence de sa prière soulevait du sol, et vous aurez souri

de cette exagération pieuse; eh bien! ce miracle nous semble maintenant très-vraisemblable.

« Cet immense effort, ce coup d'aile éperdu l'avait évidemment amenée dans son rêve jusqu'aux portes du paradis; car à cet élancement, à ce jet, à cette projection de tout l'être hors de lui-même succédèrent une attitude humble et craintive, des bras croisés sur la poitrine avec la pudeur d'une âme qui se sent nue devant le regard que rien ne trompe, des pas suspendus comme ayant peur d'effleurer le pavé de diamant de la Jérusalem céleste : puis une pose agenouillée pleine de grâce et d'abandon, contenance d'esclave qui se livre sans restriction; caresse enhardie par l'œil bienveillant du maître, parfums et larmes répandus sur les pieds divins, et ensuite, pour reconnaître de telles faveurs, l'ardeur de témoigner, la soif du martyre, la foi presque provocante, les bras s'ouvrant en croix et appelant les bourreaux avec une telle force expansive qu'ils sont ployés par les muscles au rebours de l'articulation et donnent juste le mouvement du Saint Symphorien de M. Ingres : ô magique intuition du génie! ce geste sublime fit courir un frisson

dans toute l'assemblée, et les yeux se portèrent involontairement au plafond pour voir s'il n'allait pas laisser passer au milieu d'un torrent de rayons des anges portant des couronnes et des palmes.

« La femme sombre fut obligée, par des passes de haut en bas, de ramener cette âme qui fuyait, et eût complétement déserté le corps sans cette précaution.

« La prière de Moïse s'éteignit en accords languissants et fit place, sous les doigts de l'habile maître, à une cantilène mélancolique et plaintive où, dans un sanglot musical, soupirait le souvenir des morts et des absents.

« Assouplie par ces accents d'une mélodie touchante, la jeune extatique détendit ses bras roidis par la catalepsie, et les laissa tomber le long de ses hanches, sa tête s'inclina un peu ; ses talons se reposèrent sur le sol. Elle fit quelques pas qui repoussaient à peine les plis blancs de sa robe. Puis elle se pencha un peu en avant, l'oreille attentive, l'œil fixe, les doigts étendus dans une pose de biche ou de gazelle qui hésite au bord du chemin en entendant gémir, à travers les

chuchotements des feuillages, la fanfare lointaine du cor.

« Cette musique au premier plan pour nous et toute voisine arrivait pour elle du fond de l'infini comme le murmure d'un rêve, comme le bruissement d'une source invisible, comme un de ces bruits vagues dont se compose le silence; elle parut hésiter et se demander, en posant la main sur sa poitrine, si elle ne prenait pas les battements de son cœur, le souffle de son sein pour une mélodie arrivant de la terre. Un accord fermement frappé la convainquit de la réalité des sons. Alors son front se rembrunit, sa bouche s'attrista, l'éclair de ses yeux s'éteignit dans une larme naissante. Sa taille de roseau sembla ployer sous la menace du malheur; son geste brusque écartait de sa joue l'aile de chauve-souris des noirs pressentiments. Le piano, de plus en plus plaintif, gémissait une chanson de saule et d'amour malheureux. L'orage éclatait sur Venise, et Desdémone errait autour de la chambre funèbre, cherchant une porte pour s'élancer vers la vie; ah! sans doute l'âme de Malibran, quittant les lieux supérieurs, s'était incarnée pour

quelques minutes dans ce corps frêle, palpitant sous l'inspiration! car nous la reconnûmes aussitôt; et un cri d'angoisse et de joie s'échappa de nos lèvres.

« La mélodie devenant plus triste et augmentant ses sanglots, la pauvre enfant s'agenouilla, croisa les mains et, pâle comme la figure de l'ange des douleurs sculptée dans l'albâtre d'un tombeau, elle resta immobile et pria. Quelle perte déplorait-elle dans son rêve? celle d'une sœur, d'un amant, d'une illusion? c'est ce que nous ne pouvons dire, mais jamais regret ne fut plus profond, désespoir plus immense. Dans ses yeux germaient de grosses larmes, perles du cœur, qui, phénomène singulier! restaient suspendues aux cils et ne se détachaient jamais.

« Bientôt son chagrin devint si intense, qu'il approcha des excès des déplorations antiques, et qu'elle s'affaissa sur le parquet comme privée de sentiment. L'évocatrice fut forcée de la relever, et fit signe au musicien de faire luire quelque espérance dans cette douleur sans borne.

« Alors se déroula en quelques gestes, en quelques attitudes, un poëme ravissant, et qu'il

faudrait écrire avec une plume arrachée à l'aile des anges.

« La désolée sortit des verdures sombres du jardin où croît l'asphodèle entre les étroites maisons de pierre et de marbre, heureuse de ne plus sentir l'odeur âcre de l'if, aspirait à pleins poumons l'air subtil du monde aromal, et nageait librement dans la blonde atmosphère où flottent les âmes bienheureuses.

« Toutes les merveilles de ce divin séjour se peignirent sur sa figure en irradiations, en rayonnements, en sourires de béatitude ineffables, en phosphorescences de volupté célestes. Chacun faisait le voyage avec elle.

« Quelquefois elle s'arrêtait et semblait rencontrer une âme connue, aimée ailleurs, et c'étaient des ravissements, des effusions, des caresses, des emportements de bonheur chaste dont rien ne peut donner l'idée sur ce globe où nous rampons tristement ; on voyait ces âmes sœurs s'embrasser, se pénétrer, se confondre, se comprendre et se dire tout ce que les poëtes balbutient depuis le commencement du monde, dans un seul baiser. Cependant une inquiétude, une

mélancolie ne tarda pas à se mêler à cette joie : dans ce paradis d'enivrements et de délices, la belle extatique parut chercher quelqu'un qu'elle comptait y rencontrer et qui ne s'y trouvait pas. En quelques coups d'œil elle fit plusieurs fois le tour de l'infini et de l'éternité, puis elle redescendit sur terre, colombe effrayée en quête de sa compagne; la terre parcourue, l'âme n'y était pas. O désespoir! ô terreur! était-elle reléguée par la colère divine dans le noir royaume des pleurs et des grincements de dents? Une angoisse suprême contracta les traits de la pauvre jeune fille; mais Adam, touché de pitié, lui fit retrouver l'ombre adorée, l'âme amoureuse dans un tremolo délicieux.

« Jusqu'ici le choix de la musique avait maintenu la jeune fille dans les plus hautes régions du rêve; elle n'avait que bien rarement touché terre. La vigoureuse harmonie d'un chant patriotique, sans diminuer en rien l'élévation de ses idées, la ramena bientôt dans un milieu plus réel.

« A ces mâles accents, vous eussiez vu cette figure vaporeuse chasser tout nuage mystique,

les lèvres fondues dans le sourire languissant de l'extase s'arquer fièrement et se gonfler d'un dédain magnifique, les yeux noyés d'effluves se dilater et lancer des éclairs du fond de leurs orbites assombris; cette taille souple comme une écharpe dénouée se redresser orgueilleusement, et ces bras attachés d'abord derrière le dos comme par le sentiment de l'esclavage subi, rompre leurs chaînes et chercher l'épée vengeresse : en ce moment elle avait dix coudées de haut. C'était Némésis la lente déesse, Pallas aux yeux céruléens, mieux que tout cela, l'âme armée et visible d'un grand peuple. Jeanne d'Arc doit avoir eu de ces gestes et de ces attitudes-là.

« Comme nous avions peur que de si violentes émotions ne fatiguassent la pauvre enfant, nous priâmes le maître de demander au clavier une mélodie plus facile et plus légère, et aussitôt ses doigts errants firent jaillir des fusées de notes, des gazouillis charmants, tous les jolis bruits d'une matinée de mai dans une campagne riante.

« La Némésis se changea soudain en une jeune nymphe heureuse de vivre, de respirer les parfums du printemps, cueillant les fleurs, courant

après les papillons, écoutant les oiseaux, se suspendant aux branches et faisant d'un rameau ployé une escarpolette, comme le gracieux Zéphire de Prudhon : aux ondulations de son corps on suivait l'aller et le retour de la balançoire, et le bout de son petit pied tendu égratignait l'eau malicieusement et en faisait jaillir des perles.

« La musique, prenant une teinte de panthéisme plus prononcée, et substituant au sentiment humain la voix sans parole de la nature, la jeune inspirée ne se contenta plus d'admirer, elle s'incarna et devint fleur, papillon, oiseau. Mais comment, diront les incrédules, c'est-à-dire ceux qui n'assistaient pas à cette séance, car pour eux ce que nous écrivons en est une traduction peut-être plate, à coup sûr fidèle, toutes ces idées, toutes ces impressions, en admettant qu'elles se passassent réellement dans le cerveau de l'inspirée, pouvaient-elles se manifester au dehors? Les langues humaines n'ont pas de mots pour décrire précisément l'inclinaison d'une tête, la courbe d'un contour, la forme mathématique d'une attitude, la pose d'une main, la flexion d'un poignet, l'écartement d'un doigt, la saillie ou le retrait

d'une hanche, la cambrure d'une taille, les mille ondulations de cette ligne serpentine d'où résultent la beauté et le style. Cependant nous tâcherons de décrire plastiquement la pose qui termina ce gracieux poëme, aussi frais qu'une idylle de Théocrite et d'André Chénier. Après avoir voleté çà et là dans les bois de myrtes et de lauriers, après s'être reposée un instant, flocon de neige tiède, sur la blonde corniche d'un temple dont le fronton triangulaire apparaissait là-bas dans l'azur de la vision, elle rentra au nid. Elle se coucha dans ses voiles blancs, tendit le col avec des rengorgements de colombe, fit frémir comme des plumes les mousselines de ses bras, et cacha comme pour dormir sa petite tête sous son coude ployé en aile.

« L'Andalouse la plus souple, la danseuse la plus rompue aux durs exercices chorégraphiques n'aurait pu donner cette pose, d'une grâce étrange, en dehors de tous les mouvements humains, qui substituait l'oiseau à la femme, la tourterelle à la jeune fille.

« Un rhythme plus vif, plus accentué, la fit s'enlever et s'abandonner au tourbillon de la valse.

Rien n'était plus charmant et plus singulier à voir que cette valseuse solitaire, dont les paupières ne palpitaient même pas et qui tournait silencieusement, la main repliée sur la hanche avec une précision, une souplesse et une élégance incomparables. Jamais le clair de lune allemand n'argenta dans les clairières des forêts Elfe ou Wili d'une grâce plus mortellement séduisante. Dans sa ronde sur le lac, Gendron a deviné quelques-unes de ces poses.

« La valse, remplacée par une contredanse, amena d'autres attitudes qui, pour être plus vivantes, n'en étaient pas moins élégantes et nobles comme celles des danseuses qui se détachent sur les murs noirs d'Herculanum. On lui joua même par plaisanterie un air trivial et bien connu dans les bals où la cachucha française se pratique, à la grande inquiétude des sergents de ville; forcée par le rhythme et faisant une petite moue aussi charmante que celle d'Esmeralda, elle exécuta quelques balancements d'une désinvolture pleine de chasteté et qu'auraient pu envier Frisette et Rose-Pompon. Pour dernière merveille, la magnétiseuse la pétrifia jusqu'à la ceinture et fit

précipiter le rhythme. Alors eut lieu un spectacle qui faisait remonter aux temps mythologiques. Le haut du corps, laissé vivant, s'agitait et se tordait, tâchant de suivre la mesure; les bras se tendaient, mais les pieds avaient pris racine sur le sol. L'idée de Daphné enveloppée par l'écorce se présenta à tous les esprits : il nous sembla voir ses doigts s'allonger en rameaux et s'épanouir en feuilles. La magicienne, sur notre prière, prescrivit à la folle danseuse de jaillir hors de sa gaîne de marbre, et la danseuse recommença, jusqu'à ce que brisés, éperdus, haletants, les spectateurs eussent demandé qu'on réveillât la jeune fille de sa longue extase.

« Deux ou trois gestes de la femme noire la ramenèrent au sentiment de la réalité, et toute timide et toute simple, elle alla s'asseoir dans un coin, comme s'il ne fût rien arrivé. Non-seulement elle n'était pas fatiguée, mais elle éprouvait plutôt du bien-être, son sein ne palpitait pas, pas une goutte de sueur ne perlait sur son front. De tout ce qui venait de se passer, elle n'avait gardé aucune mémoire.

« Des conversations très-animées s'engagèrent

entre les spectateurs, non que pas un mît en doute la vérité de l'extase, car si cette scène était jouée, cette jeune fille serait tout bonnement la première actrice de l'univers et en démontrerait à Malibran, à Rachel, à Taglioni, à Elsler, à Carlotta Grisi : mais sur l'incomparable style de ces poses, sur le phénomène étrange d'une jeune fille, tout au plus jolie, envahie soudainement par une beauté inconnue qui n'est ni la sienne, ni celle d'aucune créature vivante ; chose étonnante, cette enfant n'a jamais appris à danser et serait incapable de faire le moindre pas éveillée ; elle ignore le dessin et n'a peut-être jamais mis les pieds dans un musée de sculpture, et pourtant, elle trouve des attitudes que n'inventeraient pas les mimes les plus habiles, et dans les poses qu'elle prend sans la moindre conscience de ce qu'elle fait, passent les statues de Phidias, de Praxitèle, de Jean Goujon, de Canova, de Pradier ; l'art grec n'a rien fait de plus pur ; à de certains moments apparaissent les lignes savamment tourmentées de l'école florentine, des tournures qu'on ne croirait pas naturelles et qui sont un produit spontané de l'inspiration.

« De cette scène étrange il résulte pour nous que le style, qu'on serait tenté de regarder comme un résultat de la combinaison de l'idéal et de l'art, est au contraire un fait primitif. L'âme déliée de ses rapports humains, de ses idées de convenance et de proportion, replacée dans un milieu abstrait, imprime au corps des mouvements que l'on peut considérer comme nécessaires, et dans une justesse parfaite de concordance, puisque rien ne s'interpose entre la transmission de l'ordre et sa réception ; eh bien ! ces mouvements aussi dégagés de convention sociale ou d'habitude intérieure que ceux d'Ève dans l'Éden aux premiers jours de la création, se trouvent être précisément les mêmes que Phidias, Raphaël, Michel-Ange et tous les grands artistes, peintres et sculpteurs, ont fait prendre à leur figure, et qui peuvent paraître au vulgaire d'une tournure trop grandiose et trop étudiée ; c'est le style au contraire qui est naturel ; la civilisation, sous prétexte de simplicité et par crainte de ce qu'on appelle le maniérisme, a jeté sur les épaules de tout le monde comme des chapes de plomb, trois ou quatre contenances bêtes, qu'il faut bon gré mal gré revêtir ;

la beauté, emprisonnée comme dans une camisole de force, ne peut plus développer les lignes pures, et les sculpteurs qui chantent le blanc poëme de la forme en strophes de marbre ont l'air de poursuivre de vains fantômes. On peut dire : « Le style était au commencement, » les artistes le restituent, le restaurent, grâce à la force de l'intuition, d'après les rares fragments qu'ils en retrouvent çà et là, comme les architectes rebâtissent un temple antique sur un débris de chapiteau, et les archéologues-anatomistes une bête antédiluvienne sur une seule vertèbre.

« Pendant ce temps-là, madame de la Fontaine, car c'était elle, s'était retirée avec Louise la somnambule, qui fait, dit-on, bien d'autres prodiges, et la conversation continuait toujours. La lune avait déjà dépassé le haut des arbres séculaires que l'on apercevait à travers la blanche colonnade, il se faisait tard, et nous nous retirâmes tout rêveur et le front penché; car un symbole effrayant se dégageait déjà pour nous de la scène à laquelle nous venions d'assister. N'était-ce pas là, en effet, toute la vie? Cette nymphe, cette déesse, cette sainte qui venait de remettre un

petit chapeau sur son auréole, et qui se retirait triste et morne, ne représentait-elle pas la gloire, l'amour, l'inspiration, l'idéal repris aussitôt par le réel, ce gros brutal; la femme n'apparaît-elle pas ainsi de loin belle, charmante, poétique; la gloire lumineuse et pure; l'inspiration sans sueur et sans fatigue? et quand la mélodie se tait un instant, tout ne s'évanouit-il pas? L'ange devient une petite fille, la gloire une réclame, l'inspiration un accès de fièvre : un homme, par exemple, qui s'éprendrait de cet enfant dont la beauté n'existe que dans l'extase, état où elle ne peut apercevoir personne, ne serait-il pas le plus malheureux du monde? Vous avez connu cette torture, ô vous! femmes qui avez aimé des poëtes sur leurs vers; ô vous, hommes qui avez aimé des actrices sur leur jeu. »

Beaucoup d'esprits superficiels qui ne lisent que le titre du livre le regarderont comme la rêverie d'une imagination excentrique, et cependant, ennemi acharné des novateurs antitraditionnels, homme d'étude et de patiente recherche, nous n'avons, dans ce livre, offert à nos lecteurs que le résumé de la haute sagesse des plus grands

génies des âges passés, sur la seule importante question qui puisse sérieusement préoccuper une intelligence éclairée, le sort de son âme après sa mort.

L'œil illuminé par le feu sacré de l'enthousiasme et en présence des cœurs qui saignent et des yeux qui pleurent, nous répétons ce mot, qui est la consolation des affligés : Bienheureux ceux qui pleurent, espoir et consolation à ceux qui souffrent, car chaque maladie, en usant le corps, est un pas dans la voie qui conduit l'homme au grand triomphe de la mort, où, déposé mortel en terre, il se relèvera et en sortira immortel.

Pénible est la route que nous avons suivie, pour les pieds doux et délicats des femmes peu habituées à cheminer dans les chemins rocailleux de la métaphysique. Mais cependant ce sont toujours des femmes que les penseurs, les hommes de lutte, ont trouvées pour compagnes de leurs dangers et consolatrices de leurs douleurs. C'est la muse au cœur embrasé du feu sacré, d'un chaste amour, qui communique au poëte, dans un baiser de ses lèvres douces et rosées, le souffle de l'inspiration qui éveille en lui le génie. C'est

Véronique qui essuie la sueur et le sang qui mouille la douce, pâle et adorée figure de son Sauveur bien-aimé, Jésus-Christ.

Les prêtres aimeront à retrouver, dans ces pages, l'écho sincère de la grande voix des Pères de l'Église et des docteurs, redisant de siècle en siècle : « Délaisse les vanités mondaines et prépare-toi à paraître devant ton Dieu. »

Enfin, tout homme de progrès, et auquel aucune branche des connaissances de l'esprit humain n'est étrangère, comprendra que nous avons tiré du magnétisme, pour tout esprit qui l'a étudié, une démonstration irréfutable de l'existence de l'âme. Pour nous, nous avons reçu déjà notre récompense, car une invincible et consolante croyance en une vie future est à jamais enracinée en notre cœur, et nous sentons avec béatitude vivre en nous une âme immortelle.

Dans notre prochain ouvrage intitulé le *Monde surnaturel*, résumant notre pensée, nous décrirons les êtres qui se meuvent au sein de la vie éternelle. Nous déchirerons le voile qui sépare le monde terrestre du monde céleste, puis nous aborderons un autre ordre d'idées, les idées mo-

rales. Nous verrons leur influence, par rapport au bonheur de la créature humaine en ce monde et en l'autre. Enfin nous chercherons les conditions de vie et de puissance pour les sociétés, et l'importance des prescriptions de la haute sagesse du christianisme, afin de remplacer l'anarchie par l'harmonie sociale, et faire de l'humanité une famille de frères, ayant au ciel un même père : Dieu.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de remercier avec une tendre effusion de cœur nos lecteurs, dont un grand nombre, non contents d'être nos frères par l'idée, se sont faits les collaborateurs de notre œuvre, sachant que nous n'étions qu'un humble écho des hautes et primordiales vérités enseignées par les plus puissants génies des siècles écoulés; ils ont propagé nos ouvrages, persuadés que ce n'était pas les paroles conçues par un cerveau humain qu'ils répandaient, mais des vérités inspirées par celui qui a parlé par la bouche des prophètes, et qui a pour nom : *Esprit de Dieu.*

XV

LA VIE FUTURE

DANS LE PASSÉ, DANS LE PRÉSENT ET DANS L'AVENIR

La vérité est de tous les temps.
SAINT AUGUSTIN.

Si, en ouvrant les annales de tous les peuples de l'univers, nous remontons le cours des siècles jusqu'aux premiers âges du monde, nous voyons l'homme, créé primitivement immortel, en se matérialisant, devenir sujet aux maladies, à la

décomposition, à la mort. Le trépas, comme l'indique sa racine étymologique, n'est que le passage du monde terrestre au monde de l'éternité. La mort n'est, en conséquence, qu'une désorganisation des éléments constitutifs de l'être humain, suivie d'une réorganisation nommée du beau nom de résurrection; en sorte que les mots prennent une voix éloquente pour crier à l'homme cette parole consolatrice comme l'espérance : Tu revivras!

L'enseignement de l'histoire dans les temps modernes a, selon nous, un énorme tort, celui de présenter sans vénération, aux jeunes intelligences, les religions des peuples de l'antiquité, et de commettre vis-à-vis de ces cultes précisément la même erreur que Dupuis a commise vis-à-vis du christianisme, en confondant stupidement le symbole avec l'objet symbolisé, tandis qu'il y aurait un admirable livre a écrire en démontrant que tous les peuples s'occupaient avec foi du salut de leur âme et en faisant connaître les hautes vérités cachées sous les *mythes* de la *Mythologie*.

Lorsque Voltaire attaqua les oracles du paganisme, tous les esprits ayant l'intuition de

l'avenir frémirent, car ils pressentirent que le sacerdoce catholique recevrait en pleine poitrine ce trait décoché avec une rare habileté, et ils virent, comme à travers un nuage de sang, les croix arrachées, les têtes des prêtres coupées et portées saignantes au bout d'une pique par une populace ivre d'irréligion; puis, sur l'autel du Dieu vivant, ils aperçurent la déesse Raison, étalant la luxure sacrilége de ses épaules nues.

Nous avons tenté de faire connaître le ciel et l'enfer dans les âges les plus reculés du monde, et nous avons affirmé que la croyance à une vie future était universellement répandue avant que le Christ vînt déposer dans tous les cœurs l'ambition du ciel. Un des grands avantages de la religion catholique sur toutes les autres est que, tandis que les autres cultes révèlent le ciel et l'enfer, elle, grâce à l'Esprit-Saint, qui ouvre en ses disciples les yeux de l'âme, elle les dévoile. En sorte que le paradis et l'enfer chrétiens existent réellement; et en vérité, tels que les saints extatiques, en rapport dès cette vie avec les anges et les saints ressuscités, l'ont décrit, on sent en les lisant qu'ils vivaient sur les limites du monde

terrestre et du monde de l'éternité, et lorsqu'ils décrivent avec une ineffable magie de style les splendides réalités de la béatitude éternelle, il semble que l'on converse avec un de ces fervents séraphins qui, consumés d'amour, inondés des flots divins de la lumière incréée, reflètent l'éternelle et éblouissante beauté de la face du Dieu dont ils environnent le trône!!!

Malheureusement, dans ce siècle où tout semble confondu, le vrai et le faux, le bien et le mal, et où l'homme, par un procédé inouï, se revêt d'une instruction superficielle, comme l'étain, par le procédé Ruolz, se revêt d'argent, persuadé que, pour réussir, il vaut mieux paraître savant que l'être en réalité, la vie future préoccupe très-peu les consciences.

Tous les hommes qui fréquentent les cafés, les cercles, la Bourse, les salons du monde, trouvent d'une excentricité passablement originale le pénible et honorable labeur de l'homme qui consacre sa jeunesse, son intelligence à rechercher dans toutes les religions les croyances des peuples à une vie future; les hommes livrés à la recherche des intérêts matériels, ont les yeux

si opiniâtrément abaissés sur la terre, qu'il faudrait un miracle de la grâce de Dieu pour tourner leur cœur vers la vérité éternelle. Ces insoucieux de leurs destinées futures vivent d'une vie plus abjecte que celle de leurs chevaux, passant leur temps dans la société de femmes flétries, qu'ils revêtent de robes splendides pour proclamer leur luxe ou établir leur crédit, et qui, languissamment étendues sur les coussins de velours de leurs brillants équipages, éclaboussent la jeune fille vertueuse, et allument dans son regard encore pur les feux d'une sombre jalousie.

A côté de ces hommes qui vivent sans souci de leur éternité, il y a de pauvres et nobles jeunes gens au cœur ardent, à l'âme chevaleresque, qui, infectés du venin d'un matérialisme immonde, déclarent une guerre sauvage, barbare et impie à Jésus-Christ; ils prennent avec passion une plume, et, de leur main frémissante de rage, ils écrivent d'infâmes pamphlets, dans lesquels, semblables à ces soldats enivrés dont il est parlé dans l'Évangile, ils soufflettent et couvrent de crachats la douce et bien-aimée figure

de Jésus, leur Sauveur! Ces jeunes hommes ont battu des mains et ont applaudi avec transport les doctrines si subversives de Jean Reynaud; mais, malgré leurs trépignements sympathiques et leurs éloges immodérés d'un livre qu'aucun d'eux n'a eu le patient courage de lire jusqu'à la fin, l'esprit antireligieux n'a pas vécu, et le ciel et l'enfer des chrétiens n'ont pas été remplacés par ceux des rêveurs du socialisme, et chaque jour l'affreux ricanement de Voltaire disparaît des lèvres des femmes, qui, roses, fraîches, lumineuses, s'épanouissent comme des fleurs vivantes sous le souffle inspiré de Dieu, et semblent appeler le baiser frémissant des anges du ciel.

Les rationalistes modernes, sans se laisser persuader par la croyance des peuples de tous les siècles en une vie future, refusant d'examiner les motifs qui ont déterminé les peuples de l'antiquité à croire à l'éternité, ont, à la face du soleil, ce regard de Dieu, formulé en ces termes leur incroyance: « Nous n'avons pas toujours été; or, tout ce qui a un commencement devant avoir une fin, nous devons avoir pour fin d'aller ser-

vir de fumier et d'engrais à la terre. » Cette objection est la plus universellement répandue; toutes les fois que l'on invite un homme à songer à ses destinées éternelles, du haut de son incrédulité, il brave votre croyance, et, avec un sourire ironique, il va, dans l'arsenal de l'impiété, chercher cet argument employé constamment aujourd'hui pour réfuter le dogme des récompenses éternelles. Nous avouons que c'est avec un profond sentiment d'étonnement que nous avons constaté que, dans aucun des auteurs catholiques dont nous avons lu les ouvrages, nous n'avons trouvé la réfutation de cette objection, qui est cependant sur les lèvres de tous les matérialistes; aussi nous voyons-nous forcé de la combattre corps à corps; mais, plein de foi et avec la grâce de Dieu, nous la saisirons à la gorge, et lorsque nous rouvrirons notre main, la terre gémira sourdement sous le poids de son cadavre étranglé!

Il est certain, ô matérialistes qui vous efforcez de démontrer que vous n'êtes que des brutes, et que rien de divin, de simple, d'immatériel, ne vit en vous! que si on jugeait l'homme d'après vous,

on serait furieusement tenté d'accepter votre réfutation de l'immortalité de l'homme ; mais de ce que l'âme, cette triomphatrice de la matière, du temps, de l'espace, qui sort victorieuse du corps comme Jésus de son sépulcre, ne se manifeste pas en vous, il n'est pas démontré pour cela qu'elle soit une invention chimérique de l'imagination humaine; car nous, nous l'avons vue se dégager immortelle du corps du somnambule endormi, nous l'avons vue traverser les corps opaques, franchir la distance du temps et de l'espace, et à la vue des manifestations de cet ange intérieur que Dieu donne à chaque homme au moment de sa naissance, nous admettons la désorganisation des parties qui forment le corps charnel et leur corruption, mais nous proclamons de toutes les énergies de notre foi l'immortalité de l'âme, cette fille de Dieu !

Aux matérialistes qui, avec Broussais, nous disent : « Depuis trente ans que nous disséquons, la pointe de notre scalpel n'a pas encore rencontré une âme, » nous répondrons : « C'est certain, car vous ne disséquez que des cadavres; mais nous qui étudions des somnambules, cha-

que jour nous assistons au réveil d'une âme dans un corps endormi.

Nous avons démontré que les initiations contenaient l'esprit des religions, et que ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être initiés n'en pouvaient apercevoir que l'écorce. Si le magnétisme, en prouvant l'existence et l'immortalité de l'âme, fait croire à une vie future, la franc-maçonnerie, que l'imagination des hommes qui ne la connaissent pas redoute comme une association dangereuse, et qui n'est, en réalité, qu'une association fraternelle d'hommes qui se réunissent pour s'entr'aider et pour arriver, à l'aide de cérémonies, à la démonstration des vérités primordiales que toutes les religions ont voilées sous des symboles, nous offre une magnifique démonstration de la réexistence de l'homme qui, dans son grade de maître ou hiram, est mis dans un tombeau, une branche d'acacia vert et fraîchement coupée dans la main, pour démontrer que dans la mort est un principe de vie qui se dégage du corps en dissolution; puis sort du sépulcre et va reconstituer l'individualité abolie dans sa parfaite intégrité.

La loi de la résurrection se trouve partout : le phénix renaît de ses cendres, hiram sort glorieux de son tombeau, le Christ ressuscite le troisième jour, l'arbre frappé de mort pendant l'hiver reverdit et se ranime au printemps; l'homme n'échappe pas non plus à cette loi de réexistence universelle, et, suivant l'admirable expression de saint Paul, il est mis en terre corps animal et il ressuscite corps spirituel.

Une des plus hautes pensées de la maçonnerie consiste à considérer l'humanité comme une famille de frères ayant Dieu pour père et l'univers pour patrie. La réalisation de ce rêve magnifique est demandée tous les jours par les catholiques dans ces trois mots de l'Oraison dominicale : *Que votre règne arrive;* car la fraternité universelle, c'est le règne de Dieu sur la terre!

Pour compléter nos idées sur la vie future, nous sonderons *les mystères invisibles du monde surnaturel* et du demi-jour où nous sommes, nous arriverons à la clarté de l'éternelle lumière. Nous aurions sans doute obtenu un succès infiniment plus éclatant si, démontrant les lois des affinités fluidiques, nous avions expliqué à

l'homme les capricieuses fantaisies des attractions amoureuses; mais nous avons voulu procéder avec ordre, sachant que les dogmes catholiques du monde surnaturel dominent et régissent l'océan orageux des passions, comme les astres de lumière qui se balancent avec harmonie au-dessus de nos têtes, arrêtent les tempétueuses colères des vagues en furie de la mer, qui expirent impuissantes sur le sable de ses rives.

Nous nous attendons à être raillé par les hommes à cervelle vide et prétentieuse, qui jugent un livre sur un titre, et qui, impuissants à réfléchir, traitent d'excentricité la méditation, cette mère de toutes les grandes idées.

Mais, semblable au triomphateur romain qui, sans faire attention aux insultes de l'esclave chargé de l'outrager, montait d'un pas ferme et le cœur content au Capitole remercier les dieux, nous continuerons notre route, heureux des témoignages de sympathie, mais parfaitement indifférent aux sarcasmes de la sottise, persuadé que les fils de l'éternité doivent être plus grands que l'injure et plus forts que le mépris; car chaque douleur, chaque souffrance est un

pas vers le jour glorieux où l'âme s'envole vers Dieu, son créateur et son père.

Ce livre est une bataille livrée à l'incroyance moderne; nous espérons qu'il sera une victoire, car nous sommes plein de confiance en la vaillante activité de nos lecteurs et en la grâce persuasive de nos lectrices pour propager les idées qu'il contient.

Il existe ici-bas bien des êtres qui, un regard d'hyène dans les yeux, un sourire de damné aux lèvres, une férocité de tigre dans le cœur, souffrent sans espoir; il en est d'autres dont le cœur blessé saigne. Nous nous sentons, à la vue de ces douleurs inconsolées, plein d'une profonde tristesse, et, semblable au Samaritain de l'Évangile, nous nous sommes efforcé de verser sur leur plaie saignante l'huile de l'amour et le vin de la vérité.

Dieu a rendu autrefois la vue à Tobie en lui envoyant un ange de lumière. Il rend la foi à l'homme en donnant au somnambule la lumière d'une lucidité surnaturelle. Pour nous, plein de foi dans une vie future, nous nous efforçons de tourner tous les cœurs vers Dieu et les yeux vers

le ciel, en répétant, de toute l'énergie de notre conviction inébranlable, ces mots du *Credo:* J'attends la résurrection des morts et la vie des siècles à venir!

FIN.

TABLE



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE HENRI DELAAGE

L'ÉTERNITÉ DÉVOILÉE

Ou Vie future des âmes après la mort, 3e édition. Un volume in-8°, orné du portrait de l'auteur. . . . . 5 »

LE MONDE PROPHÉTIQUE

Ou Moyens de connaître l'avenir, employés par les sibylles, les pythies, les aruspices, les sorcières, les tireuses de cartes, les chiromanciennes et les somnambules lucides. Suivi de la Biographie du somnambule Alexis. Deuxième édition. Un volume grand in-18 jésus. 1 50

DOCTRINE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Ou Épreuves, régime, esprit, instructions, mœurs des initiés aux différents grades des mystères d'Isis, de Mithra, des chevaliers du Temple, des carbonari et des francs-maçons. 2e édition. 1 volume grand in-18 jésus. 1 50

LE MONDE OCCULTE

Ou Mystères du magnétisme, précédé d'une introduction par le P. Lacordaire. 1 volume grand in-18 jésus. (*Épuisé.*)

PHILOSOPHIE MAGNÉTIQUE

Les révolutions du temps. — Synthèse prophétique du dix-neuvième siècle, par A Morin, auteur de Comment l'esprit vient aux tables et rédacteur de la Magie du dix-neuvième siècle. 1 volume grand in-18 jésus. . . . . 3 »

LES MYSTÈRES DU SOMMEIL ET DU MAGNÉTISME

Histoire physiologique et anecdotique du somnambulisme naturel et magnétique. — Songes prophétiques, Extases, Visions, Hallucinations, etc., etc.; par A Debay — Cinquième édition, entièrement revue et augmentée. 1 volume grand in-18 jésus. 3 »

DES TABLES TOURNANTES

Du surnaturel en général et des esprits. — Faits et principes — Par le comte Agénor de Gasparin. 2 forts volumes grand in 18 jésus de 500 pages chacun. 8 »

MANUEL ÉLÉMENTAIRE

De l'Aspirant Magnétiseur, par J. A. Gentil. 1 fort volume grand in-18 jésus. 2 50

NOUVEAU GUIDE DU MAGNÉTISEUR

Par A. Séguin 1 volume in-18, orné de sept vignettes. . . . . . » 75

SOUS PRESSE

LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE LUCIDE expliqué par le somnambule Alexis. 1 volume grand in-18 jésus

LE MAGNÉTISME ET LA MAGIE, par le docteur K. G. Carus (de Dresde) traduit de l'allemand et annoté par Ferdinand Silas, avec une préface et des notes, par le comte de Szapary.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



